


600017458V

HALL

TIRÉ A 130 EXEMPLAIRES.

Papier vergé, 120
Papier de Chine, 10

N° 32.

HALL

CÉLÈBRE MINIATURISTE DU XVIIIe SIÈCLE

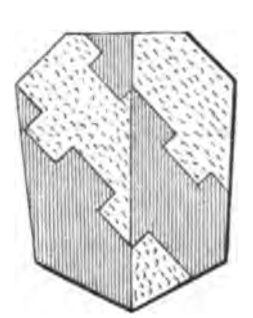
SA VIE, SES ŒUVRES, SA CORRESPONDANCE

OBSERVATIONS SUR LA TECHNIQUE DE LA MINIATURE EN FRANCE
ET EN ANGLETERRE

PAR

FRÉDÉRIC VILLOT

Sécrétaire général des Musées impériaux



Armes de la famille Hall.

PARIS
LIBRAIRIE FRANÇAISE ET ÉTRANGÈRE
RUE ROYALE-SAINT-HONORÉ, No 25

1867

A MADAME DITTE

PETITE-FILLE DE HALL

Témoignage de respectueuse reconnaissance,

F. VILLOT.

INTRODUCTION

Je dois à l'obligeance de Mme Ditte, qui professe une pieuse vénération pour la mémoire de son grand-père, la communication de notes écrites en quelque sorte sous la dictée de Mlle Adolphine Hall, sa tante et fille du célèbre miniaturiste (1). A ces notes qui nous introduisent dans l'intérieur d'une famille honorable, qui nous mettent dans l'intimité de personnes aussi distinguées par les dons de l'intelligence que par les qualités du cœur, j'ai réuni tout ce que j'ai pu extraire d'intéressant de

(1) Mlle Adolphine Hall, née le 12 janvier 1777, mourut le 28 mars 1852 dans la maison de sa nièce, après vingt-deux ans d'habitation, et lui laissa tous les papiers de famille qu'elle possédait.

la volumineuse correspondance de Hall avec sa femme et ses enfants, de ses livres de souvenir, de ses comptes de recettes et de dépenses, pièces précieuses que M[me] Ditte a également bien voulu me confier. Il faut se hâter de faire profiter les vrais amateurs des matériaux qu'une heureuse fortune vient tout à coup placer entre nos mains. Les papiers de famille sont voués à une destruction presque certaine dans un avenir plus ou moins rapproché, et l'impression est le seul moyen victorieux qu'on puisse opposer aux mille chances funestes qui menacent ces choses uniques et fragiles. Quoi qu'il arrive, une édition, si restreinte qu'elle soit, n'a jamais péri tout entière; il suffit, à la rigueur, d'un exemplaire échappé au naufrage, pour que tôt ou tard un patient dénicheur de raretés finisse par le découvrir et fasse revivre des faits importants tombés dans l'oubli. J'ai été témoin à plusieurs reprises, et malheureusement sans pouvoir y apporter obstacle, d'auto-da-fé funestes qui ont réduit en cendres des correspondances d'une immense valeur; je ne saurais donc insister trop vivement sur la publication de documents curieux à quelque titre que ce soit.

Ma première pensée avait été de grouper autour de Hall les principaux peintres émailleurs et miniatu-

ristes du XVIIIe siècle, d'utiliser une foule de notes tirées de livres ou brochures difficiles à rencontrer, pour reconstruire la biographie de ces maîtres charmants si peu connus et si dignes de l'être. Pasquier, Sicardi, Weiller, Courtois, Fragonard, Perrin, etc., prenaient place dans le cénacle. Liotard surtout, écrivain, peintre, graveur, éminemment original, y occupait un rang distingué. Mais, après y avoir réfléchi, il m'a semblé que le prince des miniaturistes méritait un hommage non partagé. Heureux d'être le premier à raconter sa vie, je consacre à lui seul les pages suivantes, qui lui appartiennent plus qu'à moi, car je puis dire avec le poëte :

Tu se' lo mio maestro e'l mio autore.

PREMIÈRE PARTIE

I. Biographie de Hall.

II. Réflexions sur la miniature et sur le talent de Hall. Isabey. — Aquarelle.

III. Correspondance de Hall avec sa famille
(1770 à 1793).

I

BIOGRAPHIE DE HALL

Pierre-Adolphe Hall est né à Stockholm en 1736. Son père, médecin du roi de Suède, anobli en 1743, le destinait à la profession que lui-même exerçait avec distinction, et lui fit faire de solides études à l'université de Gœttingue. Le futur miniaturiste reçut des leçons de botanique du célèbre Linnée, suivit assidûment des cours de chimie et d'anatomie, sans toutefois négliger le grec et le latin, langues qu'il aimait et possédait bien. Il dit dans une lettre datée de 1793 et adressée à sa fille Adolphine, qu'il ne commença à dessiner qu'à l'âge de dix-neuf ans. Ce nouveau genre d'occupation ayant éveillé en lui un goût prononcé pour les beaux-arts, il sollicita de son père la permission de voyager, afin d'aller visiter les lieux célèbres par leurs monuments antiques, ainsi que les principales galeries de l'Europe. M. Hall ne mit d'abord point d'obstacle à un projet qui devait compléter l'éducation de son fils; mais, lorsqu'il vit que celui-ci ne parlait pas de rentrer en Suède, il résolut de l'y contraindre en cessant tout envoi d'argent et en le menaçant même de sa malédiction s'il continuait à résider dans un pays étranger. Ici les renseignements me manquent, et j'ignore si le jeune Hall put apaiser le courroux de son père. Quoi qu'il en soit, il ne retourna pas

en Suède, où il avait laissé un frère médecin et une sœur, nommée Éva, mariée au baron d'Engelcrantz, juge provincial. Le manuscrit d'une traduction des fables d'Ésope faite par Hall nous apprend, dans une note, que ce fut en 1760 qu'il se fixa définitivement en France, décidé à abandonner la médecine pour la peinture et à vivre des productions de son pinceau. On ne lui connaît pas de maître, mais, lié intimement avec J. Vernet, Hubert Robert, Greuze, Rosselin, Mme Lebrun, il dut recevoir de ces artistes habiles, sinon des leçons, du moins d'excellents conseils dont il sut profiter. Quant aux miniaturistes ses contemporains, avec lesquels, suivant des traditions de famille, il était en perpétuelle dissidence, il fuyait soigneusement leur société, et jamais il n'en prit aucun comme guide dans ses premiers essais.

Hall avait trop sérieusement étudié les sciences dans sa première jeunesse pour les abandonner. Il leur consacra pendant toute sa vie un temps presque égal à celui qu'il donnait à la peinture et à la musique, dont il faisait le soir ses plus chères délices. Ses connaissances en chimie et en physique lui permirent de perfectionner les couleurs de la peinture en émail, qu'il pratiqua avec plus d'amour encore que la miniature, et d'améliorer, à la manufacture de Sèvres, la construction du fourneau dont il se servait et qui porta longtemps son nom.

Tant d'essais et de travaux devaient obtenir leur récompense. L'Académie de peinture le reçut comme agréé le 29 juillet 1769, et le roi le nomma peintre de son cabinet. Ce fut pendant un de ses séjours à Versailles, lorsqu'il était appelé à la cour pour peindre les membres de la famille royale, qu'il connut M. Gobin, négociant enrichi dans le commerce avec les Indes, et dont pourtant le salon n'était ouvert qu'à tout ce qui n'était pas marchand ou bourgeois. Mme Gobin s'éprit du rare mérite de Hall, déterminé à ne plus quitter la France, et résolut de lui faire épouser sa fille Adélaïde. M. Gobin, qui avait d'autres idées sur l'établissement de sa fille, et qui craignait, non sans quelque raison, de la marier à un étranger, à

un luthérien (1), à un artiste enfin dont il connaissait peu les antécédents, refusait de donner son consentement. D'autres membres de la famille, des sœurs religieuses surtout, poussèrent la malveillance plus loin et tentèrent même de mettre judiciairement obstacle à une pareille alliance. Mais Mme Gobin, qui possédait, à ce qu'il semble, un grand empire sur son mari, finit par surmonter tous les obstacles, et les deux jeunes gens furent unis enfin à l'église de Saint-Louis de Versailles, chapelle de la Vierge, le 23 avril 1771. On dîna dans les bosquets du parc de Marly, et l'on revint souper à Paris, où habitait M. Hall, dans un joli appartement de la rue Neuve-des-Bons-Enfants qui donnait alors sur le Palais-Royal. Ce souper, auquel prirent part seulement les nouveaux époux et Mme Gobin, fut assez triste. La cour de Suède portait le deuil du roi Adolphe Frédéric, et la jeune femme, après la cérémonie, avait dû revêtir un *déshabillé* en soie blanche rayée de noir. Ce sombre costume lui serra le cœur : elle en conçut de fâcheux pressentiments qui s'accrurent encore lorsqu'elle remarqua que, pour ce premier repas au domicile conjugal, son mari avait beaucoup plus consulté les goûts de sa mère que les siens propres. Ses pressentiments ne la trompèrent pas entièrement. Rien n'était plus opposé que les idées et les habitudes des deux époux. Mme Hall aimait le luxe, les visites, la toilette, les spectacles, le monde. M. Hall, au contraire, ne pouvait se ployer aux exigences de celui-ci, mettait son indépendance au-dessus de toutes considérations, et ne se plaisait qu'au milieu d'un petit cercle d'amis intimes. Artiste dans la meilleure acception du mot, jamais il ne put se décider à prendre le pinceau quand il ne se sentait pas en verve ou quand le modèle lui déplaisait. Jouissant d'une réputation méritée, travaillant vite parce qu'il savait beaucoup, il lui eût été facile d'acquérir une fortune considérable, s'il avait voulu exploiter sa vogue.

(1) On verra, dans la pièce concernant le mariage de Hall, que des témoins avaient certifié sa *catholicité*.

Les grandes dames faisaient littéralement queue chez lui et n'obtenaient pas aisément que le peintre voulût bien reproduire leurs traits. Trop souvent la chasse et la musique, qu'il chérissait également, lui faisaient oublier ses engagements. Bon musicien, il ne pouvait refuser de faire sa partie de flûte dans un duo, dans un quatuor, et, habile tireur, lorsque la saison des perdreaux venait, il disparaissait quelquefois de la maison pendant huit jours de suite.

Découragés, ennuyés d'attendre et de manquer des séances, les amateurs de portraits allaient s'adresser à des artistes qui avaient du moins le mérite de l'exactitude. Mme Hall tempêtait quand son mari rentrait, et celui-ci, le meilleur homme du monde au fond, mais ennemi de tout ce qui troublait son repos, repartait immédiatement afin d'éviter les querelles de ménage. Les salons brillants si recherchés de Mme Hall étaient son antipathie; il s'échappait furtivement de la maison pour aller se promener seul, en négligé, dans le bois de Romainville, ou se coucher sur l'herbe des prés Saint-Gervais. Il adorait ses enfants, rendait justice au dévouement de sa femme pour eux, revenait, après chaque escapade, avec un air contrit, en promettant d'être plus économe de son temps; mais l'herbe est un lit si doux, le bois une si charmante promenade en compagnie d'un chien intelligent, une sonate enfin une si divine invention, qu'il faudrait une vertu bien stoïque pour résister à tant d'attraits. Hall, à ce qu'il paraît, ne résistait guère et, malgré ses belles promesses, se réformait peu. Au fond cette divergence d'opinion entre mari et femme n'avait rien de grave et ne portait que sur le choix des relations; car si Hall n'aimait pas à se ployer aux exigences d'un monde futile, il recevait habituellement des gens remarquables par un vrai mérite, et fut préoccupé jusqu'à son dernier moment, ainsi que le prouve sa correspondance, du bien-être de sa famille. D'un autre côté, si Mme Hall avait des goûts moins sérieux, elle était excellente mère. Grande admiratrice de Rousseau, elle n'avait garde de désobéir aux conseils qu'il donne aux femmes

d'allaiter leurs propres enfants. Hall, qui avait étudié la médecine, approuvait fort cette manière d'agir, si peu conforme aux usages de l'époque, et cela d'autant plus que pendant tout le temps où sa femme se constituait nourrice, elle restait consciencieusement au logis plus que d'habitude.

Hall voyait à Paris beaucoup d'étrangers de distinction, des personnages de la cour protégeant les arts, et des peintres de talent. Parmi ses amis, on peut citer Oudry, grand-oncle de sa femme, qui mourut en 1763 et laissa une très-grande fortune à sa veuve. Mme Hall trouva celle-ci, le jour où elle lui fit sa visite de noce, entourée de chats, qu'elle aimait passionnément, et occupée avec un abbé à leur distribuer des sucreries. Elle légua à ses chats des pensions alimentaires qui s'éteignaient à la mort de chacun d'eux. — Hubert Robert, le peintre de ruines, était un des familiers de la maison. D'une gaieté inaltérable, communicative, il mettait tout le monde en train et amenait le plaisir avec lui. Sa femme, personne de très-bonne compagnie, avait le caractère un peu raide et contrastait singulièrement, par ses manières compassées, avec le sans façon de son mari. — Le comte de Sedernielm, attaché à l'ambassade de Suède, faisait partie du cercle intime; il en fut ainsi plus tard de M. de Staël, qui devint l'ami dévoué de notre miniaturiste, et de Mme Lebrun, la célèbre académicienne, alors dans tout l'éclat de sa beauté et de son talent. — Mme Hall était liée particulièrement avec une charmante femme, Mme Chalgrin, fille du célèbre Joseph Vernet, qui avait épousé un architecte en réputation, chargé de construire le théâtre de l'Odéon et les barrières de Paris. Elle périt en 93 sur l'échafaud, accusée par le tribunal révolutionnaire d'avoir, en compagnie de Mme Filleul, autrefois attachée à la reine, brûlé de la bougie aux armes royales dans le château de la Muette, ex-résidence royale (1). — La famille Hall

(1) Voici comment ce fait est raconté par Mme Lebrun :

« Mlle Bocquet avait un talent remarquable pour la peinture, mais elle

visitait souvent M. Aubert, joaillier de la couronne, qui avait un logement dans les galeries du Louvre et habitait l'été une terre considérable appelée Nogent-les-Vierges. Mme Hall et ses enfants y passaient une partie de la belle saison, mais son mari, retenu à Paris par ses affaires, n'y venait qu'un jour par semaine. Ce fut à cette époque que Hall fit le portrait d'une demoiselle de Ruffigny, fille d'un chevalier de Saint-Louis. Son air de candeur et d'innocence lui donna l'idée de la représenter en costume de Vestale avec un long voile et une couronne de roses blanches sur la tête. La malheureuse jeune fille fut vendue par son indigne père et une tante chanoinesse à M. Latour Randon, fermier général, qui vint lui-même prier Hall d'effacer un costume que Mlle de Ruffigny ne pouvait voir sans fondre en larmes. L'opulent financier périt dans la Révolution : celle qu'il avait déshonorée se retira dans la terre achetée pour elle après la mort de M. Aubert, et y vécut dans une profonde solitude.

En 1784, Hall quitta son logement du Palais-Royal pour venir en habiter un au deuxième étage d'une maison située place des Victoires, au coin de la rue du Petit-Reposoir. C'est là que le roi de Suède Gustave III se rendit incognito pour voir passer la procession de la Fête-Dieu célébrée à l'église des Petits-Pères, la plus belle de toutes les processions de Paris, parce qu'elle se faisait sous les auspices et grâce aux largesses du pieux duc de Penthièvre, dont cette église était la paroisse.

l'abandonna presque entièrement après avoir épousé M. Filleul, époque à laquelle la reine la nomma concierge du château de la Muette.

« Elle n'avait pas quitté le château de la Muette quand arriva ce temps si justement nommé le temps de la terreur. Mme Chalgrin, fille de J. Vernet et l'amie intime de Mme Filleul, vint célébrer dans ce château le mariage de sa fille, sans aucun éclat, comme vous imaginez bien. Cependant, dès le lendemain, les révolutionnaires n'en vinrent pas moins arrêter Mme Filleul et Mme Chalgrin, qui, disait-on, avaient *brûlé les bougies de la nation*, et toutes deux furent guillotinées peu de jours après. » — (*Souvenirs de Mme L.-E. Vigée-Lebrun*. Paris, Fournier, 1835, t. I, p. 28.)

Pendant cette visite, le roi fut très-affable : il se rappelait la belle Éva, sœur de notre artiste, qu'il avait beaucoup admirée dans sa jeunesse, lorsque le médecin du roi habitait la résidence du souverain. Il fit promettre à Hall de le rejoindre en Suède si jamais on cessait d'apprécier en France son beau talent. Il prit le petit Adolphe, le plus jeune des enfants du peintre, sur ses genoux, pour qu'il pût mieux voir la procession. Celui-ci, d'un naturel très-vif et très-curieux, se pencha tout à coup en dehors de la balustrade de la fenêtre, et sa mère ne put retenir un geste d'effroi : « Calmez-vous, madame, dit le roi, et ne craignez rien pour votre fils, car, ajouta-t-il avec une expression pleine de bienveillance, je me charge de lui. » Nous verrons plus loin quel terrible concours de circonstances tragiques empêchèrent Hall de profiter de promesses si amicalement faites.

Mme Gobin avait marié sa seconde fille au comte de la Serre, gentilhomme périgourdin sans fortune, qui, par suite de ce mariage, avait obtenu la place de gouverneur à Cayenne. En se rendant à son poste, il confia sa femme à son père, logé rue des Barrés-Saint-Paul, en face du couvent de l'Ave-Maria, transformé depuis en caserne. Mme Gobin était morte de joie peut-être d'avoir une fille comtesse, de quitter le commerce et de venir établir à Paris un bureau d'esprit. M. Gobin mourut en 1787, au moment des troubles du parlement, très-regretté de ses deux filles. Il avait éprouvé plusieurs banqueroutes et sa fortune était fort diminuée. Malgré ces revers, il ne réforma pas ses habitudes de générosité. Ses filles et ses gendres firent de fréquents appels à sa bourse. Le comte de la Serre avait des habitudes de luxe; Hall, avec des goûts plus simples, ne savait pas compter : tous les artistes étrangers, peintres ou musiciens, qui venaient chercher fortune à Paris, étaient sûrs de trouver en lui un protecteur qui les aidait avec une bonté inépuisable de son talent et de son argent. Les événements qui suivirent de près la mort de M. Gobin achevèrent d'anéantir sa fortune. Trois maisons situées dans les résidences royales perdirent

toute leur valeur à la Révolution. Une autre maison, au Palais-Royal (occupée actuellement par l'horloger Lepaute), vendue 100,000 fr., fut payée en assignats. Enfin, des valeurs hypothécaires tombées à rien diminuèrent si bien l'héritage paternel que les deux sœurs résolurent de ne procéder au partage qu'après règlement et réalisation. Le règlement fut bientôt fait : M. et Mme de la Serre émigrèrent; le peu qui restait fut mis sous le séquestre, et si Mme Hall avait réclamé, elle eût été guillotinée en vertu de la loi du 17 septembre 1793, qui déclarait suspects les parents d'émigrés.

Hall était l'ami des sages réformes et comme protestant redoutait l'intolérance religieuse; aussi 89 lui parut-il une ère de progrès, qu'il salua avec enthousiasme. Cette époque fut celle des illusions; tous les esprits généreux applaudissaient aux idées de liberté et d'affranchissement. Hall se montra un des plus zélés à prendre l'uniforme de la garde nationale, uniforme très-mal vu de sa femme, qui, élevée dans les habitudes de Versailles, le comparait à celui du guet, et refusait de se mettre à table avec son mari, s'il persistait à garder cet habit de soldat.

Pendant les premières années de la Révolution, avant la Terreur, Mme Hall, tout en restreignant considérablement le cercle de ses connaissances, n'en réunissait pas moins chaque soir chez elle un petit nombre d'amis intimes. Les filles du célèbre Grétry, l'envoyé de Saxe M. de Rivière, une de ses filles qui avait épousé l'unique frère de Mme Lebrun, formaient le fond de cette société charmante. On faisait de la musique, on dessinait à la lampe. Hall jouait de la flûte, accompagné sur le piano par sa seconde fille, et surveillait les progrès de cette petite académie. On soupait à neuf heures, et l'on se séparait à dix pour recommencer le lendemain.

Mlles Hall étaient remarquablement belles et se ressemblaient fort peu. Adèle, l'aînée, avait des cheveux bruns, des traits réguliers, une expression sérieuse, une tournure pleine de noblesse. Lucie, au contraire, blonde, au teint éclatant de

fraîcheur, aux bras et aux mains d'une forme irréprochable, charmait tout le monde par sa grâce et son enjouement. Ces deux types de jeunes filles si différents séduisirent M[me] Lebrun, qui voulut reproduire leurs traits dans le tableau de la Paix ramenant l'Abondance, tableau qu'elle envoya à l'Académie le 31 mai 1783 comme morceau de réception, et qui figure maintenant dans les galeries du Louvre, n° 81, école française. Lucie était bonne musicienne et Adèle étudiait assidûment la peinture. Douée des plus heureuses dispositions, celle-ci aurait eu un véritable talent si son père avait pu continuer à diriger ses études. Elle travaillait habituellement dans un cabinet attenant au sien. Un jour, M. de Suleau, sénéchal de la Guadeloupe, faisant faire, avant de partir, son portrait par Hall, entrevit cette jeune fille, fut frappé de sa modestie, de sa beauté, et conçut immédiatement l'idée de l'épouser à son retour, car des affaires importantes l'appelaient à son poste.

Cependant l'horizon politique s'assombrissait de plus en plus; les étrangers quittaient la France, les nobles émigraient, et Hall, qui autrefois gagnait de 20 à 25,000 livres par an, voyait ses ressources diminuer chaque jour. Sur ces entrefaites, M. de Staël l'engagea à partir pour Aix-la-Chapelle, où il rencontrerait le roi de Suède, qui y était venu chercher la guérison d'une blessure reçue en se battant contre les Russes. L'ambassadeur renouvela à notre peintre l'assurance de l'intérêt que lui portait Gustave III, et lui rappela que celui-ci, pendant son séjour à Paris, l'avait sollicité de revenir en Suède, où il comptait le mettre à la tête de ses musées. Hall partit à la fin de mai 1791, se promettant, si le roi lui témoignait toujours la même bienveillance et persistait dans l'intention de lui confier des fonctions importantes, de revenir chercher sa femme et ses enfants. Sa famille ne consentit à ce voyage qu'à la condition qu'il prendrait avec lui un médecin sans malades, un certain cousin nommé Latour, bon homme au fond, mais fort brouillon, et qui avait extrêmement compliqué les affaires de la succession de M. Gobin. Ce cousin, loin d'être pour Hall une société

agréable, lui occasionna beaucoup d'ennuis. Son nom revient souvent dans les lettres du miniaturiste, qui ne cesse de le tourner en ridicule.

Après une absence de cinq ans, M. de Suleau, de retour à Paris, et persévérant dans la résolution qu'il avait prise avant son départ (juin 1792), demanda la main de Mlle Adèle Hall, qui lui fut accordée. Hall avait eu la douleur de ne pouvoir assister à l'union de sa fille; une plus grande affliction lui était réservée : M. de Suleau, une des premières victimes de la Révolution, fut massacré à la porte des Feuillants six semaines après son mariage. Le beau-frère de Mme Hall, le comte de la Serre, périt également de mort violente; dévoué à la cause des Bourbons, il fut tué à l'âge de soixante et onze ans, après avoir reçu dix-sept blessures à la dernière affaire qui eut lieu à l'armée des princes en 1799. Sa veuve vécut en Russie, pendant vingt-huit ans, d'une pension qu'elle dut à la largesse de l'Impératrice.

Hall erra quelque temps en Belgique et sur les bords du Rhin, travaillant avec ardeur afin de venir en aide aux siens; retenu à Liége par une maladie, il y apprit l'assassinat du roi de Suède. Cette catastrophe anéantit toutes ses espérances et le jeta dans un profond découragement. Malade, éloigné de sa famille, qu'il chérissait, il perdait subitement à l'étranger l'appui sur lequel il comptait le plus, et il lui était interdit de revenir en France, ayant été mis, par le seul fait de son absence, sur la liste des émigrés. Mme Hall, de son côté, n'était pas sans inquiétude sur son propre sort. Ne se croyant pas en sûreté à Paris, elle loua l'appartement qu'elle occupait et partit avec ses trois filles, son fils et son petit-fils, pour Saint-Cloud. Sa position comme sœur et femme d'émigré, celle de sa fille, veuve d'une victime du 10 août, connue par son dévouement à la reine, tout, jusqu'à l'extrême beauté de ces trois jeunes personnes, attirait l'attention. M. Taschereau, secrétaire de Collot-d'Herbois, demeurait dans la même maison que les membres de la famille Hall, et sa femme, qui les avait pris en

affection, ne cessait de leur donnèr des conseils qu'elle croyait salutaires. Tantôt il s'agissait de mettre un ruban tricolore en travers de la porte; une autre fois, elle engageait Lucie Hall à ne point négliger son piano, souvent oublié dans ces tristes temps, et à jouer des airs patriotiques. Elle voulait aussi que Adèle Hall fît le portrait du *Citoyen;* c'était ainsi que l'on nommait Robespierre (1).

Ce fut à Saint-Cloud, au mois de mai 1793, que la famille éplorée apprit la mort de son unique appui. Hall avait succombé le 15 mai à une attaque d'apoplexie. On savait qu'il avait fait une maladie grave, et au moment où on le croyait

(1) Mme Hall, qui, pendant les années de prospérité, eut les travers d'une petite-maîtresse, donna des preuves d'un grand courage et d'un noble cœur aux moments les plus difficiles de la Révolution, et ne craignit pas comme Grétry, modèle de pusillanimité, d'égoïsme et de vanité, de s'exposer aux plus grands dangers pour venir en aide aux personnes qui lui étaient chères. On lit dans l'*Étude biographique sur Mme de Bawr* (*Mlle de Champgrand*), par Mme Élise Gagne :

« Forcée de quitter le Palais-Royal par suite de l'incarcération de son père, dont tous les biens avaient été confisqués, Mlle de Champgrand se trouva précipitée des sommets de l'opulence dans un dénûment absolu. Presque tous les amis de sa jeunesse étaient partis pour la tombe, la prison ou l'exil; deux seulement lui restaient : son ancien maître de musique, Grétry, et Mme Hall, la mère de ses compagnes d'enfance. Le premier, effrayé de la loi sanguinaire qui défendait d'ouvrir sa maison aux *suspects*, sous peine de mort, n'osa pas, quoique son cœur le lui conseillât sans doute, donner asile à la pauvre délaissée. Moins craintive et surtout plus compatissante, Mme Hall partagea généreusement avec elle le pain qu'elle ne se procurait pas toujours en abondance pour nourrir sa nombreuse famille, privée de son protecteur naturel par le départ de M. Hall pour Spa.

« A cette époque funeste où il fallait aller tous les jours, dès le matin, et marchant à la file des uns des autres, chercher à la *section* de son quartier le pain strictement nécessaire au besoin de chaque individu, certes il y avait dans l'hospitalité de Mme Hall un héroïsme qu'on ne saurait trop admirer. Les années, en s'accumulant, n'avaient pu détruire le souvenir de ce bienfait dans la mémoire de Mme de Bawr. » (*Mme de Bawr, étude biographique sur sa vie et ses ouvrages*, par Mme Élise Gagne (Élise Moreau). Paris, 1861, Didier, brochure in-18 de 66 pages.)

convalescent, il n'existait plus. Il était mort à Liége dans les bras de M. de Housse, médecin, qui l'avait soigné avec la plus grande sollicitude, et dont il avait été pendant quelque temps le pensionnaire. Aucun des siens, dont il était adoré, n'eut la triste consolation de lui fermer les yeux. Robert peignit pour Lucie Hall un tableau où il représenta l'humble pierre qui couvre les restes du peintre célèbre. Il n'avait que cinquante-sept ans (1), et, comme il le dit dans sa correspondance, l'âge n'avait en rien affaibli son talent et sa passion pour un art qu'il avait su, à force de travaux et de réflexions, porter à un haut degré de perfection.

Le baron de Staël acheta le cabinet de Hall, qui possédait des tableaux et des dessins de maîtres précieux. Cette collection avait été son luxe dans des temps plus heureux, et naturellement toutes ses miniatures en firent partie. Elles furent dispersées à la mort de M. de Staël (2) : plusieurs passèrent dans le cabinet de M. Denon, ami de Hall et grand admirateur de son talent, ainsi que dans celui de M. Saint, qui ne peignait jamais sans en avoir une sous les yeux, afin de s'éloigner le moins possible de ce type d'élégance, de vérité et d'exécution large qui donne aux ouvrages de Hall une grandeur que les autres miniaturistes n'ont point atteinte.

(1) Les registres de l'Académie de peinture lui donnent cinquante-cinq ans. Voir aux Pièces justificatives la note qui suit l'acte de mariage de Hall.

(2) M. de Staël, qui devait de l'argent à M. le comte de Verninac, beau-frère d'Eugène Delacroix, lui avait donné en payement plusieurs miniatures de Hall. Elles furent vendues à des prix fort modiques à la mort de ce dernier. Delacroix, qui les avait vues dans sa jeunesse, m'en parlait avec admiration il y a plus de trente ans, c'est-à-dire bien avant que ces petits chefs-d'œuvre fussent recherchés comme ils le sont maintenant.

II

RÉFLEXIONS

SUR LA MINIATURE ET SUR LE TALENT DE HALL. ISABEY. — AQUARELLE.

Avant de terminer cette biographie de Hall, qui se complète par les documents et les extraits de sa correspondance insérés plus loin, je pense qu'il ne sera pas inutile de jeter un coup d'œil sur ses travaux et d'entrer dans quelques détails techniques sur son exécution. L'examen minutieux d'un grand nombre de ses peintures les plus belles et les plus authentiques, les copies que j'en ai faites avec tous les soins possibles afin de me mieux pénétrer de sa manière, des circonstances favorables enfin, m'ont révélé certaines pratiques que les artistes surtout ne seront pas fâchés de trouver consignées ici.

Quand on se reporte aux lettres de Hall, à la liste de ses ouvrages exposés aux salons de 1769 à 1791, lorsqu'on parcourt les comptes rendus et les critiques de ces salons, on voit qu'il aborda tous les genres de peinture. Il fit des portraits à l'huile (1), au pastel, en miniature, en émail, des études de

(1) Vente Collet, lundi 14 mai 1787, n° 811 : « Hall. La tête d'un

paysages et de fleurs. Les portraits de grandeur naturelle au pastel et surtout ceux à l'huile ne furent, sans nul doute, que des essais fort peu nombreux, et, dès lors, il n'y a pas lieu de s'étonner si l'on n'en trouve aucune trace. Il n'en est pas de même de ses émaux; il en fit une très-grande quatité; ils furent très-appréciés; lui-même les regardait comme supérieurs à ses miniatures, et, chose étrange, non-seulement la famille n'en possède aucun, mais, après vingt ans de recherches les plus assidues, je n'ai pu parvenir à en rencontrer un seul véritablement incontestable. Hall n'inscrivait pas son nom sur toutes ses œuvres (1), à beaucoup près; néanmoins, un œil un peu exercé ne se méprendra pas sur son style très-caractérisé, sur sa touche si ferme, si large, la meilleure de toutes les signatures. Mes enquêtes auprès des amateurs, mes explorations chez les marchands et dans les ventes sont restées sans résultat. Cependant un émail a une texture bien autrement solide qu'une miniature. La poussière, l'humidité, la simple exposition à la lumière, suffisent pour détériorer ou anéantir celle-ci et n'ont aucune prise sur l'autre. Je désire vivement que mon insuccès pique l'amour-propre des curieux, les pousse à de nouvelles perquisitions, et amène d'heureuses découvertes qui nous permettent enfin d'apprécier une face nouvelle, pour nous, du talent de Hall.

Puisque Hall n'est connu jusqu'à présent que comme miniaturiste, c'est le miniaturiste et son art que je vais entreprendre d'étudier.

L'histoire de la miniature, au point de vue technique, peut se diviser en trois périodes bien distinctes. La première, qui remonte au moyen âge, à l'époque où l'on enluminait les ma-

vieillard à barbe blanche, vue de trois quarts, coiffée d'un chapeau rond. H., 12 p.; l., 8 p.; toile. — La Muette qui parle, au salon de 1781. Amsterdam, 1781. Différents peintres comme M. Hall... ont aussi réussi dans le portrait en grand et en petit...»

(1) Les miniaturistes ne commencèrent à signer leurs ouvrages que vers la fin du règne de Louis XV.

nuscrits, s'étend, sans subir de modifications radicales ou même importantes, jusque vers le milieu du XVIII[e] siècle. Pendant près de cinq cents ans les miniatures furent exécutées sur le vélin, avec des couleurs à la gouache, c'est-à-dire opaques, ayant le blanc pour base dans les clairs et ne laissant pas transparaître le subjectile dans les ombres. Au fond, la miniature n'était qu'une *tempera* de petites dimensions. Les plus grands artistes d'Italie, d'Allemagne, de France, produisirent des chefs-d'œuvre dans ce genre, d'une pratique très-difficile et que les peintres de nos jours auraient de la peine à égaler. On commença à employer accidentellement l'ivoire au lieu du vélin sous la régence, parce que la matière semblait plus précieuse, et non pour l'utiliser par transparence, ainsi qu'on l'a fait depuis, car on continuait partout à empâter les chairs et les draperies. Ce ne fut qu'une trentaine d'années plus tard que les miniaturistes s'aperçurent de tout le parti qu'on pouvait tirer de l'ivoire en lavant légèrement les teintes de chairs et en faisant intervenir comme auxiliaires la couleur si douce et la texture si fine de cette substance. On réserva la gouache, l'empâtement surtout, pour les fonds et les draperies. Les chairs, débarrassées des quantités de blanc dont on les surchargeait, perdirent cet aspect blafard et poudreux que la plus habile exécution ne pouvait complétement atténuer. Cet art gracieux parvint à son apogée sous les règnes de Louis XV et de Louis XVI. Faut-il l'avouer? il trouva un puissant auxiliaire dans l'usage de prendre du tabac, si répandu alors qu'il était de mode de mettre dans une corbeille de mariage au moins deux tabatières plus ou moins riches et considérées comme bijoux. Cette quantité innombrable de *boîtes*, on les appelait ainsi, avait presque toujours pour principal ornement une miniature, un portrait. On en mettait également dans des portefeuilles en satin brodé, doublés de peaux de senteur, qu'il était de bon goût de porter sur soi. Les deux côtés des glaces de cheminées étaient fréquemment garnis d'un rang de ces petites peintures représentant les membres de la famille, et de char-

mants écrins en galuchat ou en chagrin renfermaient les images chéries que l'on voulait dérober aux regards indiscrets. Ce qui fut fait de miniatures alors est incalculable.

La miniature, en opposant les teintes transparentes aux teintes opaques, en supprimant le blanc de certaines places, des ombres surtout, avait dit son dernier mot quant à la partie technique. Hall n'avait pas inventé ce procédé, mais nul ne connut plus à fond toutes ses ressources; et si l'on examine attentivement ses œuvres, on se convaincra que, même sous ce rapport, elles ont une supériorité marquée sur celles de ses rivaux, pourtant fort habiles praticiens. Ainsi, pour n'en citer qu'un, jouissant maintenant à juste titre d'une grande réputation, Fragonard, par exemple (je ne parle ici de lui que comme miniaturiste) (1), s'est montré plein de grâce et de verve. Mais dans ces délicieuses improvisations, jamais il n'a pensé à la nature, à lutter avec les difficultés de la ressemblance; sa fantaisie seule le guide; elle lui fait trouver au bout du pinceau des touches et des tons d'une grande fraîcheur, du plus piquant effet. Finir lui est impossible; poursuivre un but, effacer, revenir sur un endroit pour approcher davantage du modèle lui ferait perdre ses qualités, aussi ne le tente-t-il pas. Son cercle est rétréci. Ses petits pierrots aux habits blancs, aux rubans bleus; ses jeunes filles aux cheveux blonds, en manches de chemise, sont toujours les mêmes, car il les tire uniquement de son imagination. Il n'en est pas ainsi de Hall. La nature pose sans cesse devant lui, même quand il fait des têtes de fantaisie, comme il les nomme. Représenter physiquement et

(1) On a prétendu que Fragonard n'avait jamais fait de miniatures, et que celles qu'on lui attribuait étaient réellement des ouvrages de sa femme. Fragonard n'a pas exposé de miniatures sous son nom, c'est vrai; mais il en a exécuté un grand nombre qu'il a peut-être bien voulu laisser attribuer à sa femme, quoique toute confusion soit impossible. Dans les miniatures de Mme Fragonard, dans les tableaux de Mlle Gérard, sa sœur, les retouches du mari et du beau-frère se reconnaissent aussi facilement que les parties faites ou corrigées par Prudhon dans les peintures de Mlle Mayer.

moralement son modèle est sa constante préoccupation. Pour arriver à cette reproduction fidèle, il suit une marche méthodique, et, n'abandonnant rien au hasard, il appelle à son aide toutes les ressources de la science afin de faire vivre ses figures, de leur donner un type individuel, de dissimuler tant d'efforts sous les apparences de la facilité. J'ai possédé et vu un grand nombre de miniatures de Hall; toutes, sans exception, se faisaient remarquer par l'amour de la vérité, l'absence de convention et un tact exquis avec lequel il appropriait l'exécution à la chose représentée. Il poussait si loin cet art de la variété, que dans bien des cas les personnes qui n'ont pas fait une étude un peu sérieuse de sa touche, signature inimitable, ne pourraient croire que plusieurs peintures, si différentes au premier coup d'œil, soient sorties de la même main. Certaines têtes de vieillard à longue perruque rappellent Largillière; des études de jeunes filles, de petits garçons, font penser à Greuze, etc.; mais cette première impression s'évanouit bientôt: la véritable originalité perce à travers le faux aspect, et proclame bien vite le nom de l'auteur de ces petits chefs-d'œuvre.

Plusieurs critiques du temps ont prétendu que Hall réussissait mieux les portraits d'hommes que ceux de femmes, mais tous s'accordent sur l'exactitude de la ressemblance. Voici quelques passages où cette opinion se trouve exprimée :

« . . . . . Le mérite de la ressemblance est encore bien plus parfait dans les miniatures de M. Hall (l'auteur vient de parler des émaux de M. Pasquier, académicien), dont le pinceau délié nous offre, sous une même glace, les trois fils de France... » (*Lettres sur le Salon de peinture de* 1769, par M. B***.)

« . . . . . M. Pasquier, M. Hall et M. Courtois, peintres en émail, ont chacun des partisans; mais le second l'emporte assez généralement par des carnations plus animées, des airs de têtes plus ressemblants et des étoffes plus variées..... Le portrait de M. Robert par M. Hall est mâle et nerveux comme le faire de cet artiste, quoique simplement au pastel. Le

talent de cet étranger est pour l'émail et la miniature. Il s'est enhardi cette fois et s'est élevé jusqu'aux têtes de grandeur naturelle, ce qui doit le perfectionner dans son genre, où il lutte contre M. Pasquier. L'académicien (1) (Pasquier) est supérieur pour les têtes de femmes; il rend mieux les expressions douces, analogues à son caractère. L'agréé (Hall) a plus de précision, le trait plus sûr, et paraît s'entendre parfaitement aux têtes d'hommes..... » (*Lettres sur les peintures, sculptures et gravures de Messieurs de l'Académie royale, exposées aux Salons du Louvre depuis* 1767 *jusqu'en* 1779, *commencées par feu M. de Bachaumont.* Londres, 1780. Pag. 157 et 211.)

Monsieur Hall est trop grand pour un art trop petit.
En raccourci chez lui Van Dyck revit,
Brillant, léger, facile et rempli de finesse;
Je le trouve admirable, il me charme sans cesse;
A fuir tous les écarts je le vois condamné :
Combien il doit souffrir de se voir si gêné!
N'a-t-il pas droit alors, dans son impatience,
D'altérer quelquefois l'ingrate ressemblance?
Si ses pinceaux heureux
Donnaient moins de roideur aux femmes,
Il aurait tout, tout à nos yeux.
On sait que chez les dames
Moins de noblesse et plus d'attraits
Sont la source de grands succès.

(*Jugement* (en vers) *sur nos peintres et sculpteurs.* Philadelphie, 1781, in-8°.)

Je me bornerai à ces citations, dont il me serait si facile d'accroître le nombre, et qui prouvent en quelle estime le talent de Hall était tenu par ses contemporains. Quant à la légère critique que l'on fait de sa manière de traiter les portraits de femmes, il suffit d'en examiner plusieurs pour acquérir la certitude qu'elle n'est point fondée. Les dames, si bon juge en pa-

(1) Pierre Pasquier fut reçu académicien le 27 octobre 1769 et vivait encore en 1792. Hall, agréé la même année, ne devint pas académicien.

reil cas, ne semblent pas avoir partagé l'opinion que le pinceau de Hall les dépouillait de tous leurs charmes, car elles y eurent recours au moins aussi souvent que les hommes. L'artiste, il est vrai, ne donnait pas invariablement à toutes de grands yeux, une petite bouche, un nez retroussé; mais à toutes il donnait, ce qui est préférable, un type d'élégance, de distinction, de bonne compagnie, qui caractérise éminemment sa manière, et cela sans tomber dans les afféteries à la mode ni altérer la vérité.

Dans les vers cités plus haut, on établit une sorte de comparaison entre Hall et Van Dyck. Le *Mercure de France*, en parlant de lui dès son premier salon (1769), est frappé de cet air de famille, et plusieurs critiques font le même rapprochement. Notre artiste admirait Rubens et Van Dyck, ses lettres le prouvent; il possédait des dessins précieux de ces maîtres, nous en avons la certitude par le catalogue qu'il nous a laissé de sa collection; mais il ne les copia pas servilement, il se pénétra de leurs principes et resta bien de son siècle, le peintre de la cour de Versailles. Il apprit d'eux la légèreté suprême d'exécution, la transparence des ombres, la vigueur des tons, l'harmonie des couleurs, la liberté du pinceau, la suppression des détails inutiles, qualités inconnues aux plus habiles, Sicardi et Dumont, qui, n'ayant pu se défaire tout à fait des anciens errements des miniaturistes de la Régence, persévéraient à regarder le pointillé, le fondu, le fini égal de toutes les parties, comme des qualités essentielles du genre. Ils abusaient encore de la gouache dans les chairs, et la lourdeur qui en résultait contribuait, sans qu'on s'en rendît bien compte, à faire valoir l'extrême finesse des teintes de l'artiste suédois, teintes frottées ou couchées fort minces sur l'ivoire, à la manière flamande, puis liées entre elles, plutôt par des touches accusant nettement la forme que par des points qui la rendent incertaine. On a vu, dans sa biographie, que Hall n'eut point de maître; en effet, il créa une manière, inconnue avant lui, qui lui fut propre, où il n'a pas été égalé. On comprend facilement combien sa façon d'envisager

l'art différait de celle des peintres qui persévéraient dans l'ancienne voie, et pourquoi, étant en perpétuelle dissidence avec eux sur les principes, il faisait bande à part.

Débarrassé des entraves du pointillé, dont l'exécution matérielle exige beaucoup de temps; s'aidant, pour les fonds et les accessoires, de la gouache, procédé fort expéditif quand on sait le manier, Hall peignait très-vite. Bien qu'il en prît fort à son aise avec ses modèles, ne leur sacrifiant ni une partie de chasse, ni une promenade, ni le temps consacré à la musique et à d'autres études, nous voyons, par ses livres de comptes, qu'il arrivait au chiffre de 60 ou 80 miniatures par an, plus d'une par semaine! Cette fécondité est un sujet de stupéfaction pour les artistes de nos jours, qui sont loin de la posséder. Mais remarquons qu'elle n'était pas rare chez les portraitistes. Rubens, Van Dyck, Rigaud, Largillière, etc., ne fatiguaient pas leurs modèles en les faisant poser indéfiniment. La tête était terminée en une ou deux séances. Nous en avons de nombreuses preuves par l'intéressante lettre de Jabach, qui se fit peindre à deux reprises par Van Dyck; par les mémoires de Rigaud, par les remarquables discours d'Oudry, où il parle en termes si touchants et si instructifs de son maître Largillière. De bonne foi, quel portraitiste de nos jours peut être comparé à ceux-là? Pourquoi une si grande différence dans le résultat et dans la somme de temps consacrée à l'achèvement d'une œuvre? La réponse à cette question n'est point difficile à trouver. Le secret, pour bien faire et aller vite, c'est de savoir, c'est de posséder une méthode éprouvée par une longue expérience, qui épargne les essais, les tâtonnements, les effaçages, et conduise infailliblement au but désiré. La méthode ne donne certes pas le génie, c'est-à-dire cet instinct infaillible du plus vrai, du plus énergique, du plus bel aspect des choses, mais elle donne le talent, ce qui n'est pas à dédaigner, et avec le talent on est délivré de ces perplexités, de ces défaillances qui ont attristé la vie entière d'artistes les plus heureusement doués. On ne saurait trop insister sur l'importance de posséder un corps de

doctrines, le métier, en un mot, non pour en faire parade et dissimuler la pauvreté du fond, mais pour briser toute entrave à l'expression de la pensée, pour lui conserver toute sa fraîcheur et sa force.

Hall ne s'est pas borné à exécuter de petits portraits destinés à orner des tabatières, des portefeuilles et des écrins. Il peignit aussi des compositions importantes, où se trouvent groupées, avec un art infini et un naturel parfait, plusieurs personnes de la même famille. L'élargissement du cadre habituel de la miniature, écueil pour tant d'artistes qui avaient besoin de la petitesse des proportions pour dissimuler leur manque de science, était extrêmement favorable au talent de Hall, aussi habile dessinateur que coloriste vigoureux. Mais, où il excella surtout, à mon avis, et se montra miniaturiste incomparable, ce fut dans ce qu'il appelait *têtes de fantaisie*. Ces têtes, d'assez grandes dimensions, ou pour mieux dire ces figures à mi-corps, sont réellement des études faites d'après de charmantes jeunes filles. Dégagé des exigences d'une ressemblance parfaite, pouvant ajuster le modèle à sa guise, il profite de cette liberté pour le coiffer de la manière la plus coquette, supprimer la poudre et la frisure; pour ouvrir tout à fait le corsage, laisser entrevoir une gorge naissante mal dissimulée sous les plis d'un fichu de gaze. Des bouquets de fleurs introduisent par leurs couleurs brillantes, par les verts différents de leur feuillage, des contrastes du plus piquant effet, et font paraître les cheveux plus soyeux, les chairs plus blanches, quoique très-montées de tons et très-sanguines. Tout en cherchant à plaire, à flatter les goûts sensuels, Hall n'est jamais indécent et s'impose toujours des limites que beaucoup de ses contemporains ne se faisaient pas scrupule de franchir. Il est à regretter que ces délicieuses peintures, dans un temps si nombreuses, soient maintenant devenues si rares, car, je le répète, c'est dans les têtes de fantaisie que les qualités de Hall se manifestent avec le plus vif éclat.

Après avoir essayé de retracer ce que fut la miniature sous Louis XVI, qu'il me soit permis de dire ce quelle devint, ce

qu'elle est à présent. J'abrégerai le plus possible l'histoire de cette triste chute.

La Révolution, en détruisant à la fois la *corruption* et l'élégance des mœurs, porta un coup fatal à la miniature. L'art chéri des boudoirs, l'art parfumé de musc, saupoudré de tabac d'Espagne, ne pouvait convenir à d'austères républicains. La grande peinture héroïque fit prendre la petite peinture aristocratique en pitié. Une école qui croyait faire revivre les traditions antiques, parce qu'elle copiait sans intelligence des sculptures romaines, imposa aux Français des costumes, des monuments antipathiques à leurs mœurs, à leur climat; détrôna un style qui, au fond, n'était pas plus faux que celui qu'on lui substituait et qui avait au moins le mérite de l'élégance et de l'originalité. Il y eut encore des miniaturistes, mais leur nombre diminua considérablement. Moins apprécié, moins cultivé, leur art tomba en décadence; il perdit cette souplesse, cette légèreté qui convenait si bien à sa dimension; les bonnes traditions de la gouache s'évanouirent; enfin, malgré les efforts de quelques peintres de talent, la miniature se mourait lorsque l'aquarelle vint à son secours. Ici je me vois forcé de faire quelques pas en arrière pour mieux expliquer la nature et l'importance de ce procédé.

La détrempe ou la façon de peindre avec des couleurs broyées à l'eau, fixées à l'aide d'une gomme, d'une colle ou d'un mucilage quelconque, remonte à la plus haute antiquité et n'a jamais cessé d'être pratiquée. La détrempe engendra la gouache, qui n'est qu'une détrempe traitée avec plus de délicatesse et dans des dimensions restreintes. La miniature, comme je l'ai déjà dit, ne fut qu'une gouache extrêmement raffinée, et plus petite encore. Dans ces trois genres on procédait par empâtement, en un mot on peignait à l'eau au lieu de peindre à l'huile. Concurremment avec la détrempe, qui exigeait beaucoup de soins et de temps, les peintres et les dessinateurs employèrent un moyen beaucoup plus expéditif, mais qui n'offrait pas, à beaucoup près, la même vigueur, nommé

lavis. Il y avait deux espèces de lavis : l'un, monochrome, fait le plus généralement à l'encre de Chine ou au bistre (remplacé depuis par la sépia), et l'autre coloré. Ce dernier, qui n'avait aucune prétention à la vigueur, à faire tableau, proscrivait l'emploi du blanc, réservait le papier pour les clairs, se contentait de teintes couchées à grande eau, pâles et transparentes. Il pouvait y avoir harmonie, mais le relief manquait complétement. Aussi établissait-on une ligne de démarcation tranchée entre les deux genres, que l'on ne plaçait pas sur le même rang; on disait *peinture* à gouache, *dessin* au lavis.

En faisant cette distinction on était dans le vrai ; car il n'y a réellement *peinture* que lorsque la couleur est l'objet d'une étude aussi sérieuse que celle du dessin. Toute représentation de la nature où la couleur ne figure que comme accessoire n'est qu'un dessin, un lavis, une image purement conventionnelle d'objets dépouillés de leur accent le plus énergique, soit par impuissance à les rendre, soit par suite d'un système déplorable et faux. Dans le lavis on attachait si peu d'importance à la recherche des tons que très-souvent on commençait par l'ébaucher, l'ombrer à l'encre de Chine (1), puis, pour égayer ce travail, on passait par-dessus des teintes plates d'indigo, de gomme gutte, de vert de vessie, de carmin, etc., en choisissant toujours les couleurs les plus transparentes, afin de ne pas perdre les détails établis en premier lieu. J'ai vu pratiquer encore ce procédé dans ma jeunesse, et lorsque j'objectai à mon maître (élève de Moreau l'aîné) que les paysages ou les figures qu'il me faisait faire de la sorte étaient bien pâles, sans saillie, il me répondait invariablement : « Si vous tenez à la couleur, au modelé, faisons de la gouache. »

Revenons à la miniature.

(1) L'école de David ébauchait complétement ses pages historiques à la terre de Cassel laissée pure pour les ombres, évitait les empâtements, et n'exécutait au fond que des lavis à l'huile. La terre de Cassel étant une couleur très-fugitive, les ombres se sont effacées, la toile blanche a reparu, et les clairs sont devenus des ombres ou des demi-teintes.

Elle était en pleine décadence, malgré les efforts de quelques artistes distingués du premier empire, quand Isabey, miniaturiste très-habile de la belle époque, à qui toutes les ressources de la palette étaient connues, eut l'idée, pour abréger le travail et répondre aux nombreuses demandes de portraits dont il était assailli, de substituer le papier à l'ivoire. L'emploi de l'ivoire exige de grandes précautions, les couleurs y adhèrent faiblement; on ne peut procéder sans inconvénients par teintes larges et aqueuses; il faut beaucoup d'expérience et de légèreté de main pour revenir sur un endroit sans enlever le dessous. Tous ces inconvénients disparaissent en employant le papier. La couleur s'y fixe solidement, les retouches n'offrent aucunes chances désastreuses, et ces avantages permettent d'élargir le cadre, de donner plus d'importance aux têtes.

A partir du moment où il conçut l'idée d'exécuter la miniature sur papier (ce fut au commencement du siècle), Isabey n'eut plus recours à l'ivoire et à la gouache que dans de rares occasions. Il abusa même du nouveau procédé, car, quoique très-expéditif, il le rendit plus expéditif encore en supprimant presque entièrement les fonds, les draperies, les accessoires. Il n'en mit que ce qui était absolument indispensable pour que les têtes n'eussent pas l'air d'être privées de leurs corps. Il n'agissait pas ainsi par impuissance; ses preuves étaient faites. Élève de David, il dessinait fort bien une figure en pied; décorateur de l'Opéra, il connaissait toutes les ressources de l'architecture et de la perspective; dessinateur du Cabinet, les moindres détails d'un costume civil ou militaire lui étaient familiers. Mais sa vogue était telle qu'il ne pouvait suffire à contenter ses innombrables admirateurs. Toutes les jolies femmes, tous les souverains, tous les personnages célèbres de l'Europe posèrent devant lui. Il sentit cependant que dans l'intérêt de sa réputation il importait de faire trêve un moment à ces faciles improvisations et de montrer ce qu'il savait, ce que son procédé pouvait. En 1817, il exposa *l'Escalier du Louvre*, miniature sur papier haute de 25 centimètres, large de 64, qui a

toute la vigueur d'une peinture à l'huile, et dont les couleurs n'ont pas subi la moindre altération. L'aquarelle importée chez nous vers 1820 par les artistes anglais, qui la cultivaient depuis assez longtemps avec amour; les chefs-d'œuvre de Bonington, le maître des maîtres dans ce genre, et tous ses heureux imitateurs, ne nous avaient pas encore habitués à cette puissance de la peinture à l'eau. Le succès de *l'Escalier du Louvre*, où Isabey s'était plu à accumuler toutes les difficultés possibles, les détails de l'architecture la plus compliquée, l'imitation des étoffes les plus riches et les plus variées, fut immense. Isabey fit école : l'ancienne manière, observée seulement par Augustin, Aubry, Guérin, Saint, fut complétement abandonnée. La miniature, sans mélange de gouache, exécutée sur papier ou sur ivoire, régna seule et règne encore. Quelque supériorité incontestable qu'aient déployée MM. Roos et Thurburn en Angleterre, Mmes de Mirbel et Herbelin en France, je persiste à penser que l'emploi des couleurs partout également transparentes, qu'on ne peut égaliser et monter de ton qu'à force de travaux, de hachures croisées en tous sens, donne à l'ensemble un aspect sec, vitreux, semblable à celui des images vernies; qu'il y a plus d'art et de charme dans une savante opposition des teintes mates et des teintes légères, avec lesquelles on peut rendre toute espèce de texture sans tomber dans la monotonie; qu'enfin il faut absolument en revenir à l'admirable procédé de Hall, si l'on veut tenter un dernier effort pour sauver la miniature, expirante sous les coups de sa hideuse et implacable ennemie, la photographie coloriée (1).

(1) Si mon intention formelle n'avait pas été de me borner, dans ce volume, à ne parler exclusivement que du genre portrait, j'aurais insisté davantage sur les qualités exquises des aquarelles de Bonington, sur la puissance fougueuse de celles d'Eugène Delacroix, sur la vigueur et l'élégance de celles de M. E. Lami, enfin sur le brio si pittoresque qui caractérise les marines et les compositions à figures de M. E. Isabey. Les artistes qui ont habilement traité le paysage à l'aquarelle sont très-nombreux, mais les *figuristes*, tels que ceux cités plus haut, ont toujours été très-rares. Leurs peintures à l'eau valent toutes les peintures à l'huile, et

possèdent même une fraîcheur et une transparence particulière auxquelles cette dernière (qui a aussi ses qualités propres) ne peut prétendre. J'aurais voulu également parler, comme elles le méritent, des sociétés anglaises de water-colors, qui comptent tant d'éminents artistes; mais, encore une fois, il ne s'agit ici que des portraitistes, et je réserve mes notes, mes souvenirs de 1830, époque où l'aquarelle était dans tout son éclat en France, grâce à l'impulsion donnée par Bonington, pour une étude spéciale.

III

CORRESPONDANCE DE HALL

AVEC SA FAMILLE

(1770—1793).

La correspondance assez volumineuse de Hall, que Mme Ditte a bien voulu me confier, en me permettant d'en prendre copie et de publier ce que je jugerais convenable, ne pourrait être imprimée *in extenso* et textuellement. Ces lettres sont exclusivement adressées par l'artiste à sa femme et à ses enfants, et des détails très-intéressants pour eux risqueraient fort de paraître fastidieux au lecteur qui cherche des faits instructifs ou des anecdotes piquantes. Or, ces deux éléments de succès manquent ici. Presque toutes ces feuilles sont datées de 1791 à 1793. Hall était à l'étranger, considéré comme émigré, et la moindre indiscrétion, la plus légère appréciation des événements politiques, pouvait devenir fatale à des têtes qui lui étaient chères. Il m'a semblé que le seul parti à prendre, en pareille circonstance, était celui ci : faire, en quelque sorte, un inventaire de ces lettres, afin d'en constater le nombre, et qu'on puisse toujours recourir aux originaux, — publier celles qui peignent l'homme et révèlent son caractère, — extraire tous les passages relatifs aux beaux-arts.

L'écriture de Hall est très-lisible, nette, élégante. L'orthographe, surtout celle des noms propres, laisse souvent à désirer, et parfois, dans l'emploi des verbes, il ne semble pas avoir une idée bien juste de la valeur des temps. On peut facilement pardonner ces légères incorrections à un étranger qui, au fond, écrivait le français aussi bien que la plupart des Français de son époque. J'ai fait disparaître ces petites taches sans ajouter un mot au texte, sans en retrancher, et sans modifier la tournure de la phrase. Quand le nom d'un personnage m'a semblé estropié, j'ai ajouté à sa transcription fidèle un point d'interrogation.

LETTRES ET BILLETS DE HALL AVANT SON DÉPART POUR PARIS.

Paris, 2 *août* 1770. — *Billet à Mlle Adélaïde Gobin.* — Il lui parle de leur prochain mariage.

Billet sans indication de date ni de lieu. — Il est déjà marié.

14 *juillet* 1772. — *A Mme Hall, née Gobin, au café de la Cour, rue des Récollets, à Versailles.*

28 *septembre* 1781. — *A Mlle Hall, au château de Nogent-les-Vierges, par Creil.*

23 *mai* 1782. — *A Mme Hall.* (*Il n'y a pas d'adresse.*)

1er *septembre* 1784. — *A Mme Hall.*

19 *avril* 1786. — *Id.*

20 *juin* 1787. — *A sa fille Lucile* (1).

22 *août* 1787. — *Le même à la même, billet sans date* (1787 ?).

(1) Hall écrivait quelquefois *Lucile* au lieu de *Lucie,* qui est le vrai nom de sa fille.

Lundi 1er juin 1789. — *A Mlle Hall (Lucie), chez Mlle Charmat, à Olinville, par Arpajon.*

7 *juin* 1789. — *Id.*

Sans indication de lieu ni de date.—A Mme Hall, chez M. Charmat, à Olinville, par Arpajon.

Ce samedi 14 *mai (pas d'année).—A Mme Hall, chez M. Charmat, à Olinville, par Arpajon, route d'Orléans.* — « Il y a aujourd'hui dix-neuf ans que j'ai quitté ma patrie. » Son fils *Coco* (Adolphe) gribouille des mots illisibles adressés à sa mère.

Sans indication de lieu ni de date. — *A Mlle Hall, à Nogent-les-Vierges.*

Mardi au soir (pas de date). — *A Mme Hall, chez M. le prieur d'Oncy, à Oncy, par Milly.*

Fragment, sans date ni adresse.

(Toutes ces lettres ne renferment que des détails dépourvus d'intérêt.)

PREMIÈRE LETTRE A SA FAMILLE APRÈS SON DÉPART DE PARIS (MAI 1791).

Mes chères amies,

Le souvenir de notre séparation m'a souvent mouillé les yeux. Je suis donc encore cher à des êtres charmants; cette certitude m'est bien douce et je ne serai jamais ingrat. J'ai parfaitement supporté la route; mais j'aurais bien souffert sans la houppelande. Le docteur a été obligé d'en mettre deux. Nous avons soupé au Pont-Sainte-Maxence : lieux pittoresques et superbe pont tout près de Nogent-les-Vierges. Le docteur a beaucoup causé, en se servant des termes de l'art, avec le conducteur, qui a eu la modestie de convenir qu'il ne le comprenait pas. Il a voulu souper pour son

argent, et il est obligé de dîner avec du thé. Nous sommes arrivés à Péronne à neuf heures du matin : nous y dînons. Rien dans la nature de plus pittoresque; des eaux, des îles par milliers; des boulevards et des fortifications sublimes; c'est le site le plus neuf et le plus heureux que j'aie jamais vu. Les églises, magnifiques; joins à cela le plus beau temps possible, et tu te feras une faible idée de Péronne. Pourquoi ne m'est-il pas donné de la voir avec vous que j'ai quittées et auprès de qui je demande à Dieu de pouvoir toujours rester!

Remerciez M. Sauvage(1), M. Rivière, Desmarest, MM. Perce et Steibelt(2), de l'intérêt qu'ils m'ont montré et que je n'oublierai jamais. Je recommande à Minette sa sœur Adolphine; à Lucile, Nina; à Adolphine, quand elle se portera bien, mes oiseaux; à Adolphe, ses devoirs.

Portez-vous toutes bien, mes chères petites, et pensez à votre ami.

HALL.

A Péronne, ce vendredi, à onze heures, après dîner. Nous avons été vingt-quatre à table. Les deux diligences se sont rencontrées : nous arriverons à six heures à Cambrai. Adieu, adieu, adieu!

Bruxelles, ce 23 mai 1791.

Ma chère Adèle,

Combien j'aurais désiré t'avoir pour compagnon de voyage en place du docteur; j'aurais encore mieux vu (en le) regardant (avec toi) le beau pays que j'ai parcouru avec lui. Je quittais avec quelque sorte de regret Péronne, que nous reverrons ensemble après mon retour. Toujours de beaux sites; mais quelque chose qui t'aurait bien suprise, c'est Cambrai, une belle ville fortifiée qui ne ressemble en rien à ce que tu connais. Le sang, superbe; belle peau et de très-beaux traits; logement propre, ainsi que les rues. J'ai vu aux Capucins un tableau que je ne déciderais pas de Rubens en entier. Il m'a plutôt l'air d'une copie, dont le torse et

(1) Sauvage, peintre, connu surtout par ses imitations de bas-reliefs.
(2) Steibelt, compositeur et pianiste distingué.

une grande partie sont retouchés par Rubens, et même quelque temps après que la copie aurait été faite, car les retouches sont visibles. Le Christ est superbe, hormis la cuisse et la jambe droite, qui est toute rompue. L'effet serait superbe si la draperie bleue de la Vierge n'était pas trop poussée au noir et que le visage de la Vierge ne fût, par sa pâleur, plus mort que le Christ. Ce tableau, ma chère, est plus frais qu'il ne serait possible de le faire à présent. Dis à M. Sauvage que j'ai vu les bas-reliefs de Gérard, que j'aurais trouvés étonnants pour les effets s'il ne m'y avait pas accoutumé; que, hormis le premier à droite, je les ai trouvés lourds et noirs de ton et médiocres pour le dessin, et que j'avais déjà vu la plus grande partie dans Rubens, etc. En partant de Valenciennes, nous avons parcouru des plaines immenses. Hélas ! elles ne doivent peut-être leur fertilité qu'au sang humain dont elles ont été inondées; partout on trouve des traces des nombreuses batailles qui s'y sont données, et cette réflexion m'est surtout venue en passant par Denain, où Villars sauva Louis XIV et la France. — Valenciennes ressemble à Cambrai, mais je l'aime moins; nous n'y avons pas été absolument fouillés, malgré la peur du docteur, qui, par précaution, voulait encore se charger de ma ceinture. Sa manie est de savoir mieux les choses qu'aucun autre; car ici, à Bruxelles, il veut montrer le chemin aux laquais de louage et à faire la bière aux brasseurs en leur parlant d'intermédiaires dissolvants, de dissolutions, etc. Bref, nous en avons été quittes pour la peur. Il a repris une dose d'aristocratie depuis qu'il a vu que la totalité des voyageurs est outrée dans cette opinion.

A Valenciennes, j'ai trouvé le baron Armefeld, pas le favori, mais celui que ta maman a vu. Il est colonel en Suède, et a retrouvé trois autres Suédois, qui, m'ayant entendu parler leur langue, ont manqué m'étouffer. Il m'a chargé de dire bien des choses à ta maman. En sortant de France, nous avons passé un petit pont qui forme les limites. On nous a fait remarquer une petite prairie à côté, remarquable par les duels des Français qui y accouraient en poste pour y recevoir ou donner la mort. La beauté et l'étendue immense des prairies, avant que d'arriver à Mons, sont au-dessus de toute imagination ainsi que les avenues. Je vais trop vite, car notre entrée sur les terres de l'empereur a quelque chose d'assez drôle. Tous mes camarades de voyage, au premier village,

nommé Greevinx, tiraient un long soupir en disant : « Enfin, nous sommes en France et libres; » quand des messieurs, avec un cordon rouge et une plaque blanche dessus, nous priaient poliment d'entrer, vidaient nos poches, et nous passaient les mains sur toutes les parties du corps après nous avoir demandé si nous n'avions rien à déclarer. Cette réception a un peu humilié les chevaliers français (car tous, en arrivant à Bruxelles, ont arboré la croix), mais ils disaient : « Ce n'est que pour empêcher les papiers démocrates.» Le commis à qui je demandais si cette recherche rigoureuse avait des imprimés pour motif m'a répondu : « Non, monsieur; mais il se faisait tant d'abus! » Je reviens à Mons, ville antique et moins belle que les autres. On y conserve les meubles de ses trisaïeux, leurs usages, leurs ragoûts. Tu demanderas au docteur, à son retour, comment il les a trouvés. A moitié chemin de Mons à Bruxelles, nous avons été forcés d'entendre la messe aux Capucins. Ma chère Adèle, il y a dans ce monde-ci Capucin et Capucin; ceux que j'ai vus étaient d'une beauté si grande, que je ne suis pas étonné de la manière dont Rubens a traité ses têtes à barbe. Dis à Sauvage que si je diminue le mérite de Rubens, ce n'est que pour rendre hommage à la nature et nullement un effet déplacé d'amour-propre. Dis-lui aussi que partout où j'ai passé, mes ouvrages ont eu le plus grand succès auprès des commis et de leurs employés. Ils ont tous voulu les voir et les montrer, mais aussi ils m'ont ménagé mes autres effets. Soit fatigue ou impatience d'arriver, je ne trouvais plus les chemins si intéressants, quoiqu'ils soient plus variés.

Bruxelles est une charmante ville, mais des montées et des descentes étonnantes. Le parc est joli : il y a une seule figure en marbre, tenant une colombe et une couronne de fleurs. Il y a quelques maigreurs au-dessus des reins, mais de vraies beautés. Les maisons autour, sans être belles, ont quelque chose de singulier qui plaît. Pendant toute la route nous avons été accablés de mendiants d'une ténacité sans exemple; c'est pourtant le pays le plus fertile et le plus beau. Les habitants sont doux, honnêtes, gens serviables. Demande-t-on une adresse, au lieu de l'enseigner on vous y conduit. — Me voici à Sainte-Gudule, église qui m'a singulièrement frappé. Sur ou contre les piliers de la nef sont placés Notre-Seigneur, la Vierge et les douze apôtres, plus grands que

nature, d'un grand caractère et d'un beau faire sans être d'un style pur. Il y en a qu'on serait tenté de croire faits par Rubens. Dans une chapelle, j'ai vu saint Pierre recevant les clefs, par Rubens. Oh! qu'il m'a fait plaisir! Grande composition dans un petit espace, frais comme s'il sortait du chevalet. Je l'ai admiré pendant que l'on chantait une grand'messe mieux et (avec) meilleure musique que dans la chapelle du roi. Je l'ai vu et admiré dévotement. Au-dessus d'une épitaphe qu'un mari a fait ériger pour sa femme, était son portrait par Van Dyck; superbe! Un beau saint Pierre, par Champagne. Aux Capucins, une Descente de croix par Rubens; admirable quand il sera verni. Ce tableau me confirme dans mon opinion sur celui de Cambrai, devant lequel il y a toujours un rideau. En voilà assez, car à peine la place me permet-elle de te dire combien je t'aime. Peins à force, plus clair, pour le moment, que la nature, sans trop tourmenter (les couleurs). Embrasse tendrement ta maman, Lucile, ma pauvre Adolphine et Coco. Salue tous mes amis. Je serai toujours le tien.

HALL.

Je n'ai pas le temps de relire ma lettre, adieu.

Spa, 4 juin 1791.

Chère petite Lucie,

Combien le séjour que j'habite me serait agréable si je t'avais ici avec ta maman, Adèle, Adolphine et Adolphe! Je ne jouis que faiblement, puisque je jouis seul. La première vue qui m'a frappé en descendant dans l'auberge a été un bon forte-piano fait par un excellent facteur, ici, à Spa. Je n'avais pas besoin de cette vue pour me rappeler tous ceux que j'avais quittés. Les maisons sont propres, et, dans toutes les grandes, une salle énorme et bien disposée en bas pour salle de bal ou de concert. Une très-grande propreté et une honnête prévenance règnent partout à un degré qu'un Parisien ne peut s'imaginer. Pendant la route on ne cessait de parler de la cherté excessive de Spa; le docteur en pâlissait et je n'étais pas trop content. Nous avons heureusement trouvé qu'on avait beaucoup exagéré. Nous vivons bien à dîner et à souper, le docteur et moi, avec 4 fr. 10 sols, c'est-à-dire, sans le pain et la bière, à

5o sols chacun. Nos cartes de visites ont déjà couru; nous en avons reçu plusieurs qui portent toutes : *en personne*. Toujours deux, une pour le docteur, une pour moi, entre autres le duc d'Ayen et M. Foucault (le docteur en est extrêmement flatté et compte en faire collection); nous les rendrons aujourd'hui. On s'attend à une belle et nombreuse saison. Nous avons des promenades célestes pour toutes les heures... (Description peu intéressante des promenades.)

Ma Lucie, j'ai quitté ta sœur à Bruxelles; je vais reprendre ma description. Nous y avons dîné la veille de notre départ chez un négociant où un de nos camarades (M. Chevet, ancien marchand orfèvre, qui avait été à Rome comme sculpteur, homme d'esprit et aimable, quoique vieilli, et qui à son retour compte vous voir de ma part) nous avait menés. Nous y avons été reçus avec une honnêteté et une cordialité qu'on n'éprouve pas à Paris, même après une longue liaison. Rien de moins fatigant que notre voyage d'Anvers. Une grande galiote très-propre que nous avons quittée plusieurs fois pour en prendre une autre, afin d'éviter le temps qu'auraient pris les écluses. Imagine-toi que les canaux du Brabant forment des escaliers pour monter, avec la différence que les marches sont de trois ou quatre lieues. Anvers est une belle ville, a un beau port; autrefois très-riche et commerçante, à présent réduite, par le plus fort, à avoir des vaisseaux allant à la mer. Pour les églises et la richesse des tableaux, rien qui puisse les égaler. Le malheureux docteur ne m'a laissé qu'un jour pour voir le tout, tandis qu'une seule église exigeait ce temps. Je les ai vus dans l'ivresse, et non avec la réflexion qu'il aurait fallu. C'est un rêve superbe dont il ne me reste qu'une belle illusion. On ne fait attention qu'aux tableaux de Rubens, tandis que nombre d'autres tableaux feraient sensation à Paris. Devant tous les tableaux de Rubens il y a des rideaux qui incommodent beaucoup le docteur, parce qu'il est question d'escalins; mais nous étions six, et par là notre part moins sensible. Nous avons commencé par où nous eussions dû finir, par la chapelle des arquebusiers, fermée avec deux volets peints de chaque côté par Rubens. Le tableau du milieu représente la fameuse Descente de croix, qu'on trouve toujours infiniment au-dessus de sa réputation. Tout y est au suprême degré : couleur, composition, expression, et même le dessin. Nous avons fini nos

courses par voir la chapelle de Rubens, où il est enterré. Dans le tableau d'autel, qui est un des mieux colorés, Rubens a trouvé le moyen d'introduire son portrait, celui de ses deux femmes, son père, son grand-père et ses enfants. Tu sens, ma Lucie, avec quelle respectueuse vénération on examine le lieu qui renferme les cendres d'un aussi grand génie.

Le lendemain, je me suis levé à quatre heures, et j'ai été seul à la cathédrale voir encore une fois la sublime Descente de croix, devant laquelle j'ai fait une station de deux heures. A sept, il a fallu partir pour Malines. Outre les églises, nous avons parcouru trois cabinets, la salle de l'Académie, où nous avons vu le morceau de réception de Rubens et sa chaise, pour laquelle un Anglais a offert cent louis. A Malines, encore de superbes Rubens, beaux Van Dyck et Crayer. Comme à Anvers la Compagnie des arquebusiers, à Malines celle des pêcheurs a fait faire le plus beau tableau à Rubens. Ici, c'est la Pêche miraculeuse. De Malines nous avons été à Louvain, où, comme peintre, j'ai été moins satisfait, peut-être faute de renseignements et de temps. Je ne puis noter Louvain que pour sa bonne bière. Dis à M. Sauvage que la petermann est, à mon avis, au-dessus de tout éloge, et qu'en buvant verre sur verre à son intention, je l'ai trouvée beaucoup au-dessus du faro, bière brune et alambiquée.

De Louvain à Liége, nous avons été galopés par l'impatience d'arriver. Dis à Sauvage que les églises sont plus belles que celles de la Flandre, les nefs moins élevées, plus larges, et en général plus propres. Elles ont été garnies d'excellents tableaux qu'on a transportés à Dusseldorf; malgré cela, il en reste encore d'excellents. Plusieurs églises sont de forme octogone, lesquelles, avec de grandes coupoles pas pointues, mais très-arrondies, forment de belles masses, et par leur situation varient singulièrement les sites. Dis-lui que s'il n'a pas encore de lettres, ce n'est pas ma faute, mais celle des circonstances. Embrasse bien et bien fort de ma part ta maman, tes sœurs et Coco. Soigne ta santé et ton talent. Écris-moi bien vite et longuement. Ne m'oublie pas auprès de MM. Ferrari, Steibelt, Rivière, Desmarest, etc.

Ton ami, HALL.

Spa, ce dimanche 19 *juin* 1791.—*Lettre à sa fille Adèle.*—On dit

à Hall que le roi de Suède était arrivé à Aix-la-Chapelle. Il loue un cheval, prend une carte et se met en route. Récit de son voyage. Le roi n'était pas arrivé et n'arriva pas. Description des eaux, etc.

Aix-la-Chapelle, ce 12 *juillet* 1791. — *Lettre à sa fille Adèle.* — Je suis encore retenu ici pour le portrait de la princesse. La dernière séance est encore en suspens pour le temps (*lacune*) et un rhume qui lui est survenu. Je l'habille en chemise (avec) une espèce de bonnet turban bleu et or. Je crois qu'on en sera content. Je la tiens un peu plus svelte et moins grasse qu'elle ne l'est; pour le teint et les cheveux, rien de plus beau. J'ai eu plus de temps que je n'aurais voulu pour voir Aix. (Description d'un joli jardin anglais appartenant à un teinturier.) Dis à Desmarest qu'il y a ici des tableaux par milliers; mais s'il en trouve plus de six pour lesquels il voudrait donner plus de cinquante francs, je passerai pour un croûton. La Saussey est venu ici. Il a voulu donner dans quelques copies d'esquisses du Poussin; il a bien fait de les laisser. A la Chapelle, superbes colonnes de granit de différentes couleurs et deux magnifiques de porphyre vert, et un sarcophage de marbre blanc extrêmement intéressant. Le mauvais goût a fait placer beaucoup de camées et de pierres gravées au jubé, hors de la portée de la vue. J'ai trouvé ici M. Hasselgren, qui me tourmente pour aller en Hollande, où il espère que je ferai beaucoup, le portrait de la princesse (étant) fini. Il me ramènerait à Dusseldorf, Bonn et Cologne, sur le Rhin, voyage de trois ou quatre jours. Après cela, j'irais à Spa, etc.

Aix-la-Chapelle, ce 21 *juillet* 1791. — *Lettre à sa fille Lucie.* — Exaspération de Hall contre le docteur, impitoyable bavard, qui n'aime ni la peinture ni la musique. Éloge des concertos de Mozart.

Aix-la-Chapelle. — *A M. Adolphe Hall, à Passy* (*Grande-Rue*), *n*° 26. — Il le remercie de la première lettre qu'il lui écrit. Il lui raconte comment on tire à l'arc sur des oiseaux de bois placés en haut d'une perche *plus haute que les tours de Notre-Dame.*

Spa, ce 24 *juillet* 1791. — *A M*^lle^ *Adolphine Hall, à Passy.* — Il

l'engage tendrement à soigner sa santé, qui est mauvaise. Regret de n'avoir pas fait son portrait avant son départ.

Spa, ce 21 *août* 1791. — *A Mme Hall.* — Il a appris la mort de Mme Oudry. Il annonce à sa femme qu'il doit toucher l'argent du portrait de la princesse, et l'envoi prochain de 1,200 fr. en espèces à Passy; il n'a fait qu'un seul portrait de Français, M. Pelletier de Morfontaine, etc.

Spa, ce 29 *août* 1791. — *A Mme Hall, dans la Grande-Rue de Passy, no* 62. — Enfin, chère petite, je me trouve assez heureux pour pouvoir te faire passer ma première petite remise. J'ai compté cinquante et un bons louis et demi en or à l'ami Coindet, qui est venu amicalement passer la journée avec moi. Il m'a demandé si j'avais de l'argent à faire passer à Paris, il le ferait payer en espèces. Tu trouveras, petite, ci-joint un mandat de lui sur MM. Greffulhe, Montz, etc., rue Bergère, de 1,236 francs. J'espère que je ne tarderai pas à pouvoir te faire pareille remise. Pour le moment, sans ami, dans un pays étranger, je ne peux pas rester sans (argent). Ne ménage pas trop ni pour toi ni pour nos petites. Prie-les de me pardonner si je ne leur écris pas; je n'ose pas faire le paquet trop gros, de peur de donner des soupçons. J'approuve ta tendre sollicitude pour le Coco; vite en pension. N'oublie pas un petit âne pour Adolphine; je le payerai sur mes menus plaisirs. Je dois à une vie des plus sages, des plus actives, une bonne santé. Nous vivons sobrement, mais bien. Nous soupons à neuf heures, je me couche au plus tard à dix; je me lève à six, je me promène une heure et demie; je travaille jusqu'au dîner, et aussitôt à l'ouvrage jusque passé six heures. Alors je me promène jusqu'au souper, et cela tous les jours. Je vais rarement aux assemblées, au bal, encore moins au spectacle, et je me dépêche pour n'être pas à court au moment du départ.

Spa, 18 *septembre* 1791. — *A Mlle Lucie Hall, Grande-Rue de Passy, no* 62. — Description d'une grotte que la chronique du pays prétendait avoir été autrefois habitée par de petits hommes et de petites femmes *pas plus grands que rien*, mais extrêmement adroits,

au point que l'ouvrage qu'on leur apportait le soir se trouvait fait le lendemain.

Spa, 5 octobre 1791. — *A Mme Hall.* — Il lui parle de la nécessité de faire sortir son fils de la maison, dans l'intérêt de sa santé et de son éducation.

Liége, ce 23 *novembre* 1791. — *A Mlle Lucie Hall, à Paris.* — Tu as retrouvé ton bon maître (Paesiello); je t'en félicite et je me trouve moins à plaindre, car, ne pouvant l'avoir près de moi, j'aime à jouir du plaisir de le savoir quelquefois auprès de vous. Dis-lui que je l'aime de toute mon amitié. Je croyais ma gageure bien mauvaise, car le bruit le plus circonstancié courait que le roi et toute la famille étaient à Valenciennes. De telle manière que les affaires tournent, il y aurait toujours le portrait de Paesiello, si ta sœur (Adèle) me met à même de pouvoir le lui faire. Remercie-le aussi de ma part de la belle sonate qu'il t'a donnée, et témoigne-lui mes regrets de ne pouvoir assister à la première représentation. (Hall parle ensuite avec un grand éloge d'un baron Albert, petit et bossu, le plus agréable grand seigneur qu'il ait connu, qui a stupéfié le prince de Prusse par son talent d'improvisateur sur le piano. Il cite aussi avec éloge la comtesse de Walh, qui joue supérieurement du Steibelt.) J'espère, chère Lucie, que tu ne restes pas oisive pendant la petite académie. Tâche d'y occuper ta place aussi bien qu'au petit concert. Présente mes amitiés et mon hommage aux dignes professeurs qui veulent bien se donner la peine d'y présider.

Liége, ce 23 *novembre* 1791. — *A Mlle (Adèle) Hall, à Paris.* — J'assiste en imagination à la jolie petite académie. Ne laisse pas échapper l'occasion de faire le portrait de Paesiello; de toute manière ce portrait serait intéressant. Lucie t'en dira davantage. Je suis fâché de ne pas voir la petite tête que tu as faite d'après toi. (Cette tête était destinée à un M. Sergell, à qui Hall avait donné son propre portrait.) Le docteur (dont il se moque pendant une page) avait acquis dans peu de temps une si grande supériorité sur moi au jeu de l'émigré ou la roulette, qu'il m'a tout à fait découragé. Je ne

doute pas que je ne fusse parvenu, avec un peu de persévérance, à une assez grande force. On ne s'en amuse plus ici; même les polissons s'en sont lassés. Tâche de me conserver quelques critiques sur le salon; elles doivent être bonnes.

Liége, ce 23 *novembre* 1791.—*A Mlle Adolphine Hall, à Paris.*— (Il la prie de soigner sa santé; lui demande des nouvelles de sa *ménagerie.*) Dessine, chère, à la jolie petite académie. Ne crains pas de faire mal en commençant, car c'est comme cela que j'ai commencé. Pense que ma fille doit savoir au moins dessiner. M. Rivière ne te refusera pas les soins que mon amitié lui demandera dans une lettre au premier jour.

Maestricht, ce 2 *mars* 1792. — *A Mme Hall, rueFavart, n°* 4, *vis-à-vis celle de Grétry.* — (Hall annonce à sa femme qu'il a une fluxion sur un œil et de plus une violente maladie éruptive. Il attribue cette dernière aux impatiences et aux colères rentrées que lui causait sa cohabitation avec le docteur pendant leur séjour à Liége. Il a déclaré à celui-ci qu'il n'a nulle confiance en lui et se met dans les mains d'un médecin militaire. — Fureur du docteur, qui répand des bruits calomnieux sur l'origine de la maladie de Hall.) Tu vois comme est montée sa tête. Quand pourrai-je m'en débarrasser?... J'ai continuellement des visites du grand commandeur, que j'avais eu le temps de finir, et des généraux, avec offre de ce que leurs maisons pouvaient me fournir. Le baron Sprengporten est venu aussi; il m'a payé, offert encore de l'argent, de loger chez lui, et prié de peindre sa femme. Je suis venu ici avec trois louis, juge de mes inquiétudes!...

Maestricht, ce 20 *mars* 1792. — *A Mme Hall, rue Favart, n°* 4. — Hall continue à se plaindre amèrement du docteur, qui a été cause de sa fluxion sur l'œil, fluxion dont il est guéri.

Maestricht, ce 21 *avril* 1792. — *A Mlle Lucie Hall, rue Favart, n°* 4. — ...Je ne sors pas encore, mais je vais assez bien; je travaille un peu pour m'amuser; je pelote en attendant partie. M. le comte d'Angivillier est encore venu me voir hier. Il se soulage auprès de

moi : il a besoin de parler art. Les oreilles doivent bien corner à l'ami Robert, car nous n'avons cessé de parler de lui. Il m'a proposé un portrait d'une très-jolie personne qui est ici. On n'est pas plus affable que lui... Demande à ta maman s'il n'est pas venu de Bade un paquet pour moi contenant la galerie de Dusseldorf. Il est essentiel que je le sache pour remercier M. de Meckel, qui est un ami solide et serviable. Deux ou trois comme lui, et je ne manquerais pas d'occupation....

Fragment de lettre à Mme Hall, sans date ni lieu (mais avant le mois de mai 1792, puisque le docteur partit à cette époque). — ...Les étrangers ne se voient qu'à la Redoute, et je n'y vais pas. Les Français me font des politesses; mais sans quelques verres de portraits cassés, je croirais qu'ils ignorent que je suis peintre. Le docteur m'a servi de parasol aujourd'hui que j'ai peint d'après nature. Le soleil m'empêchait de voir les couleurs que j'employais...

Maestricht, ce 27 *avril* 1792. — *A Mme Hall, rue Favart, n°* 4. — Le docteur, chère petite femme, part demain samedi pour Liége, et après-demain dimanche de Liége pour Paris, où il arrivera jeudi 3 mai. Il aura le bonheur de vous voir, de vous parler, de vous entendre, de vous embrasser. Et moi? Je reste malade... Hormis dix écus qui me restent, j'ai donné le reste, sept louis, au docteur pour son voyage; je lui ai remis aussi la boîte et les deux souvenirs. (Hall, vivement inquiet de la santé de sa fille Adolphine, l'engage à se méfier des prescriptions du docteur.) Nous allons donc par surcroît avoir la guerre! Dieu seul sait comment cela tournera. Je persiste toujours dans mon idée, aussitôt que je le pourrai, d'aller en Hollande réparer nos maux, pour ne pas retourner les poches vides. Soyez persuadées toutes, mes chères amies, que j'abrégerai l'absence (qui est pour moi un tourment plus grand que vous ne sauriez croire) le plus qu'il me sera possible. Trois mois entièrement perdus, c'est désolant! J'espère pourtant y remédier. M. le comte d'Angivillier ne cesse de venir à peu près tous les trois jours... Il m'a parlé avec enthousiasme du grand morceau en émail que je lui avais fait...

(Billet, pas de date.) — *Mme Hall, rue Favart, n° 4.* — Au moment où j'ai vu le docteur prendre sa canne et son chapeau pour partir pour se rapprocher de vous, mon pauvre cœur est parti. Que je voudrais qu'il pût vous rendre tout ce que j'ai senti et que je lai prié de vous dire !...

Maestricht, ce 1er mai 1792. — *(A Mme Hall.)* — Il est toujours malade, à la diète la plus sévère depuis trois mois. On s'est trop pressé, sur sa demande, de fermer les ulcères qu'il avait aux jambes. Il s'efforce néanmoins de rassurer sa famille.

Maestricht, ce 7 mai 1792. — *A Mlle (Adèle) Hall, rue Favart, n°* 4. — ...Les journées si longues, si tristes, assis dans un fauteuil, les jambes sur une chaise, je les passe pourtant, grâce aux tendres souvenirs que vous m'avez laissés et aux lettres que je reçois... J'ai des livres intéressants; je lis pourtant peu, j'aime mieux rêver et penser. J'ai composé de jolis petits tableaux que j'espère un jour finir. Enfin le jour passe sans trop d'ennui : je me couche à neuf heures, je vous mets tous sous la garde du Tout-Puissant, je m'endors, et je jouis d'un sommeil paisible. Ma convalescence avance, mais doucement... L'heureux docteur est enfin près de vous ! Je suis bien fâché de ne l'avoir pas chargé de mes études de paysage, elles t'auraient fait plaisir. Je n'ai pas vu depuis la réception de la lettre M. le comte d'A... (Angivillier), mais je lui ferai part de tes désirs, et je ne doute nullement que quand cela dépendra de lui, tu n'obtiennes l'original que tu désires... Prie ta maman de s'en rapporter à ce que le docteur lui dira de ma santé... Tant que vous ne verrez pas arriver une petite boîte avec mes miniatures, soyez sans inquiétude; et encore ce serait une preuve que je me sens moins bien sans que pour cela il y ait du danger.

Maestricht, ce 2 juin 1792. — *A Mlle (Adèle) Hall.* — Ma chère Adèle, il est juste que mon consentement soit accompagné d'une réponse à la jolie lettre si pleine de raison et de sensibilité que tu m'as écrite. Ce ne sera donc pas ton pauvre père qui aura le bonheur de te donner la main, de te conduire à l'autel ! C'est une privation des plus grandes que je puisse éprouver; j'espère qu'elle ne

sera pas au-dessus de mes forces. Je me réunirais d'âme et d'esprit près de vous si je pouvais savoir le jour. Ta maman me marque (que ce sera) trois jours après la réception de ma procuration. Ainsi elle la recevra le 8; ce sera donc le 11 ou le 12, qui est justement mardi.

Tu me demandes ma bénédiction à genoux. C'est dans mes bras, dans les bras paternels que je te la donnerais. Je te bénis, ô toi mon enfant, au nom de l'Être suprême qui nous a donné un enfant comme toi! Je te bénis, mon Adèle, pour les jours heureux et sans nuages que tu nous as fait passer, à commencer par celui de ta naissance. En te bénissant, je prie le Dieu tout-puissant de te faire trouver dans un bon et heureux mariage la récompense de ta piété filiale. Tu as été la meilleure des filles, tu seras bonne femme et tendre mère.

Tu n'as pas l'esprit gâté par les romans; tu sais parfaitement que personne n'est sans défaut. Je ne connais à mon mauvais sujet que son impétuosité. N'y oppose jamais que ta raison, ta sagesse et toujours ton innocence. Il s'ennuiera d'avoir tort tout seul, et ce ne sera que des orages passagers et de peu de durée. J'ai toujours aimé Suleau, et si, comme je l'espère, il te rend heureuse, ce sera bien pire. Embrasse-le bien de ma part, et dis-lui qu'il n'y a pas de tour de force comme celui par lequel j'ai eu un modèle de consentement sans en attendre (un) de Paris, qui aurait encore traîné quinze jours.

Je garde toujours tristement ma chambre. Cette vie monotone m'accable. C'est au point que (lacune de deux mots) auprès de moi serait un bienfait. Mais ne troublons pas les plaisirs. Bientôt vous serez en route pour Oncy. Saluez de ma part ces mauvais chemins que j'ai faits avec tant de plaisir, le parc du Prieur, où je me suis promené si matin et si tard. Lieux paisibles et tranquilles, quand vous reverrai-je?...

Maestricht, ce 7 juin 1792. — A Mme Hall, à Oncy, par Milly dans le Gâtinais, en France. — (Récit des difficultés qu'il a éprouvées pour obtenir le modèle d'une procuration. — Sa douleur de ne pouvoir assister au mariage de sa fille.

Maestricht, ce 12 juin 1792. — A Mlle (Lucie) Hall, à Oncy.

Maestricht, ce 12 *juin* 1792. — *A Mme de Suleau, à Oncy.* — ...Te voilà donc quasi une vieille mariée, près de quinze jours! C'est respectable, et tu me marques que tu auras le courage de recevoir mes remontrances; dis mes conseils. L'amitié ne les refuse jamais, et comme ce sera elle qui me les dictera, je suis toujours sûr que tu les recevras bien. Mon affection pour toi me répond de la tienne, et l'amour filial est si compatible avec celui qu'on doit à son mari, qu'ils ne se nuisent jamais. Tu n'es plus ma *fille*, mais tu seras tant que je vivrai mon enfant, et un enfant chéri. Embrasse bien de ma part ton mari, et dis-lui que je suis curieux de voir comment s'opérera la métamorphose d'un étourdi devenant un mari raisonnable. On la regarde quelquefois comme un miracle, mais je la crois très-possible...

Maestricht, ce 24 *juin* 1792. — *A M. Suleau, rue et hôtel Saint-Georges* (le facteur a écrit au dos de la lettre : *Place Vendôme, n°* 11.) — Conseils amicaux donnés à son gendre. Ménagez la sensibilité de votre petite femme et laissez là le chapitre des inquiétudes, ou prenez garde à vous, j'avertirai. Je vous ai donné une bonne femme; vous en voulez faire une célèbre. C'est votre affaire; mais je n'aime pas la célébrité des journaux. Je m'en suis toujours mal trouvé : elle ne sert qu'à exciter l'envie et la jalousie...

Maestricht, ce 25 *juin* 1792. — *A Mme Hall, rue Favart, n°* 4. — ...Tout s'oppose à mon rétablissement et ma patience commence à m'abandonner. Au nom de Dieu ne viens pas partager mon malheureux sort. Pour que je puisse jouir de ce bonheur, il ne faudrait pas seulement que j'eusse de l'ouvrage, que je pusse travailler, mais il aurait fallu que j'eusse pu mettre de côté, car les Français ont tout renchéri dans ces environs d'une manière inouïe. Ce qu'on payait un logement par an est payé le même prix par mois. Liége fournissait Spa; il est obligé à présent de fournir deux villes à deux lieues de là. Dans l'une il y a deux mille et dans l'autre trois mille Français. Tous ont quitté les Pays-Bas pour venir occuper ici des trous. Je vois bien que ce que j'aurai de mieux à faire sera, sitôt que je pourrai supporter le voyage, de retourner me rétablir auprès de vous. Hélas! je reviendrai comme l'enfant prodigue;

puissé-je être reçu de même ! Que de temps perdu, que de souffrances gagnées, que de maux dans tous les genres !...

Maestricht, ce 25 *juin* 1792. — *Lettre à Mme Hall.*

Maestricht, 25 *juin* 1792. — *Lettre à Mme Hall.*

Fragment de lettre à Mme Suleau. — On y voit qu'il connaît la mort de M. Suleau, mais il n'ose parler ouvertement de cette catastrophe.

Liége, 10 *septembre* 1792. — *Lettre à Mme Hall.* — Son arrivée dans cette ville, où il mourut l'année suivante. Il se met dans les mains d'un médecin, M. de Housse, qui répond de sa guérison.

Liége, 15 *octobre* 1792. — *A Mme Hall.* — Je me garderai bien de dire où j'ai niché mon portrait et le tien, parce que je ne veux pas qu'Adèle les copie ; cela lui ferait plus de mal que de bien. Il faut qu'elle copie Mme Lebrun ou Greuze, et surtout Van Dyck, ou qu'elle peigne d'après nature. Que tes enfants ne cherchent pas après ces portraits : elles se casseront le col, ou gâteront sans le vouloir quelque chose ; enfin j'ai mes raisons. Tâche, ma chère, que l'on ne culbute pas mes affaires, pour l'émail surtout. C'est sur quoi je fonde mes plus grandes espérances en Angleterre ; car, pour bien et plus promptement faire face et réparer ma mauvaise fortune, c'est à Londres. Pour la miniature, la Hollande me donnera de l'occupation.

Liége, 15 *octobre* 1792. — *A Mme Suleau.*

Liége, 26 *octobre* 1792. — *A Mme Hall.*

Liége, 15 *novembre* 1792. — *A Mme Hall* (1).

(1) Dans ces lettres il est surtout question de sa santé, d'affaires de famille. Il parle quelquefois, mais avec discrétion, des événements poli-

Liége, 28 *novembre* 1792. — *A Mme Hall.* — Je me porte parfaitement bien; mais je m'ennuie, et la vie inutile que je mène ici me pèse et me devient à charge. Je me démène auprès de l'état-major de M. Dumouriez pour avoir quelques portraits à faire. Je m'amuse à peindre deux ou trois heures par jour. Je n'ai perdu que du temps, mais pas mon talent : ne pouvant rien faire, j'y songeais sans cesse et le raisonnais.

Liége, 21 *octobre* 1792. — *A Mlle Hall.* — Lucie et Adolphine me font de la peine en ne voulant pas poser pour toi. Je sais bien qu'elles ne sont pas plus en train de poser que toi de travailler. Mais, mes bonnes amies, il faut faire des efforts pour l'amour de moi. M. Robert, à qui je te prie de dire mille choses, ne pourrait-il pas t'avoir de chez M. de la Borde quelque tête de Greuze ou d'autres? Il est essentiel de copier quelques tableaux de l'ami Robert. Lebrun, à qui M. Rivière en empruntait, ne t'en prêterait-il pas?

Liége, 21 *novembre* 1792. — Les émigrés sont obligés de vider le pays au plus tard demain. Ils sont vus ici de très-mauvais œil. Ils affament le pays. Les Prussiens ne leur payent que la ration de soldat. Ils ont forcé les habitants de fournir des aloyaux et des gigots, et ils ont offert en payement des assignats qu'ils savaient être faux. Les princes n'en ont pas donné d'autres. Sans des patrouilles très-nombreuses, le peuple se serait fait justice lui-même. Le corps de Bourbon a eu ordre d'aller à ses anciens cantonnements, et là il sera licencié et livré par la misère aux Prussiens et aux Autrichiens. Les princes saisiront ce moment pour se sauver, et je ne leur conseillerais pas d'attendre leur retour. Leur fureur et leur désespoir sont au comble. Les princes, entourés de fripons et d'intrigants, ont gaspillé vingt-trois millions, dont une grande partie était destinée à leurs armées. Ils ont dépensé l'argent et payent en faux assignats. Eux-mêmes ne savent plus où donner de la tête et comment se tirer d'ici. Je ne croyais pas que je serais à même de voir par moi-

tiques, de l'entrée des Français en Belgique. Hall prend leur parti et ne témoigne pas une grande affection pour les armées autrichienne, prussienne, etc.

même ce que c'est qu'une déroute. Liége est à trente mortelles lieues de Mons. Tous ces jours et toutes ces nuits les voitures et chariots de campagne, chargés de blessés, de fourrage, et les débris de régiments qui même l'hiver passé étaient ici en garnison s'en allant joyeux et pleins de confiance pour battre les Français, ont repassé débandés, les yeux baissés, sans regarder ni à droite ni à gauche. Il ne reste pas du régiment Lowen Hongrois, fort de trois mille hommes, deux cent cinquante. Les deux tiers sont restés sur le champ de bataille; trois cent soixante (sont) blessés et les autres égarés, suivant la relation du chirurgien qui, comme ami, est venu déjeuner chez mon hôte. Il ajoutait: « Nos soldats parlaient toujours de l'affaire de Bellegrade comme d'une affaire terrible: ils ne parleront plus que de celle de Mons. » A l'énormité de gens qui passent menant des chevaux blessés, passant les nuits en pleine campagne autour d'un feu, marchant comme s'ils avaient les Français à leurs trousses, et cela à trente lieues, jugez, mes amis, ce que cela devait être à proximité! Les Français sont attendus ici avec impatience. Tous ceux qui n'avaient pas la conscience nette se sont sauvés. Ainsi tout se passera ici tranquillement. Les fuyards ont emporté jusqu'aux vieux meubles, preuve qu'ils ne comptent pas revenir. Je reste ici sans me mêler de rien, et je n'aurai rien à craindre, car je suis chez un homme aimé, estimé, dont les sentiments sont connus, et je ne sortirai pas de la maison dans les premiers moments.

Liége, ce 14 *janvier* 1793. — *A Mlle Adolphine Hall, à Saint-Cloud.* — Il m'est bien doux de savoir que tu t'occupes. Crois, ma chère, que quand à ton âge on veut quelque chose, on le veut plus fortement que dans l'enfance, et qu'à l'âge où tu es il n'y a pas de temps de perdu pour les talents. Songe, mon amie, pour te consoler et *pour t'encourager*, qu'à dix-neuf ans *seulement* j'ai commencé à dessiner. Tu rirais, Adolphine, si tu pouvais te rendre invisible et me voir dans mon triste ménage de garçon. Le thé ou le chocolat, que je suis obligé de me préparer moi-même, devient une occupation grave. A six heures on allume mon feu et on m'apporte la bouilloire. Je me lève, je fais mon tripot. Ça préparé et le thé prêt, je cherche du beurre, que je fais acheter par demi-livre. Me voilà en train et je prends mes quatre tasses de thé. A huit heures

la servante dessert. Je travaille jusqu'à midi et demi, que je m'habille. Je sors à une heure pour aller dîner. Je rentre travailler ou lire, suivant le jour. Toujours seul, pas même un petit chat ou un chien à caresser. Je sors à la fin du jour pour aller à une Société lire les papiers. Je rentre à trois heures; à huit je prends mon riz au lait, et, à moins que je ne vous écrive, je me couche à neuf heures. Voilà la vie d'un pauvre absent: être seul, toujours seul, moi qui n'avais qu'à ouvrir la porte. Mais n'en parlons plus, cela me fait trop de mal.

Liége, ce 19 *janvier* 1793. — *A Mlle (Lucie) Hall, Grande-Rue de Saint-Cloud, no* 112. — Tout est ici en suspens; pas un pauvre petit concert. L'arrivée des Français a tout arrêté, même la musique d'église, que je ne laissais pas de suivre faute d'autre. Tes lettres, où tu ne cesses de me parler de sonates de Mozart, Kozeluch (1), Haydn et Pleyel, ne laissent pas que de beaucoup augmenter mes regrets. A propos de Pleyel, il y a à Londres une souscription pour avoir des sonates de Pleyel. On les paye cent cinquante louis la pièce, et au bout d'un an il peut encore en disposer. M. de Lille en a deux manuscrites que Pleyel lui a données pendant qu'il était à Strasbourg; peut-être serait-il assez aimable pour t'en faire part.

Liége, 13 *mars* 1793. — *A Mme Hall.* — Il lui parle de l'accouchement d'Adèle Suleau.

Liége, 20 *mars* 1793. — *A Mme Suleau.*

Liége, 24 *mars* 1793. — *A Mlle Lucie Hall.* — Il lui parle de l'accouchement de sa sœur. Quelques événements politiques. Il comptait aller en Hollande, mais elle a été en partie inondée pour arrêter l'invasion des Français.

Liége, 6 *avril* 1793. — *A Mme Hall.* — Détails de famille.

(1) Kozeluch (Léopold), né à Welwau, en Bohême, mort à Vienne en 1814. Sa musique, aujourd'hui complétement oubliée, jouit d'une vogue considérable.

Liége, 8 *avril* 1793. — *A Mme Suleau*. — Détails de famille.

Liége 13 *avril* 1793. — *A Mlle Lucie Hall, Grande-Rue de Saint-Cloud, n°* 112. — Certes la musique de Mozart n'est pas à la portée de tout le monde. Elle demande plus qu'aucune autre à être bien exécutée et souvent entendue. Te rappelles-tu le beau trio de lui dans *la Villanella rapita*, si je ne me trompe, seul morceau que Grétry trouvait neuf et beau? A propos de Grétry, il ne jouit pas du bonheur d'être aimé dans son pays. On se fait honneur de son talent, mais voilà tout. Dans son voyage ici il a négligé de voir des personnes à qui il avait des obligations, par exemple celle qui payait son premier maître de musique et qui lui donna de l'argent pour l'aider à aller à Rome. Cela ne se pardonne pas, et peu de Liégeois le voient quand ils vont à Paris. Ils disent qu'il n'est bon à voir qu'au théâtre. (Cette longue lettre, également remplie de détails intimes, est la dernière écrite par Hall, ou du moins de celles trouvées dans la famille qui m'ont été communiquées par Mme Ditte.)

DEUXIÈME PARTIE

I. Pièces justificatives. — II. Œuvres de Hall.

I

PIÈCES JUSTIFICATIVES

Acte de mariage de Hall.
Descendance de Hall. — Parents de Hall restés en Suède.
Mort de Hall.
État de la collection de tableaux, dessins, sculptures, curiosités, possédée par Hall.

ACTE DE MARIAGE DE HALL.

Extrait du registre des mariages de l'église royale et paroissiale de Saint-Louis de Versailles pour l'année 1771, folio 17 recto.

L'an mil sept cent soixante-onze, le vingt-trois avril, après la publication d'un seul ban, faite sans opposition le vingt-un de ce mois en cette paroisse et en celle de Saint-Eustache, à Paris, le sept aussi de ce mois, comme il paraît par le certificat de M. de Villerouge, vicaire de ladite paroisse en date du neuf du même mois, vu la dispense des autres bans et la permission d'être fiancé et marié le même jour accordée par Mgr l'archevêque de Paris, signé : *Henr. epus Cydonnensis*, vicaire général, et plus bas : Godescard, en date d'hier, et insinuée le même jour par Chauveau, greffier, nous soussigné, prêtre de la Mission faisant les fonctions curiales, avons fiancé et uni en légitime mariage, de leur

mutuel consentement et de celui de leurs parents, Pierre-Adolphe Hall, de l'Académie royale de peinture et de sculpture, âgé de trente-deux ans et deux mois, fils de Peter Hall et de défunte Ève-Marguerite Wargentin, de la paroisse Saint-Eustache, à Paris, d'une part, et Marie-Adélaïde Gobin, fille mineure de Nicolas Gobin, marchand, et de Marie-Angélique Oudry, de fait et de droit de cette paroisse, d'autre part, en présence des père et mère de l'épouse, d'Adam Ribert, écuyer, valet de garderobe du roy, rue de la Pompe, de Jean-Pierre Moët, commis à la garde des livres du cabinet du roy, rue Dauphine, de M. Pierre Petit, commissaire au bailliage de cette ville, rue de la Paroisse, tous trois paroisse de Notre-Dame de cette ville, et de Jean-Charles Dujardin de Rusé, avocat au parlement et entrepreneur général des fournitures de la marine, rue de Cléry, paroisse Saint-Eustache, à Paris, lesquels, sous les peines portées par les ordonnances du roy, nous ont certifié la catholicité (1), la liberté et le domicile des époux, et ont signé avec eux et nous.

HALL. GOBIN. GOBIN. OUDRY (2).
V. GOBIN. RIBÈRE.
J. P. MOET. PETIT. DUJARDIN DE RUSÉ.

L. DARDARE, *prêtre.*

(1) Les témoins en donnant ce *certificat de catholicité* savaient parfaitement que Hall était luthérien. Le mariage protestant avait eu lieu à l'ambassade suédoise; mais l'union légale des deux jeunes gens ne pouvait être consacrée que par la cérémonie catholique, qui alors constituait à la fois un acte religieux et civil. M. Oudry, frère du célèbre peintre d'animaux, père de Mme Gobin, ses deux sœurs, très-jansénistes, tentèrent par tous les moyens possibles d'empêcher ce mariage. On craignait à chaque instant de les voir arriver à l'église pour s'opposer à la bénédiction nuptiale. Ils y vinrent en effet, mais une heure trop tard.

Dans cet acte Hall se dit âgé de trente-deux ans deux mois. Il serait donc né à la fin de février ou au commencement de mars 1739. Mais Mme Hall a toujours prétendu que son mari s'était rajeuni de plus de deux ans, et tous les documents de famille que j'ai eus sous les yeux donnent 1736 comme date de naissance du célèbre miniaturiste.

(2) On voit par la note précédente qu'Oudry, père de Mme Gobin, n'assista pas au mariage de sa petite-fille. Il semble donc nécessaire de réunir

DESCENDANCE DE HALL.

Hall eut quatre enfants de Marie-Adélaïde Gobin, née le 8 février 1752, morte en 1831.

1° Adélaïde-Victorine Hall, née le 11 mai 1772, morte en 1844; mariée en premières noces à M. de Suleau, en secondes noces à M. le marquis Le Lièvre de Lagrange.

2° Angélique-Lucie Hall, née le 6 juin 1774, morte le 20 avril 1819; mariée en premières noces à M. Garnier, en secondes noces à M. Michaux.

3° Adolphine-Mélanie-Isabelle Hall, née le 12 juin 1777, morte le 28 mars 1852, sans avoir été mariée.

4° Adolphe-Gabriel-Hippolyte Hall, né le 18 octobre 1780; mort le 15 mai 1833.

Ce dernier n'a eu de son mariage qu'une fille.

RENSEIGNEMENTS SUR LES PARENTS DE HALL

DEMEURANT EN SUÈDE.

Extrait d'une lettre du 4 juin 1818, adressée par M. le baron de Cederhielm à Mme Hall.

« M. Hall, le peintre, avait un frère et une sœur. Son frère était médecin dans la province de Westmanie, établi dans la ville de Wæsteras, mort il y a quelques années. Il a laissé quatre en-

ici les deux noms de Gobin et d'Oudry, qui seraient ceux de la mère de la mariée.

fants. Un fils, capitaine au régiment d'infanterie de Westgottin; son nom de baptême, Birger, non marié. — La fille aînée, Ève, mariée à un juge provincial nommé Ekholen. — La deuxième, Anne-Marguerite, veuve du docteur Brunmark, prêtre attaché à la mission suédoise à Londres; elle a deux petits enfants. — La troisième, Adélaïde-Hélène, mariée à un assesseur, Dusva, propriétaire, qui a quelque fortune.

« La sœur de M. Hall, Ève Hélène, morte veuve d'un juge provincial, Engelcrantz. Elle un fils et deux filles. Le fils, Claes, a été capitaine de cavalerie, marié à la fille d'un banquier de la ville de Gèfle (?), très à son aise. — L'aînée des filles, Charlotte, n'est pas mariée. — La cadette, Béate, a été mariée en premières noces à un chambellan Brounerhjelm, en secondes noces avec un M. Saint-Jeinstam, capitaine retiré du service, qui vit très à son aise. Du premier lit elle a quatre enfants. L'aîné, sous-lieutenant au régiment de cuirassiers; le second, sous-lieutenant au régiment des gardes; le troisième, mineur. La fille a épousé un lieutenant-colonel de Post. »

MORT DE HALL.

Lettre de M. de Housse à Mme Hall, à Saint-Cloud, près Paris.

26 mai 1793.

Votre lettre, à laquelle il n'y a pas de date, m'a été remise ce matin, madame. M. Grétry n'aura-t-il pu prendre sur lui de surmonter sa sensibilité pour vous apprendre cette nouvelle désastreuse que je l'avais prié de vous transmettre avec tout le ménagement possible? Hélas! l'affliction dans laquelle vous l'avez vu plongé vous aura sans doute fait connaître la perte irréparable et inappréciable que vous particulièrement, madame, sa famille, ses amis et les arts, viennent de faire.

Le célèbre, le vertueux Hall, surpris par une attaque de paralysie le 12 de ce mois, je volai à son secours. Outre l'exutoire

qu'il portait au bras, je lui appliquai sur-le-champ un vésicatoire à la nuque. Je lui prescrivis les autres moyens d'usage en ce cas, et qui furent approuvés par un de nos meilleurs médecins et de mes amis. Ces moyens agirent avec efficacité, au point qu'il parut le lendemain échappé au pressant danger. La parole rétablie dans l'état naturel, le jugement très-sain; la tête cependant un peu lourde nous détermina à l'application d'un vésicatoire à la jambe affectée (c'était le côté gauche). Le matin du troisième jour, l'après-midi, le bien augmenta de manière à me dire qu'il vous annoncerait lui-même, le lendemain, son incommodité; mais ce lendemain si désiré fut terrible pour nous. Dès sept heures du matin, nous le vîmes; tandis qu'il se félicitait avec une présence d'esprit admirable de son état et de la tranquillité qu'il avait eue pendant la nuit, nous trouvâmes son pouls dans un affaiblissement extrême. Habitué à lire dans mes yeux depuis le moment où j'avais fait sa connaissance à Maëstricht, il s'aperçut de ma surprise et m'en demanda la raison. Je l'assurai que j'étais sans inquiétude; mais, observant que je m'adressais particulièrement à la garde-malade pour lui recommander de suivre ponctuellement ce que lui commandais de faire, il me dit en termes expressifs : « Comment, mon bon ami, te défies-tu de moi, et crois-tu que je pourrais te tromper par un défaut d'exactitude à suivre tes ordonnances? » J'étais bien sûr que non; mais je lui fis entendre que je ne voulais pas qu'il s'occupât la tête de ces minuties scrupuleuses qui regardaient spécialement une garde, et cela le satisfit. Nous employâmes tout ce que nous crûmes capable de la ranimer, mais en vain. Les cordiaux, le vin, les frictions, tout devint inutile. Toujours l'esprit présent, ses forces vitales diminuaient sensiblement... Enfin il cessa de vivre vers midi.

Voilà, madame, un détail fidèle des circonstances qui ont accompagné cet accident funeste, et de ce que nous avons employé pour tâcher de sauver ce bon mari, ce tendre père, cet homme fait pour être l'ami de tous les hommes, qui était devenu d'autant plus intéressant pour moi que je le regardais comme un être que j'avais arraché des bras de la mort qui le menaçait lorsqu'il vint se confier à mes soins, et auquel je me glorifiais d'avoir rendu une santé dont il se félicitait chaque jour davantage.

Je ne chercherai point, madame, à calmer vos justes douleurs.

Le temps, la raison surtout, sont les seuls remèdes que je croie capables d'opérer quelque effet.

Mlle Saint-Vitu, qui n'a reçu votre lettre du 18 que ce matin aussi, m'a chargé de vous faire, et à vos enfants, ses compliments de condoléance. Elle aura soin, comme moi, des effets qui sont chez elle, et dont nous vous rendrons un compte exact. Ils sont toujours sous les scellés; on en fera le répertoire lorsque j'aurai reçu de vos nouvelles.

Agréez, je vous prie, les assurances de mon sincère dévouement et de la parfaite considération avec laquelle j'ai l'honneur d'être,

Madame,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

J. L. de Housse, *chirurgien.*

Ma lettre ne part que demain 27.

Lettre de M. de Housse à Mme Hall, à Saint-Cloud, près Paris.

Liége, 3 juin 1793.

Madame,

J'espère que ma lettre du 26 dernier vous sera aussi bien parvenue que votre seconde de même date, votre troisième du 30, de même que celle de M. Sartorius Schuchard, etc., du 27, et celle de M. Goupy, du 26, m'ont été remises, et auxquelles la présente, qui, j'espère, sera communiquée, va servir de réponse.

Vous me demandez, madame, quelles furent les dernières expressions de M. Hall? Hélas! ni moi ni personne n'a pu les recueillir; car, malgré l'extrême faiblesse dans laquelle nous le trouvâmes le mercredi matin, sa grande présence d'esprit, son courage et sa tranquillité ne nous faisaient guère craindre ni même soupçonner que sa vie dût se terminer si subitement et comme un coup d'éclair. C'est cependant ce qui est arrivé vers midi, temps que

j'avais fixé pour le voir, mon élève ayant été le voir trois quarts d'heure au plus auparavant. La veille, il m'avait dit qu'il vous écrirait lui-même; il l'avait également dit à son hôtesse, demoiselle honnête, respectable, qu'il estimait beaucoup et dont il faisait le plus grand cas, et qui certainement mérite la plus grande confiance. Ce fut avec elle qu'au moment même que je vis M. Hall, dimanche matin (12), nous mîmes sous la clef tout ce qui pouvait lui être utile. Ce fut avec elle, un notaire et des témoins, que je fis mettre le scellé généralement sur tout, le jour de sa mort, et que samedi dernier (1er) j'ai fait ôter le scellé pour faire le répertoire de tous les effets qui se sont trouvés et dont j'ai l'honneur de vous envoyer copie, ainsi que l'extrait mortuaire légalisé. Tous ces effets ont été mis, suivant l'ordre du répertoire, dans des malles et cassettes dont j'ai pris les clefs. Quant aux lettres, papiers et son portefeuille, je les ai enveloppés d'un fort papier et les ai enfermés dans l'une des malles. Pour satisfaire à votre demande sur ce dernier objet, j'en ferai visite avec le plus grand scrupule et la plus grande discrétion, soyez-en sûre, madame. Les portraits de Vernet, de Sauvage et d'une religieuse ne m'ont jamais été montrés, et je n'en ai aucune connaissance non plus que Mlle Saint-Vitu. Peut-être trouverai-je quelque note sur ces objets dans ses papiers dont je vais faire la recherche. Je désire que j'y trouve de quoi satisfaire pleinement à votre demande. En faisant le répertoire des portraits, je vis qu'il en manquait deux que je connaissais, l'un avec son cadre, l'autre sur une tabatière noire; tous les deux représentent Mme Suleau.

Je savais que M. Hall avait confié ces objets à M. le comte de Blangy pour servir d'étude à Mlle sa fille. J'allai sur-le-champ, avec le notaire, prendre des informations. J'appris, en effet, que le portrait de Mme Suleau sous costume de peintre était entre les mains de la fille du général. J'ignore encore où le second peut être, mais je vous promets que je ferai toutes les démarches possibles pour le récupérer.

A moins que M. Hall n'ait contracté des dettes à Maëstricht (où je désire que les portraits dont vous me parlez dans votre dernière, et dont je n'ai aucune connaissance, se trouvent engagés), il n'en avait pas contracté dans cette ville-ci. Je sais que lorsqu'il est entré chez moi il n'avait pas d'argent. Je sais aussi qu'il y serait

venu plus tôt si des circonstances impérieuses, me marquait-il en m'annonçant son arrivée, ne l'avaient empêché d'y venir aussitôt que le malheureux état de sa santé et sa grande confiance en moi l'exigeaient. Hélas! madame, il ne fut pas trompé dans sa confiance. A peine entré chez moi, on le voyait pour ainsi renaître. Les accidents réellement effrayants se dissipaient à vue d'œil. Lui qui n'aurait pu faire un pas sans être soutenu, souffrant des douleurs cruelles, cessa bientôt de souffrir, récupéra des forces pour se coucher, se lever et se promener dans sa chambre seul, s'adonner à la lecture. Enfin, en moins de deux mois, je mis ce respectable, ce divin Hall en état de ne plus être assujetti au régime, et de reprendre, à la première occasion, l'usage de son rare et sublime talent, circonstances suprenantes qu'il vous a sans doute communiquées. Je me félicitais, je me glorifiais, madame, d'avoir rendu aux arts un enfant chéri... Hélas! pardonnez, madame, mes regrets vont augmenter votre douleur. Que ne suis-je à portée de mêler mes larmes aux vôtres et à celles de vos tendres et chers enfants, que j'espère bien un jour de voir dans ce pays-ci, car le projet de M. Hall était de venir s'y établir avec sa famille. Puissé-je être assez heureux pour voir réaliser l'espoir que vous me donnez de venir me voir! Oui, je vous aimerai, j'aimerai vos enfants, parce que votre mari, parce que leur père les a rendus tous chers à mon cœur.

Votre mari n'a pas de dettes dans cette ville, madame, ou celles qu'il y a ne sont pas conséquentes. Je les acquitterai et vous ferai passer la note en vous rendant compte exact de ce que je trouverai dans ses papiers.

Ne craignez pas de m'être à charge; je me donnerai avec plaisir toutes les peines nécessaires pour vous procurer la satisfaction que vous devez attendre d'un vrai ami du vertueux Hall... Adieu, je vous embrasse tous et de tout mon cœur, et suis, avec le plus sincère dévouement, madame, votre très-humble et obéissant serviteur.

J. L. de Housse, *chirurgien.*

P. S. Ma lettre serait partie hier, madame, si j'avais pu voir M. le comte de Blangy avant le départ de la poste; mais n'ayant pu lui parler que l'après-dîner, et croyant qu'il était essentiel que

je l'instruisisse de ce que j'avais appris chez lui, j'ai tardé d'un jour de vous expédier la présente. M. le comte de Blangy m'a dit n'avoir aucune connaissance de la tabatière avec le portrait, mais il m'a reproduit celui encadré représentant Mme Suleau sous costume de peintre. Il m'a requis en même temps de vouloir bien lui confier de nouveau celui de M. Hall, pour que sa fille pût en achever la copie que j'ai vue et qui n'est point achevée, non plus que la copie de Mme Suleau, et desquels M. le comte m'a donné un reçu avec obligation de me les remettre à ma première réquisition. Je garde cette reconnaissance, dont je vous envoie preuve par la lettre ci-jointe que Mme de Blangy m'a remise et m'a chargé de vous faire parvenir. J'ai cru, madame, devoir déférer à la demande de ces personnes, d'autant plus que Mme la comtesse m'a instruit que M. le baron de Reychack avait le portrait de votre fils pour une somme assez considérable qu'il doit avoir prêtée à M. Hall et qui m'a fait croire qu'il serait possible et même probable que M. le grand commandeur n'aurait pas prêté quatre-vingts louis sur un seul portrait, et que ceux de Vernet, de Sauvage et de la religieuse pourraient bien être dans ses mains. Je pourrais lui écrire, mais je crains que, n'étant pas chargé de procuration, je n'en reçoive pas de réponse conséquente, de sorte que j'attendrai vos ordres. En m'envoyant votre procuration, je vous prie, madame, de me mander bien expressément si je dois retirer les portraits qui sont confiés à M. le général de Blangy, car je vous avoue que je ne serai à mon aise que lorsque je serai sûr que ces objets précieux sont entre vos mains. Veuillez donc, je vous prie, ne pas différer de m'envoyer votre procuration, et me marquer par quel moyen je pourrai vous faire parvenir sûrement ces miniatures, de même que les deux paysages du même genre sous glaces, peints d'après nature et dont votre mari faisait grand cas. Ces paysages, au répertoire, sont sous le n° 65.

Vous trouverez également ci-joint l'extrait du mariage de Mme Suleau. Je vais moi-même mettre ce paquet à la poste et tâcherai d'en avoir un reçu. Il ne partira qu'aujourd'hui, 5 juin 1792.

F.-L. DE HOUSSE, *chir.*

Vous verrez sans doute M. Grétry; j'ai reçu sa lettre honnête et

aimable; veuillez, je vous prie, madame, me rappeler à son souvenir en lui présentant les assurances de mon dévouement et de la parfaite considération que j'ai pour lui.

Ce jourd'hui, 1er juin 1793, moi soussigné, notaire, à la réquisition de Mlle de Saint-Vitu, me suis transporté avec les témoins sousnommés au quartier (1) qu'a occupé M. Hall, peintre suédois, dans la maison de ladite demoiselle, située en la place dite Vineau, de la paroisse Saint-Martin en Liége, où étant été, après avoir examiné les scellés que nous y avions apposés le 15 mai dernier et les avoir trouvés à leur entier, nous avons procédé au répertoire des effets y consignés en la forme et manière suivante.

Dans une armoire à la tête du lit de la chambre qu'il occupait, après avoir ôté les scellés, on y a trouvé :

1. — Un fusil de chasse. — 2. Une trompe. — 3. Un couteau de chasse garni en argent. — 4. Un fouet anglais. — 5. Item 32 volumes tant brochés que reliés que nous avons mis dans une malle couverte en peau de sanglier. — 6. Une boîte remplie de pierres de pétrification. — 7. Une *dito* sous n° 7. — 8. Une *dito* sous n° 8. — 9. Un nécessaire en forme de livre. Fil et aiguille. — 10. Une forme de livre en bois. — 11. Une couple de pistolets à deux coups. — 12. Une paire de boucles platinées en argent. — 13. Une boîte en carton contenant des glaces et en en (*sic*) porcelaine vert (?) à peindre. — 14. Quatre pierres à rasoirs. — 15. Une boîte d'eau de Cologne. — 16. Une culotte de peau. — 17. Dix culottes tant en drap qu'étoffe. — 18. Douze gilets, une veste de chasse. — 19. Quatre corselets de flanelle. — 20. Vingt-huit paires de bas tant fil, laine, coton, que soie. — 21. Un porte-loupe en cuivre. — 22. Trois manteaux de lit de coton. — 23. Deux robes de chambre de piqué anglais. — 24. Un pantalon de piqué anglais, six chemises, huit cols à boucle. — 26. (Erreur de chiffre; ce devrait être 25.) Douze mouchoirs de toile blanche. — 27. Sept demi-mouchoirs et

(1) En Belgique on appelle un appartement un *quartier*.

deux doubles; mousseline.— 28. Six jabots mousseline.— 29. Sept paires et demie de chaussons. — 30. Quatre serre-tête.— 31. Trois mouchoirs de soie. — 32. Six mouchoirs de poche toile bleue. — 33. Dix-huit *dito* toile rouge. — 34. Un bonnet de coton. — 35. Une paire de manchettes d'entoilage. — 36. Quatre habits de drap, lesquels, avec les objets désignés depuis le nombre 5 jusqu'à 36, sont renfermés dans ladite malle. — 37. Dans une cassette se trouvent quelques glaces en (à?) portraits. — 38. Une montre en argent. — 39. Une carte géographique d'Allemagne. — 40. Un chiffre en forme de cachet, quelques miniatures ébauchées, des lettres : puis avons fermé la cassette. — 41. Dans une malle couverte de peau jaune se trouve le suivant : — 42. Quatre paires de bottes et bottines. — 43. Une paire de bottines jaunes. — 44. Trois paires de souliers. — 45. Deux trépieds (*sic*). — 46. Deux crochets à tire-bottes. — 47. Le couteau de chasse dont à l'article 3. — 48. Une presse (1). — 49. Une cassette ou petit nécessaire. — 50. Deux rasoirs dans une garde et une pierre à rasoir. — 51. La carte du pays de Liége. — 52. Cinq rasoirs. — 53. Une paire de boucles métal blanc. — 54. Une paire de bas de soie. — 55. Une carnassière et une ceinture de cuir. — 56. Quatre tabatières, deux en bois, deux en papier mâché. — 57. Une paire de gants en poil. — 58. Une tabatière. — 59. Une capote en molleton blanc. — 60. Une *dito* de drap gris anglais. — 61. Une vieille *dito* de molleton. — 62. Un chapeau de castor gris et vert. — 63. Une capote de drap jaune. — 64. Une flûte traversière avec la garde. — 65. Deux paysages sur (sous?) glace d'après nature, livre (*sic*) par Hall, représentant deux rochers et cascades des environs de Spa. — Item trois paysages sur papier et sous glaces. — 66. Cinq portraits en miniature avec cadres de bronze doré et enfermés dans des étuis ou boîtes de maroquin vert; le plus grand représentant feu M. Hall, le second la seconde de ses filles, le troisième Mme Hall, le quatrième un portrait de fantaisie (*pas d'indication du cinquième portrait*). — 67. Un portrait sous étui encadré aussi de bronze doré; item une loupe, une boîte à couleurs, une poche en cuir ou étui du petit nécessaire : puis avons fermé la petite malle. — 68. Un pupitre en forme de nécessaire dans lequel il y a des glaces,

(1) Pour fixer les ivoires sur des feuilles de carton avant de peindre.

deux coupes, des couleurs, crayons, et autres petits effets, avec son étui en cuir. — 69. Porte-manteau veau, — et puis s'ensuit le sale linge qu'on doit donner à laver. — 70. Douze chemises vieilles. — 71. Deux manteaux de lit en toile. — 72. Quatre mouchoirs de poche. — 73. Deux mouchoirs de toile blanche. — 74. Un mouchoir de col. — 75. Deux serre-tête. — 76. Cinq bonnets vieux déchirés, et finalement contenant vingt-quatre six dix-neuf sous (*sic*). — Ainsi fait et répertorisé comme dessus en présence de M. de Housse, chirurgien, et de M. l'avocat Lavette, lesquels, avec ladite demoiselle Saint-Vitu, ont signé à la minute originale de celle-ci.

Lettre de M. de Housse à Mme Hall (sous enveloppe et sans suscription).

Liége, 25 juillet 1793.

Madame,

Voici une lettre que je vous ai fait attendre bien impatiemment sans doute. Je suis désespéré, madame, de n'avoir pas de quoi vous dédommager de l'impatience que vous aura causée mon retard. Toutes les demandes que j'ai faites pour découvrir en quelles mains pouvait être la tabatière avec le portrait de madame votre fille ont été vaines. Jusqu'à présent je n'ai pu rien apprendre; je continue cependant et continuerai à m'informer. Depuis trois ou quatre jours j'ai reçu une réponse de M. le grand commandeur: vous la trouverez ci-jointe en original. Vous verrez, madame, quel parti vous voulez prendre à son égard. J'ai tiré copie de cette lettre, à laquelle je ne répondrai qu'après avoir reçu vos ordres.

Pour votre gouverne, j'ai l'honneur de vous envoyer la note de ce que j'ai payé sur quittance. Vous verrez, madame, que les dettes que votre vertueux mari avait dans cette ville n'étaient pas bien conséquentes. Elles auraient été liquidées en bien peu de temps si les Autrichiens avaient différé d'y rentrer. Je sais qu'il avait des portraits commandés. Un contre-temps inattendu est venu culbuter ses projets, et de là le chagrin... J'ai sujet de croire qu'il n'a pas

été payé de tous les portraits qu'il a faits. Mais ce qui me surprend, c'est que je ne retrouve dans ses papiers aucun renseignement à cet égard, sinon une note générale datée de 1791, dans laquelle je trouve cinq portraits non payés pour 840 livres. Ce sont des personnes qui ne sont pas actuellement ici, et j'ignore quel pays elles habitent.

N'ayez nulle inquiétude, madame, sur les effets qui sont chez moi. Ils n'ont pas sorti des malles où on les a mis au moment du répertoire. Lorsque j'aurai reçu vos ordres, ils seront déballés et remballés de nouveau sous les yeux de M. Cerfontaine ou de tout autre que vous me désignerez. Nous ferons une liste suivant l'ordre de l'emballage des pièces, au moyen de quoi il vous sera facile (en confrontant cette liste avec le répertoire que vous avez) de voir si tous les effets vous sont parvenus. Lorsque vous me donnerez des ordres pour expédier ces objets, je vous prie, madame, de bien prendre vos informations sur les moyens à employer pour être sûre de leur arrivée chez vous. De notre côté nous ne négligerons rien pour en faire l'expédition avec tous les soins possibles.

Recevez, madame, les assurances de mon sincère dévouement. Conservez-moi votre estime, et faites-moi obtenir celle de vos chers enfants; ce sont les faveurs que j'ambitionne et que je m'efforcerai toujours de mériter.

J'ai l'honneur d'être, avec la plus parfaite considération, etc.,

J. L. DE HOUSSE, *chir.*

M. de Housse à Mme Hall.

Liége, 24 brumaire.

Citoyenne et amie,

Lorsque j'ai eu l'honneur de vous écrire que je serais désespéré de vous voir faire les sacrifices excessifs que vous auriez été obligée de faire pour me rembourser en numéraire les avances que j'avais

faites pour payer les dettes de votre respectable mari et mettre ses effets en sûreté, je ne prévoyais pas qu'il pût se présenter des circonstances assez impérieuses pour m'obliger à changer de langage. Ces circonstances sont pourtant arrivées, et aujourd'hui je me trouve moi-même dans le cas d'avoir besoin de mes fonds. Je sens parfaitement bien qu'il vous serait impossible de me payer en numéraire, et je suis certainement très-éloigné de l'exiger; cela ne m'est jamais venu ni ne me viendra en idée. Si des circonstances plus heureuses vous mettent à même de prendre en considération la perte énorme qu'on fait ici et partout sur les assignats, vous pouvez toujours me dédommager en partie de celle que je dois supporter dans ce moment-ci. Je ne vous parlerai pas de la perte qu'ont essuyée les assignats jusqu'à présent dans ce pays-ci : le citoyen Rasquinet vous en aura peut-être parlé; mais j'espère qu'il viendra un temps où des lois rigoureuses feront respecter davantage cette monnaie républicaine. Il est vrai qu'elle circule, mais à trois quarts de perte, et je puis vous assurer que ce que je paye chez le marchand 6 francs en numéraire m'en coûterait 24 en assignats; encore est-il des denrées qui se payent un prix plus exorbitant. Au reste, j'irai jusqu'à mon dernier sou avant de faire de pareils sacrifices, et la nécessité seule m'obligera à m'y soumettre. Je ne vous parlerai pas non plus des crises et des inquiétudes cruelles que m'ont causées les effets de votre mari. Après la rentrée des ennemis, chaque jour, nouvelles affiches qui ordonnaient, sous peine de mort, ou au moins d'exécution militaire, de dénoncer tout ce qu'on pouvait avoir chez soi appartenant à des Français républicains. Et lorsque ces mêmes ennemis se sont vus à la veille d'être chassés de nouveau par les Français, la menace de pillage général des maisons des patriotes (tous étaient annotés au livre noir) était ce qui semblait le moindre malheur auquel on devait s'attendre. Tous devaient être massacrés en cas de retraite. Heureusement leur fuite a été aussi précipitée qu'inattendue. Ils n'ont pu exercer leur rage qu'en incendiant le faubourg et une petite partie de la ville après qu'ils en furent sortis. Prévoyant la nécessité de quitter la ville en cas d'attaque, ils s'étaient préparés à la retraite depuis plusieurs décades. Ils avaient construit des redoutes et des retranchements très-considérables sur un cordon de hauteurs à la portée même pour ainsi dire de la ville, où ils se sont maintenus pendant plus de deux mois; lorsque tout à coup se trouvant attaqués sur

tous les points et dans leurs positions qu'ils disaient eux-mêmes inaccessibles, ils en furent chassés en deux fois vingt-quatre heures et mis dans une déroute complète, qui, comme vous savez, les a conduits par delà le Rhin; et vive la république!

Revenons à nos moutons. Suivant la note que je vous ai envoyée par ma lettre du 25 juillet 1793, et dont ci-jointe copie, vous me deviez 599 fr. 33 c. argent de Liége, qui, réduits en argent de France, font 750 francs ou à peu de chose près. Faites-moi parvenir cette modique somme et je remettrai à vos ordres, sous un reçu, tous les effets qui sont chez moi, en y joignant le répertoire dont vous avez une copie authentique sur laquelle vous vérifierez la rentrée des effets; par ce moyen toute affaire d'intérêt sera terminée entre nous; les seuls sentiments d'amitié nous serviront de correspondance ultérieure. Je vous ai voué la mienne; j'espère que je me conserverai la vôtre et l'estime de vos enfants chéris. Je fais des vœux bien sincères pour la prospérité de celle qui vient de se marier. Qu'elle soit aussi heureuse qu'elle mérite de l'être. Adieu, chère citoyenne et amie, je vous embrasse tous et suis toujours votre dévoué serviteur et ami.

Signé : J. L. de Housse.

Note des mémoires acquittés :

A Mlle Saint-Vitu, le 11 juin 1793. . .	233—19—3.
Au notaire Liben.	12—15—0.
A Lazarus, apothicaire.	68—19—0.
Pour avances faites.	293—10—0.
	593—10—0.

Réduits en argent de France, font 750—00—0.

ÉTAT DE MES TABLEAUX
EN HUILE, EN PASTEL, EN GOUACHE, EN AQUARELLE ET MINIATURE (1)
QUI COMPOSENT MON CABINET, AVEC LE PRIX QU'ILS M'ONT COUTÉ.

(*Le* 10 *mai* 1778.)

Benedette Castiglione. — Un tableau dans son genre, peint sur papier.	96
Both d'Italie. — Un paysage peint sur bois au premier coup.	36
Bourdon. — Un petit portrait d'homme, forme ovale, environ 2 p. 1/2.	24
Chardin. — Deux petits tableaux pendants d'ustensiles de cuisine sur bois. H.-L.	200
Cuyp. — Paysage au bord d'un canal avec des pêcheurs. L'eau et les arbres sont faits en mirade.	300
Cuyp. — Une petite esquisse très-légère.	9
Diepenbeck. — Un petit portrait d'homme dans le goût de Rubens. Ovale, sur cuivre, 2 p. 1/2 de h.	96
Diepenbeck. — Un saint en ornement d'église, peint sur cuivre.	12
Fragonard. — Une tête d'après moi, dans le temps qu'il faisait les portraits au premier coup pour un louis. .	24
Fragonard. — Étude de tête de vieillard.	36
Id. — Un lion dans la niche de la cheminée. .	48
Id. — Un paysage avec plusieurs animaux dans le style de Benedette.	144
Fragonard. — Deux femmes en chemise sur un lit, et deux chiens.	200
Fragonard. — Une petite fille tenant une lettre.	144
Id. — Un avare tenant un sac d'argent, de M. Telusen.	401
A REPORTER.	1,770

(1) Dans cet état et dans les états suivants on ne trouve aucune mention de miniatures.

REPORT. 1,770

Fragonard. — Un saint Jérôme lisant, plein d'enthousiasme. 144

Greuze. — Une tête en pastel, étude dans le tableau paralytique. 391

Greuze. — Une petite fille regardant deux pigeons. . . 583

Houel. — Une jolie gouache des environs de Rome. . . 96

Id. — Deux petites gouaches faites spirituellement. 72

L. Jordaens. — Une tête d'homme peinte des plus largement. 52

G. Lundberg. — Joli portrait de femme au pastel. . . . 24

Metzu. — Un homme appuyé sur une table et fumant une pipe. 240

Norblin. — Deux batailles en aquarelle. 144

Ostade. — L'intérieur d'une cabane de paysans. (Cet article a été rayé ensuite dans l'original.) 600

Perignon. — Une feuille de fleurs peintes à gouache. . 60

Id. — Quatre superbes gouaches, partie du n° 93 (vente Neuman). 96

Perignon. — Un petit bouquet dans une carafe d'eau. . 12

Id. — Un clair de lune, jolie gouache. 48

Id. — Une jolie feuille à gouache, de fleurs (vente de M. Boucher). 24

Pinacker. — Une forêt avec une mare d'eau du ton de couleur le plus chaud, les figures par M. Lagréné. . . 240

Rembrandt. — Une tête de vieille femme, mère de Rembrandt. 200

Robert. — Deux petits tableaux du parc de Versailles. . 480

Id. — Un clair de lune du côté de la Râpée. . . . . »

Id. — Deux tableaux, en hauteur, du chemin de Pausilippe. 96

Robert. — Deux études d'après saint Pierre, à Rome. . 150

Id. — Deux jolies aquarelles. 112

Id. — Deux jolies *dito*, d'après les ruines de l'Hôtel-Dieu. 96

Robert. — Superbe gouache, de ses plus conséquentes. 480

Rosa Alba. — Étude de son portrait par elle-même, en

A REPORTER. 6,210

Report.	6,210
pastel, venant du cabinet de M. de Bessy, du catalogue Mariette, n° 7, et de la vente du prince de Conty, n° 185.	220
Rosa Alba. — Une superbe étude de la fameuse fille de cabaret enlevée et épousée par un milord, de M. Bessy.	240
Salom. Ruysdael. — Beau paysage avec moutons et animaux.	200
J. Ruysdael. — Deux paysages en huile, de la plus grande finesse.	1,001
D. Teniers. — Deux têtes au premier coup sur bois. .	84
Tannoy (*Taunay?*). — Une gouache.	48
Van Goyen. — Un marin avec un vaisseau.	200
Id. — Deux petites marines sur bois.	115
Van Huysum. — Esquisse d'un tableau de fleurs. . . .	62
Van Dyck. — Dans son école, tête de vieille femme. .	96
Wagner. — Jolie gouache, paysage.	72
Velasquez. — Un portrait d'homme.	144 19
Wagner. — Une gouache (vente de M. de Cossé). . . .	259
Total.	7,951 19

État et notice de mes dessins, avec leurs prix.

Backuisen. — Marine à l'encre de Chine, partie du n° 23, catal. Neyman.	25
Baudoin. — Une feuille de petites esquisses, dont deux coloriées.	27
Berghem. — Deux feuilles d'études d'animaux, catal. Mariette, n° 817.	72
Berghem. — Un paysage au crayon rouge.	36
Id. — Un paysage à la plume de roseau, catal. Neyman, n° 56.	355
F. Boucher. — L'Adoration des rois au crayon noir. . .	24
Boissieu. — Deux têtes au crayon rouge des plus finies.	72
A reporter.	611

Report.	611
Boissieu. — L'intérieur d'un moulin, au bistre.	30
Brawn. — Intérieur de paysans, dont un occupé à lire.	36
Béga. — Étude de femme au crayon noir.	15
Deshayes. — Danaé, dessin au bistre.	18
Id. — La Mort de Socrate, au bistre rehaussé de blanc.	30
Diepenbeck. — Une tête de moine aux crayons rouge et noir, catal. Neyman, n° 226.	50
Diepenbeck. — Deux petits sujets à l'encre de Chine. .	72
Dietricq. — Deux Turcs dans la manière de Rembrandt.	12
La Fage. — Une feuille de deux frises, chacune à la plume et à l'encre de Chine, partie du n° 1234, catal. Mariette.	144
La Fage. — Une autre feuille du même catalogue, prince de Conty, n° 95.	88
Fragonard. — Un jardin au crayon noir.	12
Id. — Deux grands paysages à la sanguine. Vue d'Italie.	36
Fragonard. — Deux dessins au crayon rouge des plus beaux et des plus finis.	144
Fragonard. — Le Bœuf, au bistre. (Cet article a été ensuite rayé dans l'original.).	24
Fragonard. — L'Éducation de la Vierge.	9
Id. — L'Adoration de la Madeleine, au bistre, d'après Van Dyck.	120
Fragonard. — Jésus-Christ entre les larrons, au bistre, d'après Van Dyck.	144
Fragonard. — Un grand paysage, au bistre.	240
Id. — Le Dortoir, au bistre, vente Varaujean.	240
Id. — Le Maître à danser, au bistre, vente Varaujean.	416
J. Jordaens. — Le Satyre chez le paysan.	30
Id. — Silène avec deux femmes.	36
Luca Giordano. — Grande composition à l'encre de Chine.	60
Lagréné le jeune. — Un grand dessin, au bistre.	57
A reporter.	2,674

Report.	2,674
Lagréné le jeune. — Un grand dessin sur papier bleu, rehaussé de blanc.	48
Lairesse. — Dessin à la sanguine, cat. Neyman, nº 420.	36
Maes. — Deux dessins à l'encre de Chine.	24
Netscher. — Un dessin au bistre, cat. Neyman, nº 568.	46
Nain. — Une étude de deux femmes, crayons noir et bistre.	21 1
Ostade. — Deux petites têtes, aquarelles.	6
Id. — Une grande composition d'intérieur de cabane.	64
Potter. — Étude d'un bœuf, au crayon noir.	12
Puget. — Une galère avec ses agrès, à la plume. . . .	9
Parrocel. — Un corps de garde.	36
Poussin. — Deux études d'arbres, au bistre.	72
Rembrandt. — Un homme tenant un bouquet, au bistre.	12
Robert. — Un effet de lumière de la Rotonde, à l'encre de Chine.	6
Rubens. — Deux feuilles, de six têtes chacune, à la plume et lavées au bistre, vente Mariette, nº 1024.	241
Rubens. — Les deux autres de même, vente du prince de Conty, nº 1161	352
Rubens. — Une grisaille ayant servi pour titre d'un livre, à la vente Mariette, nº 15.—Prince de Conty, nº 246.	120
Rubens. — Deux têtes d'enfants, au crayon noir et un peu de sanguine.	24
Rubens. — Une femme assise, aux crayons noir et blanc.	30
Ruysdael. — Un paysage au crayon noir et un peu de bistre.	96
Le Sueur. — Étude sur papier gris et crayons noir et blanc, partie du nº 1368, catal. Mariette.	36
Le Sueur. — Une autre étude de même.	6
Van Dyck. — Deux études au crayon noir.	48
Id. — Un homme avec un grand chien de la galerie de Dusseldorf.	18
Van Dyck. — Une figure drapée, partie du catalogue Mariette, nº 913.	15
A reporter.	4,052 1

Report.	4,052	1
Van Dyck. — Une tête de vieillard de profil, catal. Mariette, nº 906.	39	17
Van Dyck. — Le portrait de Lucas Van Uden, vente d'Hugues (*sic*).	100	
Van Dyck. — Une tête de face, aux crayons noir et bistre, vente Hugues.	72	
Van Dyck. — Deux portraits sur la même feuille, au bistre.	480	
Van Dyck. — Composition au bistre, catal. Mariette, nº 914.	72	
Van Dyck. — Grisaille, étude de trois portraits, vente Boucher. (Voir en outre les quatre derniers articles de cette note.).	36	
Van Goyen. — Deux paysages au crayon noir, vente Neyman, nº 976.	32	2
Van der Hayen. — Joli paysage à l'encre de Chine.	18	
Guil. Van den Velde. — Deux marines à l'encre de Chine, catal. Neyman, nº 960.	30	
Van den Velde. — Étude d'une chèvre avec des moutons.	24	
Id. — Paysage avec figures, au bistre, vente Neyman.	39	
Van den Velde. — Étude de femme, à la sanguine, catal. Neyman, nº 983.	18	
De Vos. — Deux têtes d'enfants, catal. Mariette, sous le nom de Van Dyck.	36	
Vagner. — Une grisaille et un dessin à l'encre de Chine.	15	
Van der Werff. — Trois études d'enfants, à l'encre de Chine, catal. Neyman, nº 1081.	36	2
Van der Werff. — L'étude du tableau d'Adam, etc., catal. Neyman, nº 1082.	48	10
Van der Werff. — Une Nymphe qui danse.	15	
Watteau. — Une feuille de plusieurs têtes, vente Boucher.	72	
Watteau. — Étude d'une femme vue sur le dos.	18	
Id. — Étude d'académie aux crayons rouge et noir.	18	
Id. — Études de trois têtes et d'une main.	24	
A reporter.	5,294	32

Report.	5,294 32
Watteau. — Deux belles contre-épreuves d'études de têtes d'enfants.	21
Watteau. — Étude d'une femme, crayons rouge et noir.	14
Id. — Une feuille d'étude de femme assise.	36
Van Dyck. — Le portrait de Hondius.	150
Id. — Sujet.	100
Id. — Le portrait de Van den Wouwer, eau-forte retouchée au bistre.	36
Van Dyck. — Celui de Barbé (*sic*), au crayon noir. (Voir plus haut l'enregistrement de neuf autres dessins de Van Dyck.).	44
Total du prix des dessins.	5,695 32

Bronzes et terres cuites.

Pigal. — L'enfant de M. Pigal, beau bronze.	960
Franç. Flamand. — Un petit bronze.	200
Id. — Deux lions avec un feu doré d'or moulu.	432
Pajou. — Le buste de ma femme, en terre cuite.	»
Boizot. — Mon buste et celui de ma femme, en terre cuite.	»
Puget. — Le modèle de son Milon, terre cuite.	60
Lemoine. — Une tête de jeune fille, terre cuite.	72
Clodion. — Un sacrifice à Priape.	240
Id. — Quatre petits vases avec des bas-reliefs. . .	88
Total.	2,052

Meubles conservant leurs prix.

Quatre gaînes en forme d'armoire dans le goût de Boule, dessus de marbre	1,440
Table de marqueterie, dessus de marbre et bronze	600
Commode	360
Chiffonnier	48
Table d'acajou pour déjeuner et faire de la musique	72
Table d'acajou pour le pastel	50
Planche d'acajou et étui pour tendre le papier	36
Toilette d'acajou	96
Un fusil à deux coups	240
Un *dito* à baïonnette	300
Couteau de chasse garni d'argent	68
Épée d'argent	72
TOTAL	3,382

II

ŒUVRES DE HALL

Ouvrages exposés aux salons de 1764 à 1789. — État des portraits faits en 1782, 1785, 1786, 1787, 1791.
Miniatures incontestablement de Hall. — Miniatures indiquées dans les catalogues de ventes.
Gravures faites d'après les peintures de Hall.

Hall a fait une immense quantité de miniatures, et néanmoins celles véritablement authentiques sont fort rares en France. Beaucoup de portraits ont dû passer à l'étranger au moment de l'émigration, et, de ceux restés ici, bon nombre a péri dans les boîtes des étalagistes alors qu'on se passionnait exclusivement pour le style héroïque de David et qu'on affichait le plus souverain mépris pour tout ce qui n'était pas grec ou romain. Enfin, lorsque la mode vint attacher un prix élevé à des œuvres si dédaignées naguère, la cupidité poussa à rechercher les moindres restes des peintures sur ivoire. On lès baptisa naturellement du nom de Hall, coté très-haut dans les salles de vente. On retoucha celles qui étaient malades; on y inscrivit même, au besoin, le nom de l'artiste suédois. Parmi ces restaurateurs, un miniaturiste (M. Fontalard), qui avait vécu au bon temps et qui n'était pas sans

mérite, entreprit de refaire les parties effacées, de donner de l'éclat aux tons altérés par le soleil ou l'humidité; il poussa parfois la complaisance à l'égard des marchands et des amateurs, jusqu'à ajouter çà et là *des boutons de roses* fort recherchés par eux, et qui doublent la valeur de la peinture. Si son industrie se fût bornée à retravailler des miniatures médiocres, le mal n'eût pas été grand ; malheureusement, plusieurs Hall ont passé sous son pinceau, et, quelque maltraités qu'ils fussent par le temps, mieux valait respecter ces débris et les laisser dans l'état où ils se trouvaient. Les amateurs les auraient jugés sans doute indignes de leurs collections, mais les artistes pouvaient encore en tirer de précieux enseignements.

L'œuvre de Hall étant impossible à reconstituer, je me bornerai à donner ici : 1° la liste de ses expositions ; 2° celle de ses ouvrages dressée par lui ou par sa femme ; 3° la description des portraits que j'ai eu occasion de voir ; 4° des extraits de catalogues de ventes où se trouvent des indications qui permettent de les reconnaître. Quant aux catalogues nombreux où l'on se borne à ce signalement : *Portrait d'homme* ou *de femme, par Hall*, il est inutile d'en parler, car rien ne prouve que le portrait soit du maître, et rien ne nous met à même de suivre sa trace dans les ventes postérieures.

Ouvrages de Hall exposés aux divers salons depuis le moment où il fut agréé à l'Académie royale de peinture jusqu'à son départ de Paris.

Années.

1769. — Portrait de Mgr le Dauphin.
— Portrait de Mgr le comte de Provence.
— Portrait de Mgr le comte d'Artois.
— Portrait de M. le comte de Saint-Florentin (1).

(1) Diderot parle dans les termes suivants de la première exposition

Années.

— Plusieurs autres portraits en miniature dans le même cadre.

1771. — Plusieurs portraits et ouvrages en miniature exposés sous le même numéro.

1773. — Portrait de Mgr le comte d'Artois.

— Une tête en émail et plusieurs portraits exposés sous le même numéro.

1775. — Portrait de M. Robert, peintre du roi, pastel. H. 2 p. — L. 1 p. 8 p.

de Hall, et raconte à ce sujet une anecdote assez curieuse pour être reproduite :

« Il y a un petit Pasquier, peintre en émail, qui a jusqu'à présent plus de philosophie que de talent; mais il est jeune, et nous avons le temps par devers nous avant que de prononcer sur lui. Il m'a peint d'après un certain tableau de Mme Terbouche, et l'on m'a dit que je n'étais pas mal.

« Le portrait du Dauphin, du comte de Provence, du comte d'Artois, de M. de Saint-Florentin, par un M. Hall, Suédois. Je gagerais que celui-ci est un protégé de la cour; j'en jugerais par le nom de ceux qui l'ont employé. D'après cette idée je prononcerais sur son mérite, et j'aurais tort. Je vous parlerai de ce Hall la première fois. » (*Supplément aux Œuvres de Diderot*, 2e édition, 1819, p. 270.)

« Avant que d'entamer les sculpteurs, il faut que je vous dise encore quelque chose de ce Hall, le dernier des peintres dont je vous ai parlé et qu'on ait reçu à l'Académie. Il est estimé de la Tour et de Vernet, dont le suffrage ne s'obtient pas à bon marché; il faut donc que ce soit un habile homme.

« ... Écoutez ce qui lui est arrivé, à ce Hall, dans une cour d'Europe. Il fut appelé pour peindre les jeunes princes. Il avait apporté avec lui divers portraits en miniature. Tandis qu'il peignait l'un des princes, l'autre s'occupait à regarder ces portraits, parmi lesquels il y en eut un qui le frappa : c'était celui d'une petite paysanne charmante. « La jolie personne! s'écria le prince. — Il est vrai, dit l'artiste; aussi ai-je eu grand plaisir à la peindre. — Elle vous a donc donné bien de l'argent? (N'êtes-vous pas émerveillé de cette réflexion, mon ami?) — Non, monseigneur, elle n'était pas en état de me payer; c'est moi qui l'ai payée d'avoir bien voulu se prêter à la fantaisie que j'avais de la peindre. — Ce portrait vous fait donc grand plaisir? — Un plaisir infini, monseigneur. » A cette réponse, savez-vous ce que fait monseigneur? Il prend le portrait et le met en pièces... oui, en pièces! Mais ce qui me confond, c'est moins cet acte de méchanceté que le silence du gouverneur qui était là, debout, appuyé sur sa canne... » (*Id.*, p. 272.)

Années.

— Plusieurs portraits au pastel, en émail et en miniature.
1777. — Plusieurs portraits au pastel.
— Portrait d'après Van Dyck, émail.
— Portraits d'après nature, émaux.
— Plusieurs petits portraits.
— Plusieurs portraits en miniature.
1779. — Plusieurs études et portraits, à l'huile, au pastel, en émail et en miniature, exposés sous le même numéro.
1781. — Portrait de S. A. S. Mme la princesse de Lamballe.
— Portrait de M. le comte de Lally-Tollendal.
— La famille de M. le comte de Schouvaloff.
— Plusieurs portraits sous le même numéro.
1783. — Plusieurs morceaux en miniature, en émail, exposés sous le même numéro.
1785. — Le roi de Suède.
— Plusieurs portraits et têtes d'étude exposés sous le même numéro.
1787. — Plusieurs miniatures, même numéro.
1789. — Plusieurs miniatures, même numéro.

Etat des portraits et autres peintures faits par M. Hall,

A commencer du 1er octobre 1782 (1).

	Liv.		Liv.
		Report. . .	900
Portrait d'un petit garçon de Mme de Vergi.	300	Portrait de femme pour le marquis de Mouricelle . .	600
Portrait de M. Cousin . . .	360	Le président Bernard. . . .	600
Copie du portrait du père de Mme de Marciaque	240	M. Genet.	360
A reporter. . .	900	A reporter. . .	2,460

(1) J'ai dit précédemment que Hall écrivait très-incorrectement les noms propres : cette liste en offre de nombreuses preuves. Dans l'impossibilité où je me trouverais le plus souvent de rétablir la véritable orthographe, je donne une copie fidèle du texte.

	Liv.
Report. . .	2,460
M. Benoit.	360
La femme de l'ambassadeur de l'Empereur	600
Mme la marquise de Tonnerre.	600
Un monsieur hollandais . .	240
Mlle Loustems	360
Une jeune dame, à M. Loire.	360
Mme Colon	240
Mme de la Blancherie	360
Un monsieur en chasseur. .	300
Le comte de Hamd	240
M. de Stedingk	240
Une copie d'un dessus de boîte	480
Une dame très-cachée . . .	360
Le prince de Carignan . . .	240
La f. Mme Le Marquand . .	600
L'ambassadeur, comte de Nimperk	240
Deux copies pour M. Clermont d'Amboise	480
M. de Moracin	960
M. le comte de Vaccemme.	240
M. Rot	240
M. Saugrin	240
Le prince Joseph.	240
Mme Labassière	600
La sœur d'une dame de la rue Chabannais.	360
Copie pour Mme de Maciaque.	240
Une copie de M. de Massiaque	240
A reporter. . .	12,120

	Liv
Report. . .	12,120
Mlle Osselin.	360
M. et Mme Baron	840
M. Cousin	240
Un écuyer du roi	240
Deux copies pour l'abbé Arnaud	720
Un Suédois Shefermin . . .	240
Une dame à l'hôtel	360
Une copie de Mme Ponce . .	192
Le marquis de Mac-Mahon .	240
Mme Détouche	240
Mme Détouche la jeune . . .	360
M. le vicomte de la Rivière.	240
Mlle de Vassi, deux fois. . .	480
Une jolie femme, de la part du comte de Merle. . . .	360
Copie de Mme Gentil, grande.	600
M. de Sere, officier.	240
Mme de Vassi, en pastel. . .	360
M. de Clermont d'Amboise.	600
Mlle Lembolt	600
M. le comte de Sparre . . .	240
55 portraits. Total . .	19,872

On voit que le prix des portraits de Hall était, suivant la grandeur, de 10 louis (240 francs), 15 louis (360 francs), 20 louis (480 francs), 25 louis (600 francs), 30 louis (720 francs). Quant aux portraits de 1,200 livres, ils renfermaient plusieurs figures.

EXTRAIT D'UN LIVRE DE COMPTES TENU PAR Mme HALL.

Portraits faits par M. Hall, cette année 1791.

JANVIER.

	Liv.
Un portrait de Henri IV. . .	240
Un portrait de Henri II. . .	240
Le portrait de la comtesse Darcy	360
Le portrait d'une Anglaise .	360
Le portrait d'un banquier de Nantes	240
Une copie de Mme de Mallartique	120
	1,560

FÉVRIER.

Mme de Sartine	600
Une copie de la dame anglaise.	240
Copie de Mme de Sartine . .	240
Portrait d'un banquier de Paris.	240
Portrait de M. Boulanger . .	240
Portrait de Mlle Ménard. . .	240
Mlle de Narbonne	360
	2,160

MARS.

Une tête de fantaisie	300
Mlle Ménard, la fille.	240
Le comte d'Elcampe	240
Une dame, en sauvage . . .	360
Deux têtes de fantaisie, au moins	720
	1,860

AVRIL.

	Liv.
La comtesse de Balleroy . .	600
Mme sœur de Mme de Balleroy	600
Un tête de fantaisie	360
Une dame de Vell	360
Payé le portrait de M. Janvier.	240
Monsieur, officier d'une jolie figure	240
Une jeune dame qui va chez M. Fenaux	240
Une jeune dame en lilas . .	360
	3,000

MAI.

Trois copies d'une dame de province	600
Deux copies de M. de Vell .	480
Une copie de M. de Balleroy	240
Raccommodé deux portraits au comte de Lussinge . .	
Le prince de Léon	240
Mme de Chabannais	240
Mme la marquise d'Autichamp	600
Une copie de la mère de Mme d'Autichamp	600
	3,000

JUIN.

Mlle Barbereux	360
M. le baron de Bernicourt .	300
A REPORTER. . .	660

	Liv.
Report. . .	660
M. Fayard Ducluseaux . . .	240
Une Anglaise	360
Un Anglais	240
Mme de Fongy	600
Une amie d'un M. de Mme Maciac.	240
Une copie de ce monsieur .	144
	2,484

JUILLET.

M. de Chabannais	240
Mme de Grandcé	240
Le marquis de Talmont . .	240
Un officier du régiment du roi	240
Une tête de fantaisie, à M. Deneutel, au moins.	300
	1,260

AOUT.

M. Daché, en émail.	480
Mme de Courmont	600
Une tête de fantaisie, à M. Deneutel	600
	1,680

SEPTEMBRE.

	Liv.
Une dame, pour M. de Latour	480
Deux têtes de fantaisie . . .	960
Un monsieur	240
	1,680

OCTOBRE.

Une tête de fantaisie	360
M. de Mac-Mahon.	480
Deux têtes, pour le secrétaire de l'ambassadeur	720
Un officier des Cent-Suisses.	240
Le petit Sauvage, deux fois.	480
Le comte de Fersen	240
Le prince royal de Suède. .	360
La reine de Suède	360

Jusqu'au 1er décembre.

Une dame, femme d'un agent de change.	360
Une dame anglaise	360
Une copie pour un monsieur, d'une dame.	240
Mme la comtesse de Lastic .	360
	4,560

Résumé : 72 portraits, payés 22,644 livres.

Année 1789.

JANVIER (1).

Mme Mélan	360
Une tête, pour M. Denon . .	360
A reporter. . .	720

Report. . .	720
Deux têtes de fantaisie, pour M. de Merle	960
A reporter. . .	1,680

(1) Malgré ce début, Mme Hall n'a pas continué la distinction des comptes par mois.

	Liv.
Report. . .	1,680
Portrait d'un petit garçon. .	144
Portrait de M. Denon. . . .	240
Charles pr (premier?). . . .	240
M. Denon, une seconde fois.	360
M. Déleutelle.	240
Madame, fille de Mme Pignon.	360
M. Tourtaux, son mari . . .	240
Un fermier général, qui est marié à la sœur de Mme de Velle	240
M. Le Doux, architecte. . .	360
L'intendant de Limoges. . .	240
M. de la Rivière	240
Une tête pour M. Quénec .	300
Une copie du fermier général	240
Mlle de la Marne et M. Saugrin	600
La comtesse de Menould . .	300
La femme de l'auteur des *Liaisons dangereuses*. . .	300
M. Giraux, deux têtes de fantaisie	720
Huit portraits du roi, au moins	2,400
Mme Cominet	240
Un Henri IV	240
Une tête, pour M. le comte de Vaudreuil	600
M. le marquis de Montglas .	240
Trois portraits de Mlle de Colbert, sa femme	744
Le portrait de M. Touloux, au moins	144
Oublié d'écrire.	
Une dame, bonne amie de	
A reporter. . .	11,652

	Liv.
Report. . .	11,652
l'intendant de Limoges. .	360
M. de Saint-Iver.	240
Une dame, peinte avec une harpe, au moins	360
Une tête de fantaisie, pour l'ambassadeur de Suède. .	600
Une copie d'une tête de fantaisie qui appartient à l'ambassadeur, vendue à un marchand.	240
Une tête avec une chaîne d'or au col, vendue au comte de Merle	240
Une tête de fantaisie en Nina, à M. Cousin	375
Une autre belle tête, la gorge nue, vendue	375
Mme d'Albert	600
Un riche négociant suédois.	240
Mlle Kaincy	375
La duchesse d'Agénois . . .	600
Mme Asseline, femme du Suédois, banquier en Hollande.	600
Une dame de la part de M. Brochaut	240
Une jeune dame qui vient toute seule, inconnue. .	240
M. X	240
Le portrait de Gustave-Adolphe.	240
Celui d'Oxenstiern, ministre	240
Deux portraits du roi. . . .	480
Deux copies, pour M. Pignatelli	288
A reporter. . .	18,825

	Liv.
Report. . .	18,825
Une tête à cornette noire, pour M. le comte de Merle	300
Mme la comtesse Dorcy, au pastel.	600
L'ambassadrice de Suède. .	1,200
Deux petites copies, d'après Vertmulen	288
Une copie, pour M. de Clermont d'Amboise	240
Une copie, pour M. Le Doux, d'une dame de province.	375
Une de la même, pour M. Le Doux.	192
Le portrait de Mme Dub, pour M. de Clermont d'Amboise.	600
A reporter. . .	22,620

	Liv.
Report. . .	22,620
Mme la marquise de Langeron.	600
M. Goupy fils, grande miniature.	600
Une tête de fantaisie, pour M. de Beaulieu.	480
Deux yeux séparés, de Mme Descart.	240
Une dame blonde, amie de M. Burtin	240
La femme d'un agent de change, de la part de M. Ducamp.	360
Un conseiller au Parlement.	240
M. Cominet.	600
Résumé. .	25,980

Environ 77 portraits.

État des portraits et autres ouvrages faits par M. Hall, année 1787.

	Liv.
Le portrait de Mme Pergot, grande miniature. . . .	600
Le portrait de Mme Pergot, autre grande miniature. .	600
La même, au pastel	600
Mme la comtesse de la Voistinne.	600
Mme la comtesse de Valence	600
M. Goupy, une bague . . .	240
Mme de Saint-Hilaire	600
M. le comte de Valence. . .	240
Deux portraits pour un joail-	
A reporter. . .	4,080

	Liv.
Report. . .	4,080
lier, payés en troc de bijoux	
Mme Pitt, Anglaise	1,200
Mme la comtesse de Serre .	600
Un marchand de Flandres .	192
Une copie de la sœur de M. Duchusaux	360
Mme la comtesse de Nuveullie	240
M. le comte d'Étampes. . .	240
Mme Hoguier.	600
A reporter. .	7,512

	Liv.
Report. . .	7,512
Mlle Hoguier	600
Une copie, grande miniature de l'ambassadrice de Suède ·	600
Un portrait de la cousine de Mme de Serre.	240
M. Hopp	600
Six portraits du petit prince Loubico Mizza	600
Mme de Petivalle	600
Une copie du maréchal de Fitz-James	600
Mme la marquise de Virieux, pastel	600
M. Desnon (Denon?) en femme	240
Mme la comtesse Deutrimont	600
Une dame demeurant rue Meslé.	375
Raccommodé un portrait à un monsieur	72
Un capitaine de dragons . .	240
Mlle de Saint-Martin.	600
Mme la marquise de Balleroy.	240
M. de Saint-Martin, Indien .	240
Une copie, pour M. de Saint-Martin	240
Mme Hue, pour un tableau.	
Copie de la mère de M. Gondoin	240
Une dame suédoise.	600
Son mari	240
A reporter. . .	15,879

	Liv.
Report. . .	15,879
Une copie de M. de Saint-Martin	144
La princesse de Sundermanie, copie	240
Un second portrait de la princesse	240
Une dame, de la part de M. de Celles	240
Un monsieur en sauvage . .	240
Mme de Ledguire	240
Mlle Langlois, de l'Opéra, en garçon	375
M. de Vilminot et ses enfants	1,200
Un monsieur.	240
Mme la baronne Decart . . .	375
Mme la marquise de Jauson. (Rayé après coup sur l'original.)	600
La maîtresse du duc de Fitz-James	600
Un jeune garçon, pour le comte de Merle.	300
Un monsieur hollandais, amené par M. Cominel. .	360
M. de Thromelin.	240
Mme de Ville	600
M. Comis, de Versailles . .	240
Une copie de Mme de Ville .	300
Résumé. . . .	22,653

Environ 63 portraits.

PORTRAITS FAITS PENDANT MON VOYAGE, 1791.

(*Note écrite par Hall.*)

La princesse Louise, fille du prince Ferdinand de Prusse	25	louis.	Payé.
M. Lampsius, Hollandais	10	—	Id.
Milord Malden	10	—	Id.
Baron Reuterholm (livré)	25	—	Id.
Mme la landgraff de Hesse-Cassel	10	—	Id.
Feu lord Buckingham, pour M. Chermingham.	10	—	Id.
Le prince Louis de Prusse	15	—	Id.
Une dame, pour M. Pelletier (livré et payé en un billet)	25	—	Id.
Copie de la princesse Louise pour la princesse d'Holst-Recq (livré)	20	—	Id.
Copie de Mme la duchesse de Wurtemberg	15	—	Id.
Le comte polonais Micelsky	10	—	Id.
Une dame hollandaise, Mlle Berningham	10	—	
Copie de Mme la landgraff, à Liége	6	—	Payé.
Mme Fitz-Gérald de Liége, à Liége	10	—	Id.
Un second portrait de Mme Fitz-Gérald	10	—	Id.
Mlle O'Brien, sa sœur. (Ne sera payé que l'année prochaine.)	10	—	
M. le comte de Séram	15	—	Payé.
Son neveu le comte de Walhs	15	—	Id.
L'épouse du même	15	—	Id.
Le comte de Saint-Mallon	15	—	Id.
M. Joseph Simonis de Verviers	20	—	Id.
M. de Cerfontaine	8	—	Id.
M. le comte de Saint-Mallon, en laque	10	—	Id.
M. Maldant, pour une pièce de vin de Beaune.			

TOTAL : 319 louis (8,656 livres).
— 24 portraits.

MINIATURES AU LOUVRE.

Portrait de femme, buste.—Tête de trois quarts tournée à gauche; cheveux relevés, poudrés, surmontés d'un bonnet de gaze bordé d'un ruban rose et orné de fleurs; fichu ruché près du cou, avec ruban rose; robe vert d'eau moucheté de laque; rose au corsage fond gris. Légué au musée du Louvre par M. Dablin. — H. 0,070. — L. 0,055.

Portrait du prince de Conti. — Figure presque à mi-corps. Tête de trois quarts tournée à gauche; cheveux poudrés; cravate blanche; habit gris. Le prince porte le cordon de Saint-Michel, celui du Saint-Esprit sur sa veste, la croix de Saint-Louis à la boutonnière. Fond brun verdâtre. Acquis de M. Carrier pour le musée du Louvre. — H. 0,078. — L. 0,064.

OUVRAGES DE HALL CONSERVÉS DANS SA FAMILLE.

Portrait de Femme, en buste. — Tête presque de face, un peu tournée à droite; cheveux blonds, serrés au sommet de la tête par un ruban bleu bordé de perles, disposés en façon de corbeille où sont plantées trois roses blanches et des fleurs; fichu blanc froncé; corsage et hauts de manches, gorge de pigeon, ouvert sur le devant et lacé avec un cordon rouge. Fond de paysage. A gauche, des arbres; à droite, le ciel et un vase de terre cuite sur lequel on lit : *Hall*, 1791. — Diam. 0,10.

Portrait de femme, buste. — Tête presque de face, légèrement tournée à droite; cheveux relevés et poudrés; chapeau de satin blanc à larges bords un peu retroussés, ornés en dessous d'un petit bouquet de fleurs; corsage vert clair, lacé. Le haut de l'épaule droite est nu. Fond brun. Pas de signature. (Ce médaillon porte des cheveux châtains par derrière.) — H. 0,06. — L. 0,05. — Forme ovale.

Portrait de femme, presque à mi-corps. — Tête de trois quarts, tournée à gauche; cheveux relevés et retombant en boucles au chignon; un pavot placé en haut de la coiffure sur le côté; un autre pavot au corsage bleu garni de dentelles; la manche du bras gauche, le seul que l'on voie, est relevée au-dessus du coude; jupe jaune. Cette dame est assise sur un siége dont le dossier est bleu, et tient sur ses genoux un petit king-charles noir et feu vu de face. Fond brun. Pas de signature. — H. 0,08. — L. 0,065.

Portrait de femme. — Tête de trois quarts tournée à droite; cheveux blonds légèrement poudrés, relevés sur le front, et retombant en boucles de chaque côté sur les épaules; ruban vert sur la tête; robe bleue. Fond gris. — H. 0,022. — L. 0,017. — Forme hexagone.

Portrait de femme, buste. — Tête de face légèrement tournée à gauche; cheveux poudrés, bouclés des côtés, relevés sur le front, retenus par un ruban bleu, ornés d'un œillet blanc et d'un œillet rouge; chemisette froncée; corsage blanc; manches de chemises n'allant que jusqu'au coude. Fond de bosquet. Pas signé. — Diam. 0,055.

Portrait de Hall. — Tête presque de face un peu tournée à gauche; cheveux châtain clair, plats sur le front, bouclés de chaque côté; habit large bleu vif à boutons de métal. Fond verdâtre. Pas signé. — Diam. 0,043.

Portrait de femme. — Tête de trois quarts tournée à droite; cheveux châtains en rouleaux derrière l'oreille, à gauche; sur la tête une espèce de bonnet de dentelle couvert de petites roses; robe de satin bleue; dentelles contre la poitrine. Fond brun. Pas signé. — H. 0,033. — L. 0,021. — Forme ovale.

Petite fille, à mi-corps. — Elle est vue presque de face un peu tournée à droite; cheveux blonds ou châtain clair; le vêtement est blanc et la manche retroussée au coude. Elle tient des roses blanches et rouges sur son genou gauche, qui est relevé. — H. 0,035. — L. 0,021. — Forme ovale.

Jeune fille. — Tête vue de trois quarts tournée à gauche, che-

veux châtain clair, avec un ruban rouge; à droite, de côté, des fleurs blanches et rouges; robe blanche. — H. 0,022. — L. 0,018.

MINIATURES APPARTENANT A DIVERSES PERSONNES.

Mme Bellangé et son fils. — Elle est représentée à mi-corps, assise dans un fauteuil, tenant son fils sur ses genoux. Tête de trois quarts tournée à gauche; cheveux relevés, poudrés, ornés d'un ruban gris; robe de satin gris; fichu blanc à raies rouges. Le petit garçon est vu de profil, tourné à droite, coiffé d'un bonnet à côtes, habillé d'une robe rose garnie de dentelles. Il porte la main sur le fichu de sa mère. Signé légèrement, dans le fond, à gauche. — H. 0,10. — L. 0,085. — Forme ovale.

M. Daudet de Jossan. — Tête de trois quarts tournée à gauche; cheveux poudrés, roulés sur les oreilles; catogan; cravate et gilet blancs; habit de taffetas violacé. Fond vert assez clair. — H. 0,05. — L. 0,042. — Forme ovale.

Portrait d'un officier, buste. — Tête de trois quarts tournée à gauche; cheveux poudrés roulés sur les oreilles. Il porte le hausse-col, une épaulette, un uniforme à revers blancs. Fond verdâtre. — Forme carrée 0,07.

Ébauche peu avancée mais extrêmement curieuse pour l'étude des procédés de Hall. L'ivoire est entièrement couvert et chaque partie a déjà sa valeur relative.

Portrait d'homme âgé, buste. — Tête de trois quarts tournée à droite; cheveux poudrés roulés sur les oreilles; catogan; cravate blanche. Robe de chambre verdâtre. Fond brun. — H. 0,043. — L. 0,037.

Ébauche également très-intéressante par les mêmes motifs; la tête est presque terminée. L'ivoire est collé sur un morceau de carte à jouer (l'as de carreau).

Les trois miniatures précédentes m'appartiennent. La première, chef-d'œuvre de finesse comme couleur et comme dessin, est le

portrait de mon grand-père maternel. La troisième m'a été donnée par Mme Ditte.

Portrait de femme, buste. — Tête de trois quarts tournée à gauche; cheveux relevés, à moitié poudrés, surmontés d'un petit bonnet de gaze orné d'une rose; robe décolletée de taffetas gris; au corsage une rose, un nœud de ruban gris avec filets bleus. Fond simple, brunâtre. Ce portrait semblerait être celui de Marie de Sardaigne, femme du roi Louis XVIII. (Appartient à M. de Feuillet de Conches.) Ovale. — H. 0,056. — L. 0,046.

Portrait de femme, à mi-corps. — Tête de trois quarts tournée à gauche; cheveux noirs, non poudrés, frisés à grosses boucles, séparés dans la hauteur par une couronne de roses. Un long fichu de mousseline bleuâtre est croisé sur la poitrine et passe entre le bras gauche et la taille. Fond de jardin et de ciel. (Appartient à M. Carrier.) — Forme carrée, 0,068.

Ce portrait, resté comme le numéro à l'état d'ébauche, est également très-intéressant, parce qu'il nous initie aux travaux préparatoires de l'habile artiste.

Hall a fait le portrait de Mme Lebrun, nous en avons la preuve par le passage suivant de ses mémoires (t. I, p. 297):

« J'avais une extrême envie d'aller le voir (Voltaire, venu à Paris pour assister à la représentation d'*Irène*) à l'hôtel de M. de Villette, chez qui il logeait; mais, ayant entendu dire que tout flatté qu'il était des visites sans nombre qui lui étaient faites, il en éprouvait une grande fatigue, je renonçai à mon projet. Je puis donc dire n'avoir été chez lui qu'en peinture, et voici comment. Hall, le plus habile peintre en miniature de cette époque, venait de finir mon portrait. Ce portrait était extrêmement ressemblant, et Hall étant allé voir Voltaire le lui montra. Le célèbre vieillard, après l'avoir regardé longtemps, le baisa à plusieurs reprises. J'avoue que je fus très-flattée d'avoir reçu une pareille faveur, et que je sus fort bon gré à Hall d'être venu me l'affirmer. »

Ventes.

Vente de M. Vassal de Saint-Hubert, ancien fermier général, en 1783. N° 87 du catalogue.

Une femme à mi-corps tenant un miroir. — H. 11 p., l. 8 p. Payée 100 liv. 1 s.

(Le même numéro renferme une femme tenant une lettre, par Fragonard. — Mêmes dimensions. Payée 55 liv. 2 s.)

Vente Denon. 1826.

978. — Portrait de M. Denon dans sa jeunesse. Il est représenté assis près d'une table, vu jusqu'aux genoux et tenant un crayon. Miniature grande et de forme ovale.

979. — Un portrait de femme, grande miniature très-soignée, quoique largement peinte.

980. — Quatre portraits de femmes représentées en buste.

Vente de Saint, peintre-miniaturiste. 4 *mai* 1846.

323. — *Scène de famille*. Mme de ***, assise dans un jardin, porte son enfant sur ses genoux et lui donne le sein; son époux sourit à cette scène maternelle. Cette miniature, de la plus grande beauté, est signée. Elle est richement encadrée dans un cadre en cuivre ciselé et cannelé, surmonté d'un cartouche où seize vers relatifs à ces portraits sont gravés.

324. — *Portrait de Girodet*. Il tient à la main une palette. *Signé*.

325. — *Têtes de jeune garçon et de jeune fille*. Deux miniatures.

326. — *Mme Hall*, sa sœur et sa fille, jusqu'aux genoux. Belle miniature, signée *Hall*, 1776.

327. — *Mlle Hall*. Elle est assise, coiffée d'un chapeau à la Paméla.

328. — *Mlle Ledoux*, élève de Greuze. Elle a près d'elle un portrait de Sully. *Signé*.

329. — *Mme la comtesse de Provence*, épouse de Louis XVIII. *Signé.*

330. — *Portrait d'homme* avec le cordon bleu.

331. — *Portrait de Gustave III*, roi de Suède.

332. — *Portrait de Louis XVI.*

333. — *Jeune femme* ayant les cheveux poudrés et portant un petit chapeau garni de fleurs.

334. — *Portrait de femme* ayant des fleurs dans les cheveux et au sein; elle est tournée vers la gauche.

335. — *Portrait de femme en Cérès.*

336. — *Portrait de femme* ayant des perles dans les cheveux et autour du cou.

337. — *Portrait de jeune femme* ayant des fleurs dans les cheveux et une guirlande sur le sein.

338. — *Portrait de jeune femme.* Des fleurs dans les cheveux et un bouquet au sein.

339. — *Portrait d'une jeune femme* ayant la tête nue et des fleurs dans les cheveux.

340. — *Jeune femme* vue jusqu'aux genoux; un chien vient la caresser.

341. — *Portrait de jeune femme.* Elle tient des fleurs dans ses mains.

342. — *Jeune femme* ayant une rose dans les cheveux et une à son sein.

343. — *Jeune fille* coiffée d'une espèce de turban; elle est dans un jardin où se voit la statue de Vénus.

344. — *Portrait d'homme.* La figure seule est terminée.

345. — *Portrait d'enfant.*

346. — *Portrait d'un officier de dragons* sous Louis XVI. Il est coiffé d'un casque.

347. — *Portrait d'un officier de dragons.* Il est signé *Hall.*

348. — *Portrait d'homme* en costume de chasse du temps de Louis XVI. Signé *Hall.*

349. — *L'abbé de Saint-Phar*. Signé *Hall*.

350. — *Portrait d'homme*. Signé *Hall*.

Vente de M. Rhoné. 13 *mai* 1861.

212. — Hall. Très-belle miniature ronde; jeune fille coiffée d'un chapeau orné de rubans bleus et plume blanche; elle a les bras croisés et tient à la main un bouquet de lilas. Dans un cadre en or à réverbère, posé sur une tabatière ronde en écaille.

213. — Id. Portrait de jeune fille, à corsage bleu orné d'une rose. Belle miniature de forme ovale. Dans un cadre à réverbère, posé sur une boîte ronde en écaille.

214. — Id. Miniature ronde; portrait de femme à corsage violet, berthe de dentelles, coiffure à frimas. Dans un cadre en or, gravé à chaînette.

215. — Id. Miniature ronde; portrait de jeune fille, corsage vert orné d'une rose; elle est coiffée d'un ruban et d'un bouquet de fleurs. Dans un cadre à réverbère en or.

216. — Id. Miniature ovale; buste de jeune femme le sein découvert et à coiffure poudrée, ornée de fleurs et rubans. Dans un cadre à réverbère en or.

217. — Id. Grande miniature ronde; portrait de Mme Favart; corsage bleu, orné ainsi que ses cheveux de bouquets de roses. Dans un cadre à réverbère en or.

218. — Id. Miniature ronde; portrait de jeune femme à robe blanche et ceinture violette. Dans un cadre en or.

219. — Id. — Miniature ovale; portrait de Mme la comtesse d'Artois, en corsage bleu et bonnet blanc orné de rubans bleus. Dans un cadre à réverbère en or, à pois en émail blanc.

220. — Id. Miniature ovale; portrait de Rochefort dans le rôle de Colin du *Devin de village*. Dans un cadre en or, gravé à chaînette et posé sur une boîte ronde en écaille.

221. — Id. Miniature ronde; jeune fille coiffée à la fanchon et vêtue d'un corsage violet. Bordure en bronze ciselé et doré.

Vente de M. F. V. 25 janvier 1864.

57. — *Portrait de femme.* — Tête de trois quarts tournée à gauche; cheveux noirs très-crépés, légèrement poudrés, retenus par un ruban bleu. A travers le fichu de gaze qui enveloppe la poitrine, on aperçoit un collier de perles. Robe de soie blanche à raies satinées de même couleur. Fond simple, pas tout à fait terminé. — Forme ronde. — D. 0,053.

58. — *Portrait de femme.* — Tête presque de face; chevelure blonde, abondante, retombant en grosses boucles sur les épaules, et poudrée. Fichu de mousseline entourant le cou et croisé sur la poitrine; robe feuille morte, rose au corsage. Fond simple. Type exquis de la grande dame arrivée à l'âge où le *fichu menteur* remplace les robes décolletées. — Forme ronde. — D. 0,053.

59. — *Portrait du duc de Penthièvre.* — Tête de trois quarts tournée à gauche; cheveux poudrés, rouleaux sur les oreilles, catogan. Cravate blanche, jabot, habit de velours gris pailleté, boutons d'acier. Fond simple. Exécution très-ferme, superbe conservation. — Ovale. — H. 0,035. — L. 0,032.

60. — *Portrait d'homme.* — Tête de trois quarts tournée à gauche; face très-colorée, cheveux poudrés, rouleaux sur les oreilles, catogan. Habit gris à boutons d'or, jabot. Fond simple. Signé *Hall.* — Ovale. — H. 0,037. — L. 0,032.

61. — *Portrait de femme.* — Tête de trois quarts tournée à droite; cheveux poudrés, relevés, surmontés d'un petit fichu de satin blanc garni de dentelles. Robe montante de satin blanc à revers, fichu de mousseline garni de dentelles, rose au corsage. Fond simple. Signé *Hall.* — Ovale. — H. 0,042. — L. 0,034.

62. — *Portrait d'homme.* — Tête de trois quarts tournée à droite; cheveux poudrés à rouleaux sur les oreilles, catogan. Cravate blanche, habit feuille morte. Fond simple. Signé *Hall.* Cette miniature, supérieurement conservée, rappelle par la vigueur du modelé et du ton les plus beaux portraits de Largillière. — Ovale. — H. 0,032. — L. 0,028.

63. — *Portrait de femme.* — Tête de trois quarts tournée à gauche;

cheveux poudrés, relevés; coiffure noire garnie de dentelles blanches. Robe de satin blanc à demi décolletée, fichu de dentelles, nœud rose au corsage. Fond simple. Signé *Hall*. Le contraste des cheveux poudrés, des yeux et des sourcils noirs, donne beaucoup de piquant à cette tête d'une grande distinction. — Ovale. — H. 0,047. — L. 0,038.

64. — *Portrait de femme*. — Tête de trois quarts tournée à droite; cheveux châtains retenus par un ruban rouge, grosses boucles tombant sur le cou; grand fichu relevé formant une espèce de fraise. Robe verte décolletée, manches blanches, ceinture et rubans violets; au cou, une chaîne d'or à laquelle pend un médaillon. Fond de ciel nuageux. Miniature d'une grande vigueur et de la meilleure conservation. — Forme ronde. — D. 0,070.

65. — *Portrait de Marie-Antoinette*. — Tête de trois quarts tournée à droite; cheveux poudrés, bouclés sur les tempes, relevés sur le sommet de la tête. La reine est coiffée d'une étoffe bleue de ciel garnie de dentelles et de fleurs. Robe décolletée de satin gris perle, fleurs blanches et rouges au corsage. Fond de jardin. Cette miniature est d'une extrême finesse de ton et d'un harmonie remarquable. — Forme ronde. — D. 0,067.

66. — *Portrait de femme*. — Tête de trois quarts tournée à gauche; cheveux châtain clair bouclés, peu ou point poudrés; ruban bleu dans les cheveux. Fichu de mousseline croisé sur la poitrine, une rose au corsage. Robe bleue à boutons; manches de dessous blanches, serrées au-dessus du coude par un ruban jaune. Fond de paysage. Cette miniature, extrêmement remarquable par la largeur de la touche et le pittoresque de l'exécution, paraît être le portrait de Mme Hall. En tout cas, c'est une œuvre où l'artiste a mis tout son talent, tout son feu, et qu'il a peinte évidemment pour lui-même. — Ovale. — H. 0,085. — L. 0,070.

67. — *Portrait de jeune fille* (tête de fantaisie). — Tête vue de trois quarts tournée à droite; cheveux châtain foncé, retenus par un fichu de soie jaune orné de roses. Gorge entièrement découverte. Fichu de gaze, manches blanches, robe bleue, des roses au corsage. Fond simple. Cette miniature, comme fraîcheur de ton, vigueur de touche, relief dans le modelé et grâce dans l'expression, est un chef-d'œuvre qui peut soutenir la comparai-

son avec les têtes de jeunes filles les plus réussies de Greuze. — Ovale. — H. 0,110. — L. 0,093.

Gravures d'après Hall.

Charles-Philippe, comte d'Artois, etc. Le prince est représenté debout, à mi-corps, tête nue, tournée à gauche, la main droite, tenant un chapeau, appuyée sur le dos d'un fauteuil, la gauche relevant la basque de sa veste. Il porte le grand cordon du Saint-Esprit et l'ordre de la Toison d'or. Médaillon ovale inscrit dans un panneau de pierre : sur une plinthe recouverte par une draperie portant l'inscription, des drapeaux, l'écu de France, un casque, un caducée, etc. Au bas : *D'après le tableau original de M. Hall, peintre du roi, gravé par Dupin fils.*

Ce tableau, évidemment une miniature, devait être de la même grandeur que le médaillon ovale (H. 0.086.— L. 0,070). La gravure est remarquablement fine et bien dans le sentiment de Hall.

Louis-Auguste, Dauphin de France. Petite pièce en hauteur, datée de 1770, gravée par J.-M. Moreau.

M. le duc de la Vrillière. Petite pièce, 1769, gravée par J.-M. Moreau.

(Ces deux estampes sont citées dans le catalogue Paignon Dijonval, nº 2371. Est.)

TROISIÈME PARTIE

I. Technique de la miniature. — Procédés de Hall et des miniaturistes de la fin du XVIIIe siècle. Procédés des miniaturistes anglais modernes.

II. Catalogue des ouvrages traitant de la miniature.

I

TECHNIQUE DE LA MINIATURE

La manière de traiter la miniature au siècle dernier diffère tellement de celle en usage maintenant (si toutefois la miniature existe encore), que l'on me pardonnera, j'espère, les détails où je vais entrer, détails qui ne me semblent pas avoir été exposés sous cette forme dans aucun livre. A moins qu'il ne s'agisse de recherches historiques, il m'a toujours paru absolument inutile de faire un livre avec d'autres livres, et de composer des ouvrages à coups de ciseaux. Ce que je sais et ce que je vais dire me vient par tradition, m'a été enseigné par de vieux peintres que j'ai interrogés minutieusement, qui m'ont montré leurs instruments et la manière dont ils s'en servaient. Ces procédés, à mon tour, je les ai mis en pratique; ces outils, je les ai maniés, et, avec leur aide, je suis parvenu à copier assez fidèlement les plus belles miniatures de Hall et de Fragonard.

Un Anglais de mes amis, M. Barclay, peintre miniaturiste mort à Paris depuis quelques années, enfin M. Rochard, qui a vécu longtemps à Londres, où il a fait une grande quantité de portraits pleins de grâce et d'une charmante couleur, m'ont donné des renseignements précieux sur les procédés de MM. Roos et Thurburn, qui jouissent d'une immense réputa-

tion en Angleterre, et dont on a pu voir les grands ouvrages à l'exposition universelle de 1855. Ces renseignements, curieux à plus d'un titre, et quelques autres encore, m'ont paru mériter de trouver place ici.

A moins qu'il ne fût question d'une simple tête, Hall et la plupart de ses confrères étaient dans l'habitude de faire préliminairement à la plume ou au crayon un croquis de ce qu'ils voulaient représenter. Dans ce travail préparatoire, ils établissaient le mouvement de la figure, l'agencement du costume, la place des accessoires, les principaux détails du fond. La composition d'un portrait préoccupait Hall constamment; nous en avons la preuve par ce passage d'une lettre à sa fille Adèle : « J'ai des livres; je lis pourtant peu, j'aime mieux rêver et penser. J'ai composé de jolis petits tableaux (c'est-à-dire des projets de miniatures, des arrangements de portraits ou de figures de fantaisie) que j'espère un jour finir. »

Je possède de Hall un croquis à la plume représentant une femme debout dans un jardin, près d'un vase de fleurs, évidemment première pensée d'une miniature; et, d'un autre artiste contemporain (peut-être Sicardi), une vingtaine de petites esquisses sur cartons crayonnées, coloriées, faites d'après nature, destinées à venir en aide au peintre pendant l'absence du modèle. Ces précautions, qui paraîtront minutieuses aux artistes qui attaquent directement l'ivoire, concourent puissamment à la correction du dessin, à l'exactitude de la ressemblance, à la franchise et à la rapidité de l'exécution.

Je remarque sur l'ébauche peu avancée d'un portrait d'officier (v. page 95), que Hall traçait fort légèrement son trait, sur l'ivoire, à la mine de plomb, n'indiquant que les places et omettant les détails. En faisant ce trait un peu incertain, il posait probablement l'ivoire, avant de le coller, sur son croquis, et profitait de sa transparence pour calquer les contours et les masses. Fragonard esquissait non-seulement à la mine de plomb, mais utilisait, comme teinte, ce crayonnage, qu'il renforçait même après coup, dans certains détails, quand la minia-

ture était entièrement peinte. Cet artifice, qui produit un très-joli effet dans les linges, les rubans, les boucles de cheveux se détachant sur le fond, donne toutefois à la miniature un aspect d'esquisse, d'inachèvement, qu'on doit éviter dans les véritables portraits.

Le choix de l'ivoire est important. Celui qui est mat, spongieux, doit être rejeté; il ne se lave pas bien, absorbe la couleur et rend le travail difficile. Il faut également ne pas employer celui qui est veiné et moiré partout. On préférera un ivoire à grain serré, à texture transparente, ayant un espace clair au centre, assez large pour qu'on puisse y placer la tête du portrait. Les lignes et les grains qui existent de chaque côté ont peu d'importance, parce que ces endroits sont couverts par les fonds, les accessoires, plus généralement chargés de couleurs et gouachés dans le procédé qui nous occupe.

Cet emploi de la gouache permettait aussi plus de négligence dans la préparation de l'ivoire. On raclait, on ponçait surtout le milieu, et l'on ne mettait pas autant de soin à faire disparaître les stries ou imperfections du reste. La méthode actuelle, qui consiste exclusivement dans l'emploi de couches minces et transparentes, ne s'accommoderait pas d'un ponçage irrégulier; les moindres stries ou les différences de grain occasionneraient des taches fort longues à dissimuler.

On se servait beaucoup plus de pinceaux de petit gris que de ceux en martre, réservés pour finir, parce qu'ils sont plus déliés et plus fermes. Les pinceaux de petit gris sont excellents pour ébaucher, avancer le travail et pointiller. D'un poil doux, ils caressent l'ivoire, n'enlèvent pas les dessous et donnent une touche grasse. Il y en avait de trois espèces : ceux un peu pointus et pas trop coniques, pour les chairs; ceux à bouts demi-ronds, pour des touches plus larges, les cheveux, etc.; enfin, ceux à bouts carrés, destinés surtout aux fonds gouachés. Naturellement chaque espèce comportait diverses grosseurs, mais ils étaient plutôt courts que longs. Les pinceaux de martre noire et principalement ceux de martre rouge sont

beaucoup plus raides, plus élastiques, et conviennent très-bien pour l'aquarelle, parce que le papier offre plus de résistance que l'ivoire. Les miniaturistes de l'école actuelle les emploient exclusivement, et il se pourrait bien que la rigidité de cet instrument contribuât à la sécheresse que l'on remarque dans la plupart de leurs ouvrages, sécheresse qui devient très-sensible quand on les compare à ceux du siècle passé.

Le choix et la préparation des couleurs concourent puissamment au gras, au moelleux de l'exécution, qui n'exclut pas la fermeté. Les couleurs étaient moitié moins gommées qu'elles ne le sont à présent. Ces dernières se vendent en écailles qui ont l'aspect luisant et la fragilité de l'émail. Les premières, au contraire, quoique gommées, étaient presque mates et s'écrasaient facilement avec le doigt, ou les plus dures avec un couteau d'ivoire. J'ai sous les yeux une boîte à couleurs et des palettes toutes chargées, d'un miniaturiste du temps de Louis XVI; je pense qu'il ne sera pas inutile d'en faire une description un peu détaillée.

Les meilleures couleurs pour la miniature, à l'époque dont je parle, étaient celles d'Antheaume. Voici leurs noms d'après l'étiquette collée sur les petites bouteilles qui les renfermaient :

Blanc léger, — blanc de plomb, — jaune de Naples, — massicot, — ocre jaune, — ocre de rue, — terre d'Italie, — terre de Sienne naturelle, — id. brûlée, — brun rouge, — ocre rouge, — vermillon, — laque, — carmin, — style de grain de Troie, — id. d'Angleterre, — bistre, — terre de Cologne, — terre d'ombre naturelle, — id. brûlée, — indigo, — bleu de Prusse, — cendre bleue, — cendre verte, — noir d'ivoire. — La même boîte renfermait en outre en petits paquets : de l'outremer, du rouge de Saturne (minium), — de l'orpin rouge et de l'orpin jaune (1). — Un avertissement, collé intérieure-

(1) A ces couleurs les peintres en ajoutaient d'autres, suivant leurs fantaisies ou l'habitude. Telles étaient l'encre de Chine, le vert de vessie, le pourpre de Cassius, qui entraient dans les ombres; la gomme-gutte, qui donne de très-beaux jaunes, etc.

ment sur le couvercle, prévient que : « Lesdites couleurs sont broyées, gommées, séchées, et se délayent facilement avec de l'eau en les écrasant sur la palette. » Je puis certifier, par expérience, que ces couleurs sont de beaucoup supérieures aux nôtres, comme richesse de teinte. Des lavages réitérés les ont débarrassées de toutes les parties grossières qui altéraient leur pureté : les ocres ont un éclat inusité, et l'ocre jaune, par exemple, a l'aspect chaud et doux de l'or mat. Voici maintenant quelques remarques sur leur emploi. Le blanc léger servait pour les points lumineux des chairs, les perles, les dentelles. — Le blanc de plomb se mêlait aux couleurs employées pour les draperies, les fonds, etc. — Le massicot, blanc jaunâtre ou soufre très-pâle, qui s'obtient en calcinant légèrement dans un creuset la pellicule qui recouvre le plomb en fusion, et non pas de la litharge comme on le fait maintenant, est une couleur que tous les anciens peintres ont employée à l'eau et à l'huile. Vingt auteurs en parlent; les chimistes prétendent qu'elle manque absolument de solidité, et elle est tout à fait abandonnée. Rien ne peut la remplacer cependant, aucun mélange n'offre cet aspect crémeux. Quant à sa solidité, j'ai des motifs pour la croire plus grande qu'on ne le pense. Je m'en suis servi abondamment dans les tableaux peints à l'huile et dans des aquarelles exécutées il y a plus de trente-six ans. Dans ces ouvrages, qui ont éprouvé bien des vicissitudes, je n'ai pas remarqué que le massicot ait subi la moindre altération. Bonington l'employait très-souvent, et, sous son pinceau, il a conservé également sa franchise de teinte. — La laque, le carmin, les styles de grains de Troie et d'Angleterre, le bistre, ont aussi la réputation de s'évanouir facilement. Certes la laque ordinaire et le style de grain de Troie (que l'on n'employait que dans les fonds, les paysages, les draperies) n'ont pas la fixité des laques rouges ou jaunes tirées de la garance ou de la gaude; la laque pâlit, le style de grain se décompose; mais il n'en est pas de même des autres couleurs enveloppées dans une commune réprobation : elles valent beaucoup mieux

que leur réputation. Le carmin a une richesse de teinte si puissante, qu'il en reste toujours assez dans les carnations, où il entre en très-petite quantité, soit pur, soit mêlé au vermillon. Combiné avec le bistre, il donne une teinte d'ombre chaude, sanguine et profonde, qu'on ne peut obtenir par d'autres moyens. Le style de grain d'Angleterre, employé très-probablement par les écoles flamande et hollandaise, égale bien en solidité, lorsqu'il est soigneusement préparé, le bitume et la momie, qui ont de nombreux inconvénients. Le bistre vaut au moins la sépia en solidité, et lui est supérieur comme chaleur de ton. — Je crois que la vraie terre de Cologne n'existe plus, ou du moins l'on n'en trouve plus dans le commerce. Tout ce qu'on vend sous ce nom est de la terre de Cassel ou une substance falsifiée. C'est cependant une couleur précieuse : entre autres qualités, sa teinte, d'un brun violâtre *sui generis*, donne juste l'ombre du bleu, ombre si difficile à faire vraie et légère. Dans l'admirable Couronnement de Marie de Médicis, par Rubens, que j'ai eu occasion d'examiner à fond et de près, le grand tapis bleu, toutes les robes en velours bleu, sont exécutés par un frottis léger de terre de Cologne dans les ombres, et il n'y a réellement de touches bleues que sur les clairs et dans les demi-teintes peu foncées. L'illusion est cependant complète, et jamais velours n'a paru d'un bleu plus brillant et plus harmonieux. Fragonard s'est constamment servi de ce procédé. Tous les rubans, tous les satins de cette couleur sont obtenus à l'aide de la terre de Cologne rehaussée par des clairs faits avec la cendre bleue.

En résumé, la palette des clairs se compose de l'ocre jaune, des terres de Sienne naturelle et brûlée, du brun rouge, de l'ocre rouge (plus claire), du vermillon, du carmin, du bistre, du noir d'ivoire et de l'outremer. Le blanc léger intervenait dans les points lumineux des yeux, du nez, des lèvres, etc. Quelquefois, pour *mater* certains endroits, on en posait une touche très-mince, très-étendue d'eau, que l'on glaçait ensuite lorsqu'elle était sèche. Hall a été sobre de ce procédé, mais

Fragonard s'en sert à chaque instant. C'est par ce moyen qu'il obtient le velouté des joues sur ses ravissantes têtes d'enfants. Mais il faut la plus grande dextérité pour manier le blanc de la sorte; n'étant presque pas gommé, et appliqué très-mince, pour le glacer il faut en quelque sorte l'effleurer, et l'on ne peut y revenir à deux fois. Si l'effet cherché est manqué, il vaut mieux effacer et recommencer que tenter des modifications impossibles à réaliser.

Ainsi que l'enseignait Antheaume, le peintre écrasait les couleurs sur la palette d'ivoire et les délayait dans un peu d'eau. Bien qu'elles fussent suffisamment gommées pour le plus grand nombre de cas, l'artiste cependant, dans certaines vigueurs, y ajoutait encore un peu de gomme au bout du pinceau. Il préparait une palette consacrée exclusivement aux chairs, et faisait sur d'autres morceaux d'ivoire les tons et les teintes nécessaires aux parties gouachées. Ainsi il y avait une palette pour les ciels; une pour les fonds ordinaires, gris ou verdâtre; une pour les verts des fonds de paysage; d'autres enfin pour les draperies. Ces teintes dégradées toutes prêtes à l'avance sont indispensables à la réussite de la gouache, qui exige une exécution rapide et ne veut pas être tourmentée. Très-souvent aussi on préparait le même ton avec plus ou moins de gomme, parce qu'en général il vaut mieux ébaucher la gouache avec des couleurs plus gommées et finir avec celles qui le sont moins. Je regarde toutes ces précautions comme absolument indispensables à une bonne exécution, et ceux qui pensent gagner du temps en suivant une autre marche, en ne faisant pas de teintes, ne vont pas à beaucoup près aussi vite, et n'obtiennent pas des résultats satisfaisants.

Vers le commencement du siècle, les couleurs de Cossard se substituèrent peu à peu à celles d'Antheaume. Elles comprenaient toutes les nuances extraites du fer connues sous la dénomination de *mars*, ainsi que les garances, etc. Elles étaient très-pures, mais fort gommées. Malgré ce défaut, capital à mes yeux, car l'excès de gomme engendre inévitablement la séche-

resse d'exécution, on abandonna les anciennes couleurs pour les nouvelles, et depuis une cinquantaine d'années les miniaturistes se servent exclusivement de ces dernières. Voici les palettes adoptées par les principaux artistes à la suite de cette révolution chimique :

Isabey :

Blanc d'argent (pour les rehauts seulement), ocre jaune, — jaune doré, — vermillon de Chine, — brun rouge, — laque de garance, — carmin de garance, — bistre, — terre de Cologne, — indigo, — noir d'ivoire, — précipité rouge, — outremer (1).

Mansion, élève d'Isabey, ajoute à cette palette des chairs la suivante pour la gouache et les fonds.

Blanc léger, — ocre jaune, — ocre de rue, — orpin jaune, — orpin rouge, — sienne brûlée, — brun rouge, — vermillon, — laque, — carmin, — indigo, — bleu de Prusse, — bistre, — terre de Cologne, — noir de bougie, — gomme-gutte, — vert de vessie, — précipité violet.

Aubry :

Ocre jaune, — ocre de rue, — jaune doré, — rouge mars capucine, — ocre Wolfenbuttel, — brun n° 4, — brun mars, — vermillon de Chine, — brun rouge, — laque brune, — laque rouge-cerise, — laque carminée, — carmin, — laque garance rose n° 1, — laque n° 2, — outremer n° 1, — précipité violet, —

(1) Telles étaient ses couleurs pour les portraits à l'aquarelle ou en miniature sur papier. Dans son *Escalier du Louvre*, il a employé beaucoup de blanc dans le ciel, et, craignant que celui-ci, tiré du plomb, ne changeât, il eut l'idée de le remplacer par de l'émail blanc, qu'il réduisit en poudre impalpable et lava à plusieurs reprises. Il m'a dit également s'être servi, pour les jaunes et dans les verts, de la gomme-gutte, qu'il rendait très-solide par le procédé suivant. Il en mettait un morceau dans une soucoupe, le couvrait d'eau, et décantait cette eau plusieurs jours de suite. La partie gommeuse est éliminée par ces lavages, et il ne reste que la partie résineuse colorée très-fixe.

précipité rouge, — noir de bougie. (Dans les derniers temps, il supprima l'ocre de Wolfenbuttel et la laque n° 2.)

AUGUSTIN :

Chairs : Vermillon, — vermillon de Chine, — laque garance rose n° 1, — laque animale n° 2, — laque garance rouge cerise, — précipité rouge, — précipité violet, — laque garance brune foncée, — violet mars n° 3, — rose mars n° 1, — rouge mars n° 2, — rouge mars capucine, — jaune doré, — ocre de Venise, — ocre de rue, — terre de Sienne naturelle, — ocre de Wolfenbuttel, — terre de Sienne brûlée, — brun n° 4, — brun mars bistre, — brun mars violet, — terre de Cassel, — noir d'ivoire, — bleu de Prusse, — outremer n° 1, — cobalt.

Fonds : Blanc léger, — laque de garance rose n° 1, — bleu de cobalt, — bleu de Prusse, — jaune d'or jonquille n° 3, — jaune d'or capucine n° 1, — jaune de Naples, — ocre de Venise, — brun rouge, — terre de Sienne brûlée, — brun n° 4, — terre de Cassel, — noir d'ivoire.

SAINT :

Ocre jaune, — jaune doré, — ocre Wolfenbuttel, — brun Van Dyck, — brun n° 4, — brun mars bistre, — vermillon de Chine, — vermillon de Paris, — rouge mars capucine, — brun rouge, — laque de garance rose, — garance cerise, — garance brune, — garance brune foncée, — outremer n° 1, — précipité rouge, — précipité violet, — noir de bougie.

M[me] DE MIRBEL :

Chairs : Vermillon, — vermillon de Chine, — garance rose n° 1, — garance rose n° 2, — précipité rouge, — précipité violet, — rouge mars, — violet mars, — rose mars, — rouge mars capucine, — jaune léger, — blanc léger, — jaune doré, — sienne brûlée, — brun mars bistre, — terre de Cologne, —

noir d'ivoire, — noir de bougie, — bleu de Prusse, — outremer lapis, — outremer n° 1.

Fonds, gouache : Blanc d'argent, — garance rose n° 1, — vert minéral, — cobalt, — bleu de Prusse, — noir d'ivoire, — terre de Cassel, — brun n° 4, — sienne brûlée, — brun rouge, — ocre de Venise, — jaune de Naples, — jaune d'or capucine, — jaune d'or jonquille.

Mme Herbelin :

Vermillon, — vermillon de Chine, — garance rose, — carmin de garance, — laque carminée, — laque brune, — précipité rouge, — précipité violet, — violet mars, — blanc léger, — ocre jaune, — jaune doré, — orangé mars, — rouge mars, — brun Van Dyck, — brun mars n° 4, — bistre, — noir de bougie, — outremer lapis, — cobalt.

Si j'ai donné la description de ces palettes, c'est parce qu'elles peuvent être utiles dans plusieurs circonstances, et qu'aucune d'elles n'est indiquée dans les ouvrages traitant de la miniature dont on trouvera la liste plus loin. La fabrique d'Antheaume n'existant plus depuis longtemps, il serait impossible de se procurer maintenant de ses couleurs. Un de ces hasards sur lesquels il ne faut pas compter m'en a fait tomber une boîte intacte entre les mains, et j'ai pu m'assurer de leur bonté. A défaut de ces couleurs, je propose, comme s'en rapprochant beaucoup pour le ton et le mat, l'emploi des tablettes anglaises de Newman, délayées sur une palette d'ivoire. Les miniaturistes anglais, comme on le verra bientôt, s'en servent exclusivement et n'ont jamais employé nos couleurs en écailles gommées avec excès. Je ne parle pas des couleurs *moites* en pastilles, en godets ou en tubes, détestables pour la miniature. Quoiqu'elles n'aient pas à beaucoup près la finesse, l'adhérence des couleurs sèches en tablettes, certaines qualités, et surtout leur commodité, les ont fait adopter par presque tous les aqua-

rellistes de nos jours. Elles peuvent rendre de grands services dans le paysage, les compositions à figures, les imitations d'effets vigoureux de l'huile, les études d'après nature ; mais, je le répète, elles ne conviennent ni pour la miniature sur ivoire, ni pour le portrait à l'aquarelle sur papier.

Dès le début, Hall couvrait partout l'ivoire. Si peu avancée que fût son ébauche, à quelque moment qu'il abandonnât son ouvrage, chaque partie avait toujours sa valeur relative franchement établie. Jamais il ne lui serait entré dans l'idée de travailler à la tête sans s'occuper presque en même temps du fond et des draperies. Il savait trop bien que les teintes et les tons n'ont aucune importance par eux-mêmes ; que leur éclat augmente ou diminue suivant qu'on les juxtapose d'une façon ou d'une autre, pour ne pas avoir recours, en commençant, à cette puissance des oppositions qui permet au peintre initié à tous les secrets de l'art d'arriver à des effets magiques, indéfinissables, à l'aide des moyens les plus simples et de la palette la moins compliquée.

Hall ébauchait très-largement et par plans. Dans une tête, il accusait tout d'abord les ombres, qui constituent le *dessin intérieur*, établissent le modelé, font saillir les joues, le nez, la lèvre inférieure et le menton. Il piquait d'une teinte très-sanguine et très-profonde les trous des narines, et donnait aux pupilles une vigueur qui l'emportait de beaucoup sur toutes les autres ombres de la tête. Une étude intelligente des portraits de Rubens et de Van Dyck lui avait révélé l'extrême importance de ces deux accents énergiques qui, plus que tous les autres artifices, font vivre une tête. Ce n'est guère que pour finir qu'il employait les hachures, et surtout les points ; encore se servait-il de ces derniers d'une façon qui me semble lui être toute particulière. Il fondait ses tons, adoucissait ses teintes, non en posant, comme on le fait ordinairement, des points colorés. Au lieu d'ajouter de la couleur, il en ôtait au contraire avec le bout d'un pinceau légèrement rond et humide. Ce procédé, inverse de celui en usage, était une conséquence de sa manière

d'établir énergiquement les dessous, méthode peu observée par les miniaturistes, qui réservent les touches et les vigueurs pour la fin. Après avoir ainsi égalisé son travail, émoussé les aspérités, il passait de légers glacis pour atténuer le pointillage luimême, et terminait, s'il avait trop affaibli certains endroits, par quelques points ou hachures cette fois colorés.

Dans les chairs, il ne se servait de blanc que pour les grandes lumières des parties les plus saillantes du front, des paupières, des joues, des lèvres, etc. Il le couchait très-mince, le glaçait avec le ton local, et n'empâtait un peu que les points lumineux des yeux et du nez. Le blanc utilisé de cette façon, non mélangé à une autre couleur, comme dans la gouache, contribue à donner à la peau un velouté qu'on n'obtient pas en réservant l'ivoire.

Les fonds gouachés demandent une grande dextérité d'exécution pour ne point paraître lourds et se lier sans dureté aux chairs. Il est absolument nécessaire de préparer à l'avance, sur une palette, et en assez grande quantité afin d'être sûr de ne pas en manquer, les tons qui doivent y entrer. On ébauchera sans empâtement, et d'abord au-dessous du ton définitif. On monte ensuite les fonds à leur valeur par des couches successives, en réservant un peu de la première contre la figure; puis on égalise cet endroit plus clair, et on le dégrade imperceptiblement à l'aide de points et des teintes dont on s'est déjà servi. Des glacis diversement colorés, passés sur le tout avec des pinceaux plats et larges, sont très-utiles pour atténuer ce que la gouache aurait de cru ou de farineux. Il peut être à propos, dans certains endroits, de recourir au point seulement humide dont il est parlé ci-dessus, en le posant à cheval sur la chair et sur le fond.

Le grattoir est le blaireau du miniaturiste, surtout s'il emploie, comme je le recommande, la gouache et les couleurs peu gommées. Ces couleurs, la plupart terreuses, forment naturellement de certaines épaisseurs, un grenu, qu'il importe d'enlever pour éviter les taches, en repassant par-dessus, et rame-

ner la transparence. Le grattoir bien tranchant, posé à plat, manié légèrement, fait disparaître les inégalités, unit le travail et permet de revenir sur le dessous avec facilité.

Comme je n'ai nullement l'intention d'écrire un traité complet de la miniature, et que mon but est seulement de signaler les procédés usités par Hall et ses contemporains, je me bornerai à ces renseignements généraux indiquant suffisamment la marche qu'ils ont suivie. La pratique, des copies consciencieusement exécutées, en apprendront plus que toutes les théories. Au reste, on pourra consulter avec fruit, pour plus de détail, quelques-uns des ouvrages dont la liste se trouve ci-après, et particulièrement le traité de Mansion, élève d'Isabey, qui, dégagé de la partie romanesque à laquelle l'auteur crut devoir recourir pour se conformer au goût de l'époque, renferme d'excellents préceptes et des conseils dictés par l'expérience.

On sait à quel degré l'aquarelle est tenue en honneur par les Anglais; à quel point ils encouragent cet art charmant que nous avons presque abandonné après y avoir excellé, et combien d'artistes d'un grand mérite comptent les deux sociétés des «*painters of water colours.*»

Mais ce qu'on ignore généralement, c'est que la miniature n'est pas tombée chez eux à cet état de décadence et d'abandon où elle se trouve chez nous. Bien loin de là, les peintres qui la cultivent avec succès sont nombreux, jouissent d'une grande réputation et font d'excellentes affaires.

Avant de parler des artistes, jetons un coup d'œil sur l'ensemble de leurs procédés.

La gouache, excepté pour quelques rehauts, est entièrement bannie des chairs, des fonds et des draperies.

Les couleurs sont celles en tablettes, surtout de Newman, usitées pour l'aquarelle.

Les pinceaux, généralement en martre, ne diffèrent pas non plus de ceux employés par les aquarellistes. Cependant quelques miniaturistes, M. Thurburn entre autres, leur préfèrent

des pinceaux très-longs, minces, point renflés au milieu, ressemblant, comme forme, à ceux avec lesquels les décorateurs *filent* les lignes. Ils sont très-commodes pour les hachures, et en appuyant on peut *traîner* de larges teintes. Je m'en suis servi bien souvent, et je trouve ceux un peu émoussés très-utiles dans bien des cas.

Le grattoir est en quelque sorte dans les mains du miniaturiste anglais un autre pinceau. Aussi a-t-il toujours près de lui un assortiment de ces instruments parfaitement affilés. Il ne les pose pas à plat, comme dans l'ancien système, quand on voulait ébarber une superficie trop grenue; il le tient comme une plume, et enlève avec sa pointe un peu couchée les gouttelettes de couleur que la grande quantité d'eau contenue dans son pinceau dépose à l'extrémité des touches. Il fait disparaître aussi de la sorte les trop grandes épaisseurs, les taches, la dureté du bord des teintes, etc. Puis il rebouche ces trous, ces éraillures blanches avec un travail patient qui donne à l'ensemble un aspect très-uni. Les anciens miniaturistes français, humectant, au contraire, le pinceau le moins possible, n'avaient pas besoin de recourir aussi fréquemment à cet expédient.

Les Anglais préfèrent les grandes miniatures aux petites, et donnent souvent 4 à 5 centimètres aux têtes des portraits. Ils estiment beaucoup les figures en pied, les compositions où se trouvent plusieurs membres de la famille groupés soit dans des paysages, soit dans des intérieurs d'appartement. Ces peintures ont quelquefois 35, 40 et même 50 centimètres de hauteur. Les ivoires de cette dimension ne sont pas sciés en travers de la dent, mais sont *déroulés* par un sciage circulaire, aplatis, puis fixés solidement sur une ardoise encadrée dans un châssis de bois (1).

(1) L'inventeur de ce procédé est un nommé Alessandri, qui demeurait en 1855 rue Folie-Méricourt, n° 21, et qui fournissait seul les miniaturistes anglais. Ces ivoires sont tarifés suivant leur taille. Les plus grands coûtent trois ou quatre cents francs.

Ces proportions me semblent exagérées et contraires au génie de la miniature. Le mot même indique l'idée d'une chose délicate, précieuse, portative, et il me semble que la faire sortir du champ où elle était limitée autrefois, c'est lui enlever son véritable caractère, la dépouiller de son plus grand charme.

Je ferai observer en outre que l'ivoire est une substance animale ayant une forte tendance à jaunir. Plus la surface est considérable, plus cette teinte devient sensible. On ne gagne donc rien en recourant à de grands ivoires, et si l'on veut élargir les dimensions de la peinture à l'eau, il vaut mieux adopter franchement le papier et imiter en cela Isabey.

Voici maintenant les renseignements qui m'ont été communiqués par des amis très-bien renseignés, et eux-mêmes peintres distingués.

M. Rochard (1) n'emploie dans les chairs que les couleurs suivantes : — light red ou venetian red (rouge clair ou rouge de Venise), — indian red (rouge indien), — raw siena (sienne naturelle), — indigo, — outremer, — pinck madder (garance rose), — burnt madder (garance brûlée), — noir de pêche, — Van Dyck brown (brun Van Dyck), — vermillon (pour les lèvres et très-rarement).

Son seul jaune est la terre de Sienne naturelle, qu'il trouve plus transparente que les ocres. Il obtient le ton local de la chair avec le rouge de Venise ou le rouge clair. La teinte qu'il fournit paraît orange par opposition avec la garance dont les joues ou autres parties sanguines sont colorées, et cela sans avois besoin d'employer du jaune. Le brun Van Dyck peut, échauffé avec de la laque, refroidi avec de l'indigo, servir aux ombres. Il préfère le noir de pêche, pour les gris, au noir d'ivoire, qu'il trouve trop gras ; et quand il désire un noir intense, il l'obtient à l'aide d'un mélange de laque, d'indigo et de brun Van Dyck. — Son bleu de prédilection est l'indigo, et il n'a recours à l'outremer que pour des demi-teintes très-fines

(1) M. Rochard n'est point Anglais, mais il a habité Londres pendant de longues années, et a adopté les procédés des artistes de cette ville.

et le bord des ombres. Il ne trace pas de contours au crayon sur l'ivoire et esquisse légèrement d'après le modèle avec un peu de rouge indien ou de rouge clair. Il établit les plans de l'ébauche en lavant comme à l'aquarelle, et finit par des hachures. Les fonds, les accessoires, très-vigoureux et d'une belle couleur, sont traités presque entièrement comme à l'aquarelle, très-peu hachés et encore moins pointillés.

Palette de M. Roos :

Terre de Sienne naturelle, — vermillon, — rouge indien, — garance rose, — carmin, — brun Van Dyck, — bleu d'Anvers, — indigo, — outremer, — blanc fixe (constant white), pour les points lumineux seulement.

M. Roos, mort récemment, a joui longtemps d'une grande réputation, surtout comme dessinateur correct et habile à saisir la ressemblance. Cette réputation a été éclipsée depuis quelques années par celle de M. Thurburn, qui passe pour le premier miniaturiste de l'Angleterre. Nous avons vu plusieurs grands ouvrages de ce dernier à l'Exposition universelle de 1855. Son dessin est incorrect, mais il entend bien l'arrangement, l'harmonie des teintes et l'effet. Voici la liste des couleurs qu'il emploie et qu'il délaye simplement dans une assiette :

Ocre jaune, — rouge clair, — garance rose, — carmin brûlé, — sienne brûlée, — cobalt, — noir d'ivoire, — blanc de Chine pour les points lumineux et quelquefois dans les linges, — vert oxyde de chrome, dans les fonds de paysage. (Il ne se sert pas de vermillon dans les chairs.)

Il ébauche très-hardiment, et, du premier coup, avec beaucoup de vigueur, comme s'il faisait une aquarelle sur papier, ne se préoccupant pas des taches qui se produisent sur l'ivoire par l'abondance de l'eau contenue dans son pinceau. C'est le

moyen, suivant lui, d'obtenir une grande transparence, et, pour atteindre ce but, il le préfère à la superposition des teintes. Il n'ajoute point de gomme dans ce premier travail, que, du reste, il ne laisse voir à personne.

L'ébauche faite, il la livre à un élève pour enlever les taches avec le grattoir, pour égaliser les teintes, finir, hacher, pointiller les draperies et les fonds. — Une autre personne (une femme) (1) termine le paysage, bouche les blancs, ôte les raies, unit le ciel, en raccordant les tons avec une patience infinie et une telle habileté que le tout semble lavé au premier coup. C'est alors que l'artiste reprend sa miniature, termine la tête par des hachures, des touches spirituelles, et met les dernières vigueurs, qu'il rend plus intenses par un emploi judicieux de la gomme. On prétend même, quoiqu'il ne l'avoue pas, qu'à l'instar de beaucoup d'autres miniaturistes anglais, il passe sur son œuvre achevée, avec un pinceau large et plat, une couche légère de vernis à l'esprit-de-vin (2).

(1) Une troisième personne a la spécialité des uniformes, des costumes, des ors et des broderies. M. Thurburn rétribue très-largement ceux qu'il emploie et leur donne, dit-on, 10 à 12,000 fr. par an. Quant à lui, il exécute une quinzaine de portraits en pied dans l'année, plus une grande quantité de têtes et de bustes. Une seule figure sur un ivoire déroulé du prix de 300 fr. lui était payée à l'époque où je parle (1855) 200 livres (5,000 fr.)

(2) On peut passer sans le moindre inconvénient de l'esprit-de-vin rectifié à 40° sur une miniature. C'est même un excellent moyen pour la nettoyer, enlever les saletés, et, dans bien des occasions, faciliter le travail des retouches.

II

OUVRAGES SUR LA MINIATURE

Bosse (Abraham). Premiers enseignements de la pourtraicture pour la jeunesse, etc. 1[re] partie : Des diverses manières de peindre, des procédés matériels pour colorier. 2[e] partie : De la peinture à l'huile en pastel, en miniature, etc. 1 vol. in-8.

Ballart (Christophe). Traité de la miniature pour apprendre aisément à peindre sans maître. Cet ouvrage a paru sous divers titres, entre autres : École de la miniature avec le secret pour faire les plus belles couleurs, l'or bruni, l'or en coquille, etc. Première édition probablement. Paris, 1672. Les autres sont de La Haye, 1688, in-12; Paris, 1676, in-12; La Haye, 1708, in-12. L'École de la miniature a paru aussi à Lyon en 1679, in-12 ; Bruxelles, 1692, in-12; Paris, 1769; id., 1782. La plus récente édition, portant le titre de : *École de la miniature* et revue par Cloquet, est de 1817. Paris, in-12. Ce livre a été traduit dans plusieurs langues; il n'y est question que de la miniature entièrement gouachée.

Introduction to the general art of drawing and limning. London, 1671, in-4.

The art of painting in miniature. 1730, in-8. (Traduit en français.)

School of miniature. 1733, in-8.

Painting in miniature. London, 1752, in-8.

Trattato del disegno e della pittura in miniatura. Venezia, 1668, in-12.

Trattato di miniatura per imparar facilmente, etc. Milano, 1758, in-12.

Anweisung zum mignatur-maler. Leipsic, 1766, in-8.

Breuneri (Elia). Nomenclatura trilinguis, genuina specimina colorum simplicium, exhibens quibus artifices miniatæ picturæ utuntur. Holnuæ, 1680, in-8.

Delavoye-Mignot. Traité de miniature pour apprendre à peindre sans maître. 1696.

Fouquet (M[lle]). Traité de la peinture en miniature. — Depiles. Éléments de peinture, cite une 2[e] édition de cet ouvrage, La Haye, 1708, attribuée, dit-il, à M[lle] Fouquet.

Mayal. Introduction à la miniature. Amsterdam, 1771, in-12.

Encyclopédie méthodique. — Voir l'article *Miniature.*

Violet. Traité sur l'art de peindre en miniature, à l'usage des amateurs. Paris, 1788, 2 vol. in-12.

Bachelier. École de la miniature, ou l'Art d'apprendre à peindre. Paris, 1814, in-12.

Melignan (le chevalier de). Traité sur la peinture en miniature. Paris, 1818, in-12.

Mansion (élève d'Isabey). Lettres sur la miniature. 1822, in-12.

M[me] Gustal-Laëderich (élève d'Augustin). Principes de miniature, méthode pour les personnes qui veulent peindre seules, avec une planche. 1829, in-8.

Arthur Parsey. The art of miniature painting on ivory. London, 1831, in-12, planches.

N. Whittock. The miniature painter's manual containing progressive lessons on the art of drawing and painting likenesses from life on card-board, vellum and ivory, etc. London, 1844, in-12, pl. coloriées.

Day (Charles-William). The art of miniature painting. London, 1852, fig., in-12.

Merrifield (Mrs). The art of portrait painting in water colours. London, 1852, in-12.

Id. Directions pratiques pour peindre le portrait à l'aquarelle, traduit de l'anglais par A.-L.-F. d'Albert-Durade. Genève, 1851, in-12.

Excellent petit manuel, renfermant dans quelques pages une foule d'observations et de conseils utiles.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

TROISIÈME PARTIE.

PARIS. — IMPRIMERIE JOUAUST RUE SAINT-HONORÉ, 338.


IOV AVST

